

L'HOMME ET LA SOCIÉTÉ

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE
ET LE CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

*Littérature
et
Sciences sociales*

*Revue internationale de recherches
et de synthèses en sciences sociales*

1999/4

L'Harmattan

N° 134

L'Homme et la Société

*Revue internationale
de recherches et de synthèses en sciences sociales*

N° 134

1999/4

Littérature et sciences sociales

<i>Suzanne CHAZAN, Nia PERIVOLAROPOULOU, De la valeur épistémologique de la littérature pour les sciences sociales</i>	3
René LOURAU, <i>Praxis de la nuit</i>	7
Bernard LACOMBE, <i>Le lecteur comme anthropologue</i>	25
Catherine FOURGEAU, <i>Du récit ethnologique à la fiction romanesque pour une mise en œuvre de la réalité</i>	45
J.-F. WERNER, <i>L'ethnographie mise à nu par l'écriture</i>	63
Aline GOHAR RADENKOVIC, <i>L'altérité dans les récits de voyage</i>	81
Jacques La MOTHE, <i>Une esthétique de l'altérité dans le récit de voyage moderne</i>	97
Jochen VOGT, <i>Mémoire et fiction : à propos d'un texte de Anna Seghers</i>	111
Michael LÖWY, Robert SAYRE, <i>Réification et consommation ostentatoire dans Gatsby le Magnifique</i>	125
Note critique : Andreas ERB, <i>Moi: mot de tonnerre-mensonge. Approche de Hubert Fichte</i>	139
Comptes rendus	146
Revue des revues (Nicole BEAURAIN)	171
Abstracts	176
Ouvrages reçus	178
Tables	183

**Publié avec le concours du Centre national du Livre
et le Centre national de la Recherche scientifique**

Éditions L'Harmattan

L'Harmattan Inc.

5-7, rue de L'École-Polytechnique 55, rue Saint-Jacques -Montréal
75005 Paris (Qc) CANADA H2Y 1K9

L'Homme et la Société

Revue internationale

de recherches et de synthèses en sciences sociales

Fondateurs : Serge JONAS et Jean PRONTEAU †

Directeurs : Nicole BEURAIN et Pierre LANTZ

Comité scientifique :

Michel ADAM, Gérard ALTHABE, Pierre ANSART, Elsa ASSIDON, Solange BARBEROUSSE, Denis BERGER, Alain BIHR, Monique CHEMILLIER-GENDREAU, Catherine COLLIOT-THÉLÈNE, Catherine COQUERY-VIDROVITCH, Joseph GABEL, Michel GIRAUD, Gabriel GOSSELIN, Madeleine GRAWITZ, Colette GUILLAUMIN, Serge JONAS, Georges LABICA, Serge LATOUCHE, Jürgen LINK, Richard MARIENSTRAS, Sami NAÏR, Gérard NAMER, Sylvia OSTROWETSKY, Madeleine REBÉRIOUX, Robert SAYRE, Benjamin STORA, Nicolas TERTULIAN, Jean-Marie VINCENT

Comité de rédaction :

Gilbert ACHCAR, Nicole BEURAIN (Secrétariat de rédaction), Marc BESSIN, Jean-Claude DELAUNAY, Christine DELPHY, Véronique DE RUDDER, Jean-Pierre DURAND, René GALLISSOT, Michel KAIL, Pierre LANTZ, Roland LEW, Michael LÖWY, Margaret MANALE, Frédéric MISPELBLUM, Louis MOREAU de BELLAING, Numa MURARD, Nia PERIVOLAROPOULOU, Larry PORTIS, Pierre ROLLE, Laurence ROULLEAU-BERGER, Monique SELIM, Saïd TAMBA, Michel VAKALOULIS, Claudie WEILL

Rédaction : URMIS - Université Paris 7 - Tour centrale - 6^e étage - Boite 7027
2 place Jussieu, 75251 PARIS CEDEX 05

Téléphone et télécopie : 01 48 59 95 15 E mail : Homesociet@aol.com

Toute la correspondance — manuscrits (trois exemplaires dactylographiés double interligne, 35 000 signes maximum pour les articles, 4 000 pour les comptes rendus), livres, périodiques — doit être adressée à la Rédaction. Il n'est pas accusé réception des manuscrits.

Abonnements et ventes au numéro :

Éditions L'Harmattan

5-7 rue de l'École-Polytechnique, 75005 PARIS

Un abonnement annuel couvre 3 numéros dont 1 double
(joindre un chèque à la commande)

France : 310 F — Étranger par avion : 350 F

Un numéro simple : 90 F, double : 130 F + port 19 F

© L'Harmattan et

Association pour la recherche de synthèse en sciences humaines, 1999

ISBN : 2-7384-8749-4

ISSN : 0018-4306

Sciences sociales, littérature et sociétés

Les recherches sur la littérature, sa valeur épistémologique étant largement reconnue, s'étendent de la linguistique aux études portant sur l'approche des sociétés et des cultures. Par ailleurs, la prise en compte de la dimension de l'écriture dans la production des sciences sociales a conduit à des rapprochements avec la littérature, rapprochements qui ne cessent de relancer le débat, toujours présent, sur la subjectivité dans les sciences sociales. Et donc la question de leur objectivité, de leur « scientificité ».

Aussi, en proposant ce numéro de L'Homme et la Société sur « Littérature et sciences sociales », nous poursuivons une réflexion déjà abordée à plusieurs reprises, notamment dans les numéros sur « Les passions de la recherche » (numéros 115 et 116), mais selon une perspective différente.

Nous avons défini quatre grands axes thématiques : 1. La place de l'écriture dans la production des sciences sociales ; 2. L'appréhension de l'altérité dans les écrits littéraires et scientifiques ; 3. La mémoire, les « régimes de mémoire », les « stratégies de mémoire » et leur traitement différentiel par l'écrivain et le chercheur ; 4. L'appréhension littéraire et l'appréhension « scientifique » de la réalité sociale-historique.

Ces thèmes sont entendus et traités diversement par les auteurs des articles réunis ici, à partir d'angles d'attaque méthodologiques et théoriques très variés. S'ils ne peuvent être en conséquence subsumés sous un cadre théorique unitaire, ils récusent tous, chacun à sa façon, l'opposition stérile entre objectivisme et subjectivisme.

Se donnant comme objet de recherche « le rêve comme pratique universelle liée à toutes nos activités vigiles », René Lourau confronte les approches scientifiques du rêve avec les sources et les méthodes d'exploration littéraires, bien plus nombreuses et infiniment plus anciennes. Il analyse les processus d'institutionnalisation inhérents à toute pratique d'exégèse du rêve et dévoile leurs rapports avec le pouvoir. Mais suivre à travers le temps et les différentes aires culturelles cette institutionnalisation

signifie, ipso facto, retracer la genèse des interrogations scientifiques actuelles sur le rêve et l'activité onirique. C'est-à-dire mettre en évidence, en les mettant en question, les opérations de délimitation des « champs de recherche scientifiques ».

Dans l'exposé des étapes de son travail sur la toxicomanie et la marginalité au Sénégal, depuis la phase préparatoire jusqu'à la réception de son étude, Jean. François Werner nous livre une description de la déstabilisation de sa posture de chercheur face aux affects de l'acteur et de ses effets sur sa production. Amené alors à dévier par rapport à l'écriture canonique de la discipline, écriture inhérente comme pratique à tous les stades de la recherche selon lui, il révèle les effets de pouvoir de l'institution scientifique.

Bernard Lacombe, rendant compte de sa propre expérience d'une écriture double, « scientifique » et « littéraire », prenant toujours sa source dans le travail de terrain, réfléchit sur les règles qui les régissent. Ce qui l'amène à expliciter les contraintes exercées par les formes littéraires instituées. Si l'anthropologue choisit l'expression littéraire, ce n'est donc pas pour opposer une illusoire immédiateté, voire l'authenticité du sentiment à l'abstraction et à la déformation que le discours scientifique entraîne. Il s'agit de trouver des formes d'expression adéquates pour les différents registres de la réalité observée ; mais il s'agit également d'établir un rapport différent avec le lecteur, d'établir en fin de compte des rapports avec d'autres lecteurs que les spécialistes, sans sacrifier à l'exercice décevant de la vulgarisation.

Catherine Fourgeau pour sa part, en interrogeant les formes narratives en usage en anthropologie, montre le rôle du récit dans la construction de l'objet de la recherche ; à travers l'analyse d'un corpus de textes qui vont du récit de voyage au roman ethnographique, elle cerne la position que doit occuper l'anthropologue s'exprimant dans une forme littéraire. Il ne peut en effet accomplir son rôle de passeur d'une culture à l'autre qu'au prix du maintien d'une distance à la fois vis-à-vis de sa propre culture et de la culture étudiée. Le refus de l'ethnocentrisme se double du refus du pathos de l'identification. La « bonne distance » par rapport à son objet suppose, exige l'ouverture du sujet, ouverture qui se traduit dans le travail de l'écriture, scientifique comme de fiction.

La réflexion d'Aline Gohard-Radenkovic rejoint la problématique de la « bonne distance » par rapport à l'objet

d'étude d'une autre façon. À partir d'une lecture anthropologique d'un ensemble de récits de voyages passés ou contemporains, elle construit une typologie des représentations de l'altérité qui y sont véhiculées, représentations qui mettent en jeu autant celui qui observe et écrit que celui qui est observé. La possibilité de la perception de l'autre présuppose plus qu'un « regard distancié » (Lévi-Strauss), elle demande le « détachement de soi », l'« exil volontaire intérieur » (Todorov). Mais dans l'analyse de ce jeu de « double miroir » entre observateur et observé, le chercheur est toujours lui-même tributaire d'une conception de l'altérité ; une autre façon de dire que le scientifique bute sur le politique.

Jacques La Mothe rend compte de la confrontation chez Michel Butor de l'appréhension scientifique de l'altérité, ici celle de l'anthropologie et de Claude Lévi-Strauss, et d'une appréhension littéraire. Mais l'opposition n'est pas binaire, encore moins manichéenne. Le récit de Butor, constitué d'un ensemble de cinq volumes réunis sous le titre *Génie du lieu*, explore les limites du discours scientifique et le critique, en même temps qu'il met en crise le genre littéraire traditionnel du récit de voyage. Comment saisir l'autre étant données nos limites perceptives, historiquement et socialement déterminées ? Jacques La Mothe montre que la réponse de Butor consiste à mimer, dans la construction même du *Génie du lieu*, « les structures de la pensée mythique, proche de la métaphore, en opposition à la structure de la pensée scientifique qui serait plutôt de l'ordre de la métonymie », modifiant par là et la fonction de l'écrivain-voyageur et celle du lecteur.

L'auteur le plus important de la « Beat-Generation » allemande, Hubert Fichte (toujours quasiment inconnu en France) que présente Andreas Erb, a lui aussi créé, avec son œuvre *L'histoire de la sensibilité*, une forme nouvelle afin d'essayer d'appréhender l'altérité en dépassant l'ethnocentrisme. Ce dépassement se fait pour lui au prix de la prise de conscience de sa propre altérité, de la remise en question radicale de la conception occidentale dominante du sujet.

Michael Löwy et Robert Sayre envisagent les relations de la littérature et des sciences sociales en tant que modes spécifiques de connaissance sous l'angle de la complémentarité. Dans cette perspective, leur interprétation du roman de Scott Fitzgerald *Gatsby le Magnifique* montre les modalités singulières, par lesquelles l'œuvre littéraire appréhende des aspects abstraits constitutifs de la société : dans le cas de *Gatsby*, la réification et la consommation ostentatoire. Ils procèdent en outre à une

comparaison de l'apport cognitif du roman avec celui d'une œuvre théorique, celle de Thorstein Veblen, précisant ainsi la spécificité de chacune de ces approches.

L'objet d'étude de Jochen Vogt semble être en quelque sorte minimal : un bref texte d'Anna Seghers, dont la complexité structurelle et thématique cachée requiert l'acuité et la subtilité du regard. L'auteur mène son analyse en « construisant dans le matériau », selon l'expression de Siegfried Kracauer : le matériau littéraire lui-même par l'approche narratologique, et le matériau historique par la reconstruction des référents historiques implicites et du processus de production du texte. Il aboutit ainsi à une mise en parallèle du travail de transmutation littéraire et de l'interrogation théorique actuelle autour de la mémoire historique et des monuments comme « lieux de mémoire ».

En conclusion, il nous semble que la rencontre dans ce numéro de chercheurs venant des sciences sociales et des sciences de la littérature, la confrontation de leurs approches et de leurs questionnements respectifs participent bien de la problématique définie, qui vise aussi à favoriser le décloisonnement des disciplines établies.

Suzanne CHAZAN, Nia PERIVOLAROPOULOU

Praxis de la nuit

René LOURAU

En fonction de nos curiosités intellectuelles et existentielles, de notre culture d'origine ou acquise, de notre stratégie professionnelle, de notre âge ou des étapes de notre carrière, des attentes de l'institution universitaire et de recherche et de l'institution éditoriale — et de ce que nous *imaginons* de ces variables, un champ de recherche peut se cristalliser à un moment donné dans un objet que l'on avait jusque-là laissé à l'écart, tout en étant hanté par le projet de s'y attaquer un jour.

C'est ce qui m'est arrivé avec le problème anthropologique ou ethnosociologique du *rêver* comme pratique universelle liée, d'une façon ou d'une autre (là était la problématique) à nos activités vigiles *actuelles*, puisqu'il s'agit d'une pratique humaine et sociale — parfois socialisée — au même titre que toute autre pratique ; et que notre réflexivité, autant que notre affectivité, s'exerce, faiblement ou fortement, sur elle comme sur celles de la veille. On a affaire, selon la belle formule du dernier Roger Bastide¹, à une praxis négligée, oubliée, sous-évaluée ou dévaluée pour des raisons qu'il m'importait beaucoup d'explorer : *une praxis de la nuit*.

Interférences, incertitudes

S'agissant d'une recherche interminable — qui par la force des choses aura bel et bien une fin — et tout en sachant que je suis parvenu peut-être à un stade où je peux, au mépris du processus toujours inachevé de recherche et d'exposé de la recherche, livrer bientôt sous forme d'un ouvrage les résultats actuels, je suis, à mesure que tellement de matériaux et de thèmes de réflexion s'accumulent, de plus en plus gêné pour en restituer les conditions

1. Roger BASTIDE, *Le rêve, la transe et la folie*, Paris, Flammarion, 1972 ; *Le sacré sauvage*, Paris, Payot, 1975.

de démarrage. Même mon journal de recherche, s'il est d'un grand secours, ne peut restituer fidèlement la place prise peu à peu par ce projet sur le *rêver* (comme le boire, l'agir, etc.), c'est-à-dire moins sur les rêves comme ensembles d'images que sur l'activité onirique elle-même.

Il existe cependant des repères : par exemple, l'achèvement et la parution, sous forme de livres ou d'articles, de certains de mes travaux qui ont à voir — surtout dans ma tête et dans l'après-coup, avec le champ du rêve. J'aurai l'occasion de noter quelques-unes de ces interférences — l'objet des travaux dont j'évoque la publication plus ou moins récente ayant précisément un rapport avec l'interrogation sur la notion de champ et avec la notion résultant de cette interrogation : celle de *champs d'interférences*.

Un autre repère pour tenter de discerner les raisons d'être de cette recherche sur le rêve (recherche sans commande sociale mais non sans demande sociale implicite, comme on le verra) réside dans l'incertitude épistémique qui caractérise ce champ d'étude. L'on peut, avec beaucoup de précautions, déceler une ressource presque infinie, de nature empirique, dans les récits de rêves, d'abord les nôtres (Maurice Halbwachs²), ceux d'informateurs proches ou lointains, de documents déjà recensés par l'anthropologie, la sociologie du rêve, la physiologie, la psychanalyse, les écrits religieux au sens large (comprenant la transcription de mythes, légendes, contes oraux), et naturellement la littérature. La question qui se pose est : quel crédit accorder à cet ensemble de ressources et, accessoirement — mais cela deviendra l'une des principales questions — aux grilles interprétatives qui, dans un grand nombre de cas, ont opéré déjà un *traitement de texte* privilégiant certains matériaux et en éliminant des masses énormes, de la même manière que les textes canoniques fabriquent de l'apocryphe. Je consacre un chapitre à l'analogie entre ces deux modes d'institutionnalisation : dans le champ de la construction de l'écriture canonique et dans celui de l'interprétation des rêves.

La difficulté n'est pas propre à ce champ de recherche : l'établissement d'un corpus de données, d'un échantillon pour questionnaire ou entretiens, voire les catégories apparemment plus objectives qui président aux enquêtes statistiques, nous ont déjà rendus défiants à l'égard des allant-de-soi des empiristes naïfs. Et que dire de la simple observation dite directe, du regard ethnographique, grossièrement ou subtilement manipulé en aval

2. Maurice HALBWACHS, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Alcan, 1925.

par la théorie implicite ou implicite de l'observateur (et/ou par la commande institutionnelle), en amont par ce que j'ai nommé *l'effet Goody*, à savoir, comme le suggère cet anthropologue et épistémologue³ : que ce nous pouvons observer est téléguïdé par les modalités de l'écriture future de la recherche, par les rhétoriques scolairement apprises du *texte institutionnel*, qu'il soit ou non écrit sur commande directe et qu'il soit anthropologique, sociologique, politologique, historique, psychanalytique, etc.

La spécificité, de ce point de vue, du champ que j'ai choisi, est d'être, à première vue, plus largement dominée par la dualité des sources et des méthodes exploratoires : d'une part, et depuis des millénaires, les sources et les méthodes dites *littéraires*, voire mythiques ou issues d'une sous-culture irrationnelle ; d'autre part, beaucoup plus faiblement et beaucoup plus récemment, les sources et les méthodes dites *scientifiques*.

Corpus hétérogène

À l'origine, et plus que jamais aujourd'hui, la culture onirologique que j'ai pu acquérir, en dehors de l'intérêt autodidacte pour mes propres rêves, produit un corpus hétérogène. Du côté éventuellement scientifique : Bastide, Duvignaud, Devereux, Freud, Jung et d'autres psychanalystes et anthropologues⁴. Du côté éventuellement littéraire, les romantiques allemands, Nerval, les baroques anglais et espagnols (Shakespeare, Calderon...), *Les Mille et Une Nuits*, les théoriciens musulmans, Borgès et avant tout les surréalistes.

En quoi les théories onirologiques d'Ibn Khaldun sont-elles moins scientifiques que celles de Freud ou de Bastide ? Et en quoi les réflexions de Gérard de Nerval sur le continuum entre le rêve et la vie diffèrent-elles des réflexions de Duvignaud présentant les conditions très impliquées de son enquête sur les rêves⁵ ? Un récit de rêve et son commentaire par André Breton⁶ sont-ils de nature radicalement différente d'un récit de rêve (de lui ou de l'une de ses

3. Jack GOODY, *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage* [1977], traduit de l'anglais, Paris, Éditions de Minuit, 1979.

4. Roger BASTIDE, *Le rêve, la transe et la folie*, Paris, Flammarion, 1972 ; *Le sacré sauvage*, Paris, Payot, 1975.

5. Jean DUVIGNAUD, Françoise DUVIGNAUD et Pierre CORBEAU, *La banque des rêves. Essai d'anthropologie du rêveur contemporain*, Paris, Payot, 1979.

6. André BRETON, *Les vases communicants*, Paris, Gallimard, 1933.

clientes) et de son interprétation par Freud⁷ dans *L'interprétation des rêves* ? À partir de leur brève correspondance⁸, publiée par Breton, qui est le scientifique rigoureux et qui est le littéraire flou ? Je rappelle qu'au reproche du surréaliste quant à l'autocensure ou plutôt aux raisons invoquées par Freud à son autocensure dans l'interprétation des rêves qu'il confie dans son œuvre princeps (il ne pouvait pas dire certaines choses tant que son père vivait), Breton a beau jeu d'opposer que toutes les éditions sont postérieures à la mort de Jacob Freud. Si la première (1900) peut-être considérée comme trop proche de la mort du père (1896), que dire des suivantes pendant plus de trente ans, pourtant ouvertes à bien des modifications et ajouts, mais qui n'ont pas comblé la lacune à laquelle Freud attribuait de pauvres raisons ?

À propos du premier de ses rêves lui servant de matériau clinique, le fameux rêve de *l'injection faite à Irma*, le commentaire suivant l'auto-interprétation de Freud semble opposer, en tant que donnée déontologique assurant la clôture du champ scientifique, une évidence qui sent le secret médical appliqué au médecin lui-même : « On imagine bien précise-t-il en note, que je n'ai pas communiqué ici tout ce qui m'est venu à l'esprit pendant le travail d'interprétation. » L'aveu honnête compense-t-il la censure ? La règle du *tout dire* vaut-elle seulement pour le client qui paie ?

Jung laisse, lui, éclater des affects qui n'ont rien de rigoureusement scientifique à propos de l'un de ses rêves dans lequel son maître, ami puis rival Freud est impliqué. Dans son dernier ouvrage en forme de mémoires⁹, on trouve au chapitre V, consacré à l'analyse des rêves, un curieux commentaire de l'auteur avouant qu'il avait falsifié le récit de l'un de ses rêves devant Freud, de crainte que ce dernier, comme d'habitude, ne l'interprète en termes de désir de le tuer, lui, le père de la psychanalyse et maître du jeune Jung. Freud était-il « parano » ? Jung, tout aussi persécuté, espérait-il confusément la mort prématurée du fondateur ? Les deux hypothèses sont plausibles, si l'on en juge par leur brouille et leur rivalité postérieure dont les traces sont bien vivantes, par disciples interposés, au moment où j'écris. On peut alors se poser une question : le procédé et les commentaires justificatifs du psychanalyste suisse ne rappellent-ils pas ce que

7. Sigmund FREUD, *L'interprétation des rêves* [1900], trad. Fr. Paris, Alcan, 1926.

8. Dans André BRETON, *Les vases communicants*, Paris, Gallimard, 1933.

9. Carl Gustav JUNG, *Essai d'exploration de l'inconscient* [1964], traduit de l'allemand, Paris, Robert Laffont, 1964.

Salvador Dali ¹⁰, au début des années trente, théorise et pratique sous le nom de méthode paranoïaque-critique ? Le délire d'interprétation, dont Lacan avait montré, à la même époque dans sa fameuse thèse de médecine ¹¹, qu'il n'était pas un effet de la crise persécutive mais la précédait, est promu par le surréaliste au rang de méthode heuristique. C'est ce que l'on nomme familièrement *l'effrayante lucidité* des persécutés, imaginaires et/ou réels. Dans le compte rendu il est vrai bien tardif de Jung, on trouve cette interrogation très paranoïaque-critique : « qui, de l'analyste ou du rêveur, dominera l'autre ? ».

La perception d'un rapport de force dans les dispositifs interprétatifs — quelles que soient les grilles d'analyse utilisées — est d'une lucidité qui, effectivement, effraie beaucoup les professionnels de l'interprétation, au point de la fuir comme la peste. Ce niveau d'analyse politique a pourtant été abordé par divers anthropologues, par Bastide et sa *politique du rêve* ¹² par Marc Augé ¹³ ou, dans le champ littéraire, par Ismail Kadaré ¹⁴ imaginant une immense bureaucratie de l'empire ottoman tout entière au service de la domination du sultan grâce à un contrôle totalitaire des rêves de ses sujets. Sur le problème du pouvoir qui autorise *l'institutionnalisation* de la pratique interprétative, j'ai du mal à distinguer entre les apports de l'anthropologue (bien que ce dernier étende son propos à la domination des images médiatiques) et ceux du romancier.

Plus sensible que beaucoup d'autres aux implications du chercheur dans l'acte de recherche, l'ethno-psychanalyste Georges Devereux avait décidé, pour sa longue thérapie d'un

10. Salvador DALI, « L'âne pourri », *Le surréalisme au service de la révolution*, n° 1, juillet 1930 ; « Objets psycho-atmosphériques-anamorphiques », même revue, n° 5, mai 1933 ; « Interprétation paranoïaque-critique de l'image obsédante « L'Angéus de Millet », *Minotaure*, n° 1, mai 1933.

11. Jacques LACAN, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Le François éd., 1932. Voir aussi de Lacan, « Le problème du style et la conception psychiatrique des formes paranoïaques de l'expérience », *Minotaure*, n° 1, mai 1933.

12. Roger BASTIDE, Postface à Georges Pérec, *La boutique obscure. 124 rêves*, Paris, Denoël, 1973.

13. Marc AUGÉ, *La guerre des rêves. Exercices d'ethno-fiction*, Paris, Le Seuil, 1997.

14. Ismail KADARÉ, *Le palais des rêves* [1981], traduit de l'albanais, Paris, Fayard, 1990.

Amérindien¹⁵, de se cantonner à l'étude du contenu *manifeste* des rêves de son quasi-client psychiatrisé ; avec ce dispositif, une collaboration pouvait s'instaurer entre la riche culture ethnographique et psychanalytique du chercheur hongrois et la non moins riche culture de l'Amérindien — dispositif cognitif et thérapeutique qui aurait été terriblement biaisé par l'imposition de la théorie et de la technique mettant au premier plan un contenu *latent* à décrypter selon les canons familialistes imposés par un médecin viennois — en l'occurrence Freud.

Le souci de ne pas laisser de côté l'analyse sociopolitique d'un dispositif d'enquête ethnographique ou sociologique, d'un dispositif de cure psychanalytique, doit-il être référé à une problématique scientifique ? Malgré de nets progrès ici ou là, l'institution scientifique freine encore des quatre fers devant tout ce qui n'est pas pur énoncé de principes politico-philosophiques nullement suivis d'effets. La pratique de l'analyse des implications du chercheur, dont l'analyse de son contre-transfert dans l'acte de recherche, précisément par Devereux, est une approche des plus originales, est-elle à situer dans le versant littéraire — pire : idéologique — et encore pire : subjectiviste — de la connaissance ?

Parmi les ressources que j'ai évoquées, on ne saurait déceler contraste plus frappant qu'entre les travaux en général assez récents de la physiologie onirique et les apports du surréalisme (et de ses devanciers comme les romantiques allemands ou Gérard de Nerval). En France, Michel Juvet est l'un des onirologues les plus connus dans le domaine de la physiologie. Il a, avec d'autres chercheurs de divers pays, établi l'existence de séquences oniriques d'environ vingt minutes, quatre ou cinq fois durant les périodes de sommeil paradoxal, ce qui, dans une nuit de sommeil « normal », donne en gros une heure et demi de production onirique¹⁶. Les activités expérimentales de ce médecin ne l'ont cependant pas empêché de consacrer un livre à une sorte de fausse biographie d'un onirologue du passé¹⁷, ou, plus récemment, en compagnie d'une ethnographe, de franchir les frontières de sa discipline en direction des « sciences de l'homme », dans

15. Georges DEVEREUX, *Psychothérapie d'un Indien des Plaines* [1969], traduit de l'anglais Paris, Jean-Cyrille Godefroy éditeur, 1982.

16. Michel JOUVET, *Le sommeil et les rêves*, Paris, Odile Jacob, 1972.

17. Michel JOUVET, *Le château des songes*, Paris, Odile Jacob, 1972.

lesquelles l'institution élimine la biologie et la physiologie¹⁸ ! À ces interférences voulues, on peut ajouter celles qui frappent le chercheur rapprochant les formulations de Juvet sur l'activité onirique comme participant à une permanente reprogrammation génétique, et celles du poète et romancier du dix-neuvième siècle, Nerval, évoquant à propos de la plongée dans le monde des rêves, dans sa très clinique nouvelle *Aurélia* (1855) : « l'instant précis où le *moi*, sous une autre forme, continue l'œuvre de l'existence ».

Cette hypothèse neurobiologique, prolongée actuellement par Francisco Varela et d'autres (voir plus bas) on la trouve plus qu'esquissée chez les premiers chercheurs « littéraires » en onirologie, par exemple Jean-Paul, Schubert et d'autres romantiques allemands, ainsi qu'un peu plus tôt chez Lichtenberg ou plus tard chez Nietzsche — sans parler de Bergson ou de Valéry, etc., etc. Ici, ce n'est pas le sociologue (en l'occurrence moi, R. L.) qui, bravant les foudres de Sokal et autres négationnistes des interférences entre domaines de la connaissance, va chasser en terres interdites : c'est la genèse même des interrogations les plus actuelles sur le rêve, leur *traçabilité*, qui impose de *surfer* sur plusieurs espaces épistémiques institutionnellement séparés.

Libérer les possibles

Le surréalisme occupe une place à part dans ces espaces férocelement protégés par les chiens de garde déguisés en épistémologues. Du moins dans sa prophétie initiale, ce mouvement ne se veut pas esthétique, mais inventeur de libres espaces pour la connaissance. Cela ne peut pas faire de mal tant que l'on en reste à des proclamations philosophiques. Il n'est pas totalement illégitime de se référer à ces artistes à partir des fortes interférences produites par le surréalisme dans la culture officielle :

— Avec la psychiatrie et la psychanalyse, grâce à André Breton, mais aussi par Salvador Dali, par les psychiatres et psychanalystes Jacques Lacan, René Allendy ; les psychiatres Henri Ey ou Lucien Bonnafé et — involontairement — par Antonin Artaud ;

— Avec la sociologie, par Pierre Naville et, si l'on tient compte du groupe Philosophies, un instant lié au groupe surréaliste, par Henri Lefebvre et Georges Friedmann — sans oublier, en

18. Michel JUVET en collab. avec Monique GESSAIN, *Le grenier des rêves*, Paris, Odile Jacob, 1997.

psychologie concrète, un autre membre de Philosophies, Georges Politzer (sur une voie parallèle, on peut évoquer Georges Bataille et le Collège de sociologie) ;

— Avec l'anthropologie, par Michel Leiris, Roger Caillois et bien d'autres (Lévi-Strauss, aussi bien que Bastide, ont un jour ou l'autre cru sentir la piqure de la tarentule surréaliste).

En même temps, malgré les avatars hélas trop rassurants de son institutionnalisation dans la culture, le surréalisme peut encore inquiéter par la critique radicale de l'institution universitaire et de recherche qu'il a effectuée presque jusqu'à sa disparition en tant que groupe français en 1969. Si le philosophe Ferdinand Alquié a été longtemps la principale « caution » universitaire du surréalisme, il faut rappeler qu'en 1966, année de la mort de Breton et trois ans avant l'autodissolution proclamée dans un manifeste de Jean Schuster, l'interférence entre les « littéraires » et les « scientifiques » s'est manifestée de manière criante à l'occasion d'une décade de Cerisy-la-Salle. Une telle « canonisation » tardive d'un mouvement, dont la « prophétie » était révolutionnaire, par la Sorbonne elle-même (Alquié, Gandillac, Wahl, etc.) avait, paradoxalement, soulevé l'indignation non de quelques surréalistes, mais de quatre jeunes sociologues, un Anglais, un Allemand, un Italien et un Français (moi-même !)... Il est vrai que Breton, déjà très malade, était absent.

Un chercheur universitaire doit-il se forcer ou, au contraire, comme moi, aller en toute innocence fouiner du côté de l'oniologie surréaliste comme composante essentielle, avec le projet révolutionnaire, du paradigme initial de ce mouvement ? Le petit groupe des quatre jeunes chercheurs opposés aux glissements académiques de l'institutionnalisation étaient-ils, sans le savoir, dans la nostalgie de l'interculturel se méfiant de toute « récupération » ? C'est en tout cas la même posture interculturelle qui m'a fait aller, plus prudemment parce que j'étais moins armé, du côté des théories musulmanes et hindouistes sur le rêver comme l'*un des états de l'être* — ou vers la partie chrétienne des pratiques du *rêve d'incubation* (collectifs de rêveurs en des lieux fermés mais non forcément sacrés, comme les prisons pour condamnés politiques purgeant une très longue peine).

Plus qu'ailleurs, c'est dans l'activité onirique que les surréalistes, dès le premier manifeste de 1924 et les premiers numéros de leur revue, *La révolution surréaliste*, en 1924-1925, placent un grand espoir quant à la possibilité de fonder une nouvelle anthropologie. *L'homme, ce rêveur définitif*, n'est pas réductible à sa part vigile. Cette évidence refoulée, restituée par

Breton après bien des expérimentateurs et théoriciens du XIX^e siècle et après Freud, Bastide l'entendra très vite et l'appliquera pour recueillir les rêves de ses étudiants au Brésil. Par son apparent refus de se soumettre à la raison, le rêve est une chance d'atteindre la surréalité, le *point suprême* où s'abolit le règne déprimant de la raison : comme cette dernière, le rêve est une production humaine et, loin d'être une évasion, une fuite, constitue une ressource pour l'action, par tout ce qu'il nous ouvre de possibles sur nous-mêmes et sur le monde. *L'idée des possibles* : dans ses *Cahiers*, dont des centaines de pages sont consacrées à l'auscultation de son activité onirique, Paul Valéry¹⁹ l'avait également attribuée à cette praxis de la nuit. Le rêve est encore, comme l'établit, avant Bastide, Maurice Halbwachs (déjà cité), une pratique sociale parmi d'autres, même si la société semble moins directement « encadrer » le rêver que le travail de remémoration.

Les activités de groupe, la collectivisation des expériences et productions caractérisent le surréalisme. Sur la lancée des *sommeils* hypnotiques, animée par Robert Desnos et René Crevel, on passe à la mise en commun des rêves. Le récit de rêve devient, au-delà de ses fonctions éventuellement esthétiques, instrument de socialisation du groupe. Bien qu'il avoue avoir été allergique aux séances d'hypnose collective plus ou moins truquées, Breton n'aurait pas pu écrire *Les vases communicants* si lui et ses amis n'avaient expérimenté *l'épanchement du songe dans la vie réelle* qui hantait Gérard de Nerval.

On peut voir dans cet intérêt pour les situations non contrôlées (comme aurait également pu l'être l'écriture automatique) une variante de l'idée déjà ancienne d'expérimenter les états modifiés de conscience. Ce point de vue n'est pas faux mais réduit peut-être l'ambition surréaliste à la quête de la *dissociation*, concept central de Pierre Janet²⁰ dont Breton fera surtout l'application à l'écriture automatique et qui aujourd'hui est remis à l'honneur par Georges Lapassade²¹ : plusieurs surréalistes ou ex-surréalistes ou marginaux du surréalisme ont, tel Antonin Artaud²², marché dans cette voie qui n'est pas sans risques (comme l'est, à un degré moindre, l'automatisme scriptural). Dans le projet collectif du groupe, il s'agit moins de rechercher la dissociation comme

19. Paul VALÉRY, *Cahiers 1894-1914*, Paris, Gallimard, 1987.

20. Pierre JANET, *L'automatisme psychologique*, Paris, Alcan, 1889.

21. Georges LAPASSE, *La découverte de la dissociation*, Paris, Éditions Loris Talmart, 1998.

22. D'où la *schizo-analyse* théorisée par Félix Guattari.

résistance active à l'institué de la raison que de découvrir une façon de vivre nouvelle, *non dissociée*, dans laquelle, pour parodier en l'inversant une formule de Paul Lafargue, *le règne du conscient sera clos*. En ce sens, les surréalistes étaient les héritiers très attentifs d'Alfred Jarry faisant gueuler au père Ubu : « Ah ça, monsieur ou madame ma Conscience, vous faites bien du tapage²³ ! ». Ce tapage apaisé, il ne s'agit pas de vivre « comme un inconscient » (trop facile !) mais de *rêver sa conscience*, de construire avec les êtres — individus, objets, phénomènes naturels — une relation unificatrice et non séparatrice, un lien analogique dont est prodigue le *hasard objectif* des rapprochements d'objets ou des rencontres de personnes et qui reconnaisse enfin tous ses droits au merveilleux dans la vie quotidienne. Ce merveilleux, en effet, ne se manifeste pas seulement dans *le rêve, la transe et la folie*²⁴ mais dans l'amour (fou) et la révolution (permanente). Au sujet de cette dernière, la rencontre entre Léon Trotsky et André Breton en 1938 à Mexico et leur commun *Manifeste pour un art révolutionnaire indépendant* (Diego Rivera cosignant à la place de Trotsky) illustrent, au-delà des préoccupations politiques communes, une belle émergence du hasard objectif.

Institutionnalisation

Convertie peu à peu en objet esthétique, ainsi que bien d'autres productions de leur inconscient — textes, objets, tableaux, sculptures — l'activité onirique a cessé d'être pour les surréalistes la voie royale de libération de la connaissance. Aussi ce projet de leur période glorieuse est-il à situer dans le processus d'institutionnalisation qui, par des voies différentes, celles de l'interprétation comme pratique professionnelle rémunératrice à divers titres, parasite les rêves. C'est pour cela que, des milliers d'années avant Freud, j'ai recherché les traces, dans les mythologies juive, chrétienne et musulmane, de ce pacte de solidarité plus ou moins volontaire entre le rêve et son interprète.

Les ressources « scientifiques », « sérieuses » sont à ce sujet beaucoup moins nombreuses ou accessibles que celles qui concernent l'oniologie des Indiens des États-Unis ou des Aborigènes d'Australie. Plusieurs chercheurs, comme von Grunebaum, collaborateur de Caillois, ou Pierre Cheymol²⁵, auteur

23. Alfred JARRY, *Les Minutes de sable mémorial*, Paris, Fasquelle éditeur, 1894.

24. Roger BASTIDE, *Le rêve, la transe et la folie*, Paris, Flammarion, 1972.

25. Claude CHEYMOL, *Les Empires du rêve*, Paris, José Corti, 1994.

d'un ouvrage magnifique, m'avaient mis sur la trace de Joseph l'oniromancien : mais un anthropologue apparenté à Caillois ou un essayiste sans référence d'école sont-ils des référents scientifiques ? Je l'ignore. L'essentiel n'est-il pas qu'ils m'aient donné envie de lire des textes qui étaient jusque-là des hors textes de ma culture scientifique aussi bien que littéraire et poussé à travailler avec un plaisir immense sur un épisode de la Bible hébraïque et sur une longue sourate du Coran ? La jouissance a été plus grande que de travailler sur les chercheurs les plus pointus en la matière dans les champs de la psychanalyse ou des neurosciences. Je résume ici un long passage du chapitre de mon livre sur l'institutionnalisation.

Fils de Jacob (comme Freud !), le jeune Joseph, persécuté par ses frères, vendu comme esclave en Égypte, parvient dans ce pays au sommet du pouvoir grâce à ses talents d'interprète utilisant, conformément aux vœux bien ultérieurs de Bastide, une grille d'analyse qui alliait le familial et le politique. En effet, il commence par un rêve fortement sexuel : lui, le bel éphèbe qui a séduit son père comme il séduira bien des hommes et des femmes, présente une gerbe de blé dressée et qui tient debout toute seule, alors que les gerbes de ses frères, moins érectiles, se prosternent devant la sienne. Nul besoin, ici, de spécialiste : tout le monde et d'abord ses frères, comprend où se situe le désir à peine secret de Joseph.

Plus tard, en Égypte, en prison, après avoir bénévolement interprété les rêves de codétenus, il finit par approcher le trône de Pharaon. Le songe de ce dernier est bien connu dans la culture judéo-chrétienne : c'est l'histoire des sept vaches grasses et des sept vaches maigres, que l'interprétation de Joseph traduit en termes économiques et de stratégie politico-économique. Il va procéder à la nationalisation des terres afin d'assurer Pharaon d'une planification très bureaucratique qui mettra l'Égypte à l'abri des caprices du Nil. Et c'est le succès total, l'Égypte devenant même exportatrice de grain et modèle du mode de production dit depuis Montesquieu, Hegel et Marx, « asiatique », bien que nous soyons ici en Afrique et non en Chine. Tout ce processus d'institutionnalisation est décrit avec précision dans mes deux sources, la source musulmane se différenciant surtout par l'accent mis sur les caractéristiques sensuelles de l'objet érotique qu'est Joseph-l'interprète — en particulier la transe érotique provoquée par le beau jeune homme, lorsque madame Putiphar (dont Joseph est l'esclave) et ses amies se lacèrent les mains à coups de couteau parce qu'il refuse de faire l'amour avec elles. Un élément clé de

cette institutionnalisation est le souci permanent de Joseph de se référer à la transcendance pour justifier sa compétence d'interprète : ses décodages ne viennent pas de lui mais du vrai Dieu, celui qu'ont promu Jacob son père, Isaac son grand-père, Abraham son arrière grand-père.

Avec l'extraordinaire histoire du très beau Joseph (la beauté ambivalente a-t-elle à voir avec le pouvoir d'interpréter ?) racontée par la Bible et par le Coran, ce que les anthropologues les plus récents me suggéraient de plus en plus clairement, quant à une possibilité d'une analyse politique du rêve, procurait le plaisir d'une vérification déjà là, depuis deux ou trois millénaires pour le livre sacré des juifs et des chrétiens, depuis plus d'un millénaire pour le livre sacré des musulmans. L'analyse politique apparaissait nécessaire moins à cause des contenus sociopolitiques indiscutables de nos rêves que par le processus de parasitisme que sur notre *sacré sauvage*²⁶ a, peut-être depuis les origines de l'espèce humaine constituée en société, fait peser la profession d'interprète des songes. Grâce à cette étude, ma connaissance des processus d'institutionnalisation a bien progressé, parallèlement à une autre connaissance : celle des efforts incessants des forces de domination pour empêcher la libération d'une *autre logique*, moins verbale, moins langagière, moins discursive, plus proche de la réalité, de la respiration de la nature en général et de mon corps en particulier.

Transduction

Le projet initial était et est resté une enquête sur la logique, à partir du matériau onirique offert à tous les membres de l'espèce humaine, et non à un petit nombre de spécialistes de la clinique en psychologie ou de la démarche bizarrement nommée empirique en sociologie (car cette démarche consiste trop souvent à s'armer contre tout risque d'expérience humaine). Ici, mon projet rejoignait des préoccupations que j'ai tenté d'exposer et de mettre à l'épreuve ces dernières années en travaillant le concept de *transduction*, proposé par Gilbert Simondon²⁷, ainsi que d'autres concepts avancés par un de ses disciples²⁸. Par sa critique de l'identitarisme

26. Roger BASTIDE, *Le sacré sauvage*, Paris, Payot, 1975.

27. Gilbert SIMONDON, *L'individu et sa genèse physico-biologique*, Paris, PUF, 1964 et Grenoble, Jérôme Millon, 1995, nouvelle édition très enrichie ; *L'individuation psychique et collective*, Paris, Aubier, 1989 et 1992.

28. Jacques RAVATIN, *Théorie des champs de cohérence*, Nîmes, Lacour éditeur, 1992.

qui rejoint par exemple celle d'Henri Lefebvre²⁹, par son refus de tout dualisme, par sa critique des modes logiques institués (déduction et induction) et de leur soubassement philosophique qu'est l'idéaliste distinction sujet/objet, par l'accent mis sur les *opérations* plutôt que sur les *structures*, cette démarche rejoint bien des interrogations des sciences physiques et biologiques mais également mes propres recherches pour une théorie de l'implication généralisée.

En dirigeant les projecteurs sur la *singularité*, si souvent sacrifiée par la logique binaire qui se contente de jouer avec le *particulier* et le *général* (l'universel), la théorie transductive, s'intéressant à la propagation de proche en proche des éléments aussi bien physiques qu'intellectuels, interroge la déduction et l'induction, voies royales de la science instituée. Si la seconde ne sacrifie pas totalement les singularités, n'éliminant « que » celles qui n'offrent pas des particularités généralisables, en revanche la première, par la prétention universaliste d'éliminer tout ce qui ne se déduit pas de l'axiome ou du postulat, opère dans le réel un nettoyage par le vide. Pour s'en tenir au champ onirique, il suffit d'analyser n'importe quelle grille dans les gammes magiques, religieuses ou psychanalytiques, pour se convaincre, avec Paul Valéry, que, le rêve étant « le phénomène que nous n'observons que pendant son absence », la logique habituelle, n'ayant « aucun rapport avec la pensée », « ne s'exerce que sur des objets donnés, mots surtout et propositions³⁰ ». Autre manière de noter que la singularité des choses, entre autres de l'incohérence cohérente du rêve, lui échappe. Imposer aux contenus oniriques une cohérence externe, langagière, déductive/inductive, c'est entreprendre un retraitement de déchets. Or s'agit-il de déchets ?

Déjà en 1814, l'adepte de la *naturphilosophie* G. H. Schubert³¹ déplorait que le rêve soit considéré comme une *partie honteuse* (en français dans le texte allemand). De même qu'en ce qui concerne ce que l'on désigne encore par les « parties honteuses » exclues jusqu'à une époque récente des planches d'anatomie et des illustrations des dictionnaires, la connaissance scientifique est restée longtemps quasi muette sur le rêve. Est-ce un hasard si, dans la science de l'homme, c'est la même personne, Freud, qui a osé introduire dans l'exposé les parties honteuses (l'importance

29. Henri LEFEBVRE, *Qu'est-ce que penser ?* Paris, Éditions Publisud, 1985.

30. Paul VALÉRY, *Cahiers 1894-1914*, Paris, Gallimard, 1987

31. Gotthilf-Henrich SCHUBERT, *La symbolique du rêve* [1814], trad. De l'allemand, Paris, Albin Michel, 1982.

déterminante de la sexualité) en même temps que la partie honteuse du rêve ? Si coïncidence il y a, elle mérite du moins d'être soulignée comme un autre exemple de *hasard objectif* au sens surréaliste du terme, de *synchronicité* au sens de Jung ou de *propagation de proche en proche* comme caractérisant la transduction selon Simondon.

Notre implication dans le rêve est tout aussi massive que dans le jouir directement ou indirectement sexuel. Nous sommes constitués, a suggéré Shakespeare, du tissu dont sont faits nos songes. Peut-être, comme le répète Calderon, que « *la vida es sueño* ». Peut-être que l'existence vigile, sous la domination de *monsieur ou madame ma conscience* apostrophés par Jarry, n'est qu'une phase d'un continuum onirique, un déphasage dans l'activité onirique permanente (Nerval, Jarry, Breton), au-delà du sommeil paradoxal dont certains psychanalystes contestent qu'il soit la seule période onirique. Peut-être que *l'ordre impliqué* de l'univers, que décrit le physicien David Bohm, est analogue ou identique au rêve. Ces idées, et d'autres encore plus indémontrables, notre imagination peut les produire sans garantie d'une quelconque vérification parce que les songes nocturnes nourrissent nos rêves au sens de projets ou sont nourris par eux, mais aussi parce que nos actes ne sont possibles qu'en liaison consciente ou inconsciente à ce type d'idées qui n'ont rien d'une conduite rationnelle pour grille comportementaliste. Rêver dans le sens de projeter et de se lancer dans l'aventure : les plus belles pratiques humaines, l'amour et la révolution, sont à ce prix-là. Nos actes sont possibles ou ne le sont pas : « Il y a un côté très aléatoire dans le monde, souligne le neurobiologiste Francisco Varela. C'est, poursuit-il, comme si l'ontologie du monde était féminine, une ontologie de la permissivité, de l'émulation ³². » Il précise aussi : « C'est de l'activité permanente du corps qu'émerge le sens de son monde. » Comment pourrait-on négliger la place du rêve dans cette activité permanente ? Francisco Varela est-il ou non une « caution scientifique », lui qui déclare ne pas appartenir au courant cognitiviste et nie que le cerveau soit un ordinateur ?

Socialisation

Le rêve n'apporte pas une connaissance supérieure sur un plateau. Le beau titre d'un livre de Caillois est *L'incertitude qui*

32. Francisco VARELA, « Le cerveau n'est pas un ordinateur », *La Recherche*, n° 308, avril 1998.

*vient des rêves*³³. Nous puisons dans nos rêves, au plus haut point, le sentiment de l'aléatoire. Encore qu'il ne me pousse pas à tout confondre, et par exemple à mettre sur le même plan telles clés des songes chrétienne ou musulmane et les travaux de Jouvett ou Devereux, ce sentiment n'a fait que grandir en moi à mesure qu'avancait ma recherche. Ontologie féminine ou approche transductive ? Synchronicité ou hasard objectif ? Des rencontres, des événements inattendus et précieux, ponctuent le chemin, selon *une autre logique*. En voici quelques-uns.

Au moment du projet, deux jeunes femmes, ma fille Julie et son amie Latifa Le Forestier me transmettent spontanément leurs journaux oniriques, recueils de rêves manifestant une belle confiance de leur part.

Je décide de recueillir mes propres rêves pendant les recherches préalables et durant la rédaction. Dès les premiers rêves retranscrits, je reçois de la nuit le cadeau de cette expression : *journal autorisant*. Je n'aurai pas à me battre les flancs pour trouver un titre aux parties de mon livre qui, entre les textes écrits consciemment, donneront le récit de ma production nocturne.

Au printemps 98, alors que la première version du futur livre avance, un voyage professionnel (colloque sur la violence) à l'île de La Réunion est l'occasion d'échanges non seulement avec un chercheur, Frédéric Paulus, qui travaille sur un terrain proche du mien, mais avec d'autres personnes qui toutes manifestent un intérêt surprenant pour le rêve. Depuis, ce chercheur ne cesse d'alimenter ma réflexion et de me signaler ou transmettre des ressources du plus haut intérêt concernant mon travail.

Au printemps 99, entre la rédaction d'une première version et sa reprise en été en vue d'une version améliorée, un autre voyage professionnel, à Rome, me fait rencontrer d'anciens militants des Brigades rouges, dont certains sont libérés de prison et d'autres en liberté conditionnelle (durant le jour). Ici encore, les échanges sur mon objet de recherche sont immédiats et je reviens avec, dans mes bagages, plusieurs publications de Renato Curcio et de ses amis sur l'énorme place des rêves en prison. Leurs vues, renvoyant à la catégorie des rêves d'incubation, s'organisent autour de la *réclusion volontaire* que le rêve, individuel ou collectivisé, offre comme résistance à l'institutionnalisation de la réclusion involontaire. Une critique de l'interprétation par d'autres, assimilée à une prise de pouvoir (cf. plus haut, Jung), accompagne leur réflexion. D'où nouvel élan pour la mise au point de la deuxième

33. Roger CAILLOIS, *L'incertitude qui vient des rêves*, Paris, Gallimard, 1956.

version. Ces jours-ci (fin août/début septembre 1999) la visite inopinée d'un ami espagnol résidant en Colombie, Josep Bofill, rallume la flamme : ancien prisonnier, il s'offre à m'envoyer le recueil de ses rêves de prison (j'ai effectivement reçu un gros dossier écrit tantôt en espagnol, tantôt en catalan, tantôt en français !).

Toute recherche, et non seulement celle qui concerne l'activité onirique, offre des exemples de l'intervention du hasard ou de personnes qui, au départ, n'ont *rien à voir* avec notre projet initial. Rien à voir ? Ce postulat oublie le fait qu'avant d'être qualifiée de rigoureuse ou de marginale, de scientifique ou de littéraire, une recherche dans laquelle nous sommes existentiellement impliqués (autrement que par la nécessité ou l'occasion de contracter avec une commande institutionnelle, venant d'un service de recherche ou de l'édition) contient une sorte d'appel d'offre implicite ou explicite à tout le savoir « profane » disponible. C'est-à-dire aux personnes qui nous entourent ou qu'il nous arrive de rencontrer. Ébauche de collectivisation, de socialisation de l'objet de connaissance. « Je » ne sais pas lequel de mes *moi*, intime ou hautement socialisé, est totalement impliqué dans cette recherche, autrement dit à quoi et à qui cette dernière peut bien être utile. En revanche, je ne cesse d'apprendre, grâce à ce travail et à quelques autres, qu'après avoir été une pratique séparée, élitiste, asociale, la recherche peut et doit être faite *par tous*.

Ce point de vue n'est pas sans conséquences sur la vision puritaine de « la Science » comme style de vie ritualisé, standardisé par le mythe élitiste d'une place privilégiée dans la division du travail. Un musicien ou un boulanger sont aussi utiles à la cité qu'un scientifique. L'opposition entre ressources littéraires et ressources scientifiques ne tient plus. À moins d'entretenir une conception transcendante, métaphysique de la recherche, les droits de la sociologie de la science — et même de la sociologie de la logique — ne sont pas moins fondés que ceux de la sociologie de la littérature ou de l'art. Naturellement, la sociologie elle-même n'échappe pas à ce qu'on nomme maladroitement une sociologie de la sociologie, et qui n'est autre, plus simplement, que l'analyse sociale permanente de son institutionnalisation comme de l'institutionnalisation de tous les autres savoirs légitimés par l'État : c'est en quoi consiste l'analyse des implications du chercheur (en l'occurrence sociologue) dans l'acte de recherche.

La réflexion en termes de champ et de frontières de champ révèle alors sa pauvreté théorique. La manière dont se structure un champ de recherche, en une série d'*opérations* qui n'offrent

aucune différence essentielle avec toutes autres sortes de structurations, en donnant accès à la genèse, à la traçabilité souvent noyées dans des légendes, est bien plus intéressante à connaître que ses soi-disant *frontières* justifiant l'imposition de telle ou telle méthode spécifique. Si champs il y a, ils sont pris dans le devenir de leurs interférences, y compris celle que produit notre praxis de la nuit. C'est ce que j'ai essayé de montrer à travers une recherche dont je sens, après bouclage de la deuxième version, à quel point elle est inachevée, interminable.

Annales

Histoire, Sciences Sociales

Fondateurs : Lucien FEBVRE et Marc BLOCH

Revue bimestrielle publiée depuis 1929 par l'École des Hautes Études en Sciences Sociales
avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique

54^e ANNÉE — N° 5

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1999

MONOTHÉISME ET MÉMOIRE

Jan ASSMANN, Monothéisme et mémoire. Le *Moïse* de Freud et la tradition biblique

LE CIMETIÈRE CHRÉTIEN (ANTIQUITÉ ET MOYEN ÂGE)

Éric REBILLARD, Église et sépulture dans l'Antiquité tardive (Occident latin, 3^e-6^e siècles)

Michel LAUWERS, Le cimetière dans le Moyen Âge latin. Lieu sacré, saint et religieux

LE DROIT CHINOIS

Jérôme BOURGON, La coutume et le droit en Chine à la fin de l'Empire

HISTOIRE ANCIENNE

Matthew W. STOLPER, Une « vision dure » de l'histoire achéménide (note critique)

Pierre BRIANT, L'histoire de l'empire achéménide aujourd'hui : l'historien et ses documents (commentaire de l'auteur)

Thomas SPÄTH, Nouvelle histoire ancienne ? Sciences sociales et histoire romaine (note critique)

Histoire et historiographie de l'Antiquité (comptes rendus)

REDACTION · 54, boulevard Raspail, 75006 PARIS

ABONNEMENTS 1999

	France	Étranger
Particuliers/ <i>Individuals</i>	☐ 488 FF	☐ 620 FF
Institutions/ <i>Institutions</i>	☐ 570 FF	☐ 695 FF
Etudiants/ <i>Students</i>	☐ 320 FF	

Les abonnements doivent être souscrits auprès de :

· *Send your order and payment to the order of* ·

COLIN-ABONNEMENTS · F 75704 PARIS CEDEX 13

Tel 01 45.87 53.83 - Fax 01.43 37 53.00 - Numéro Vert 0800 032 032.

e-mail cbourgeois@her.fr

Le lecteur comme anthropologue

Bernard LACOMBE

Comment traduire « son » terrain, cette expérience unique ? Cette question, quel anthropologue ne se la pose en analysant ses notes ? Et qui, ayant terminé son ouvrage, se dit : « Mais tout le reste, ces gens avec qui j'ai vécu, ces mois, ces années avec eux, où sont-ils ? » Ils paraissent s'être évaporés dans la rigueur scientifique comme l'esprit du vin au feu. Pour notre propre vie échappée, un peu de quant-à-soi console : le vécu d'un chimiste vaut bien celui d'un ethnographe, mais celui d'une communauté humaine, lui, ne pourrait-il pas être rendu « de l'intérieur » ? Le désir et parfois la volonté prennent alors l'anthropologue de donner à entendre au lecteur ce qu'il a compris lui-même, de le mettre dans sa position par l'écriture, de faire du lecteur un anthropologue...

Dans le cadre des articles rassemblés par ce cahier, je voudrais justement rendre compte d'une expérience d'écriture de faits observés selon les règles de l'observation participante chère aux ethnographes de terrain et en tirer quelques conséquences qui pourraient aider à la réflexion collective à laquelle ce numéro spécial invite. Cette expérience d'écriture de faits de terrain, je l'ai consignée en trois ouvrages¹ : *Congo-Océan, récits de la vie sorcière*, *Dakar-Niger, contes et nouvelles*, et *Syrène, histoire d'une possession*. Les deux premiers sont des recueils de nouvelles, le troisième un roman. Tous les récits « sortent » de mon expérience de terrain.

Il est toujours un peu présomptueux d'affirmer *a posteriori* que l'on a exécuté un plan parfaitement concerté, ainsi en est-il de ces rédactions. Mais je suis certain que j'avais bien dans l'idée de donner à entendre « directement » au lecteur les éléments que je

1. Ces trois ouvrages ont été publiés par PubliSud, Paris, en 1989, 1991, 1992.

prétendais rapporter de mes enquêtes. La forme que j'avais choisie pour ce faire, je dois, dans une première approximation, l'appeler littéraire. Pourtant, je ne crois pas que ce qualificatif soit pertinent en ce qui concerne cette expérience que d'aucuns diraient d'écriture et que je qualifierai de transcription ou d'expression. L'objectif purement ethnographique était central, stratégique, et le moyen, l'expression littéraire, n'était pour moi qu'une simple technique mise au service du projet scientifique : donner au lecteur le récit du terrain.

Les sciences sociales sont sciences du récit

L'interprétation des sciences comme un récit est en train de devenir un lieu commun². Il est intéressant que cette notion déborde largement le cadre de nos disciplines³ au point que certaines interprétations des plus pointues de la physique y arrivent. Pour nous, le récit du monde que nous proposons se fait en langue naturelle. Ceci n'est pas le cas d'autres disciplines, comme la physique quantique, « trahie » par le langage : seule l'expression mathématique lui sied⁴.

Nos disciplines sont issues d'une situation culturelle qui disposait de tout un corpus de formes et de genres dont l'apprentissage a formé le fonds de ce que l'on a appelé parfois les « humanités » ; il est donc normal qu'elles en aient hérité les formes stylistiques et les tics langagiers⁵. Leurs efforts pour s'en dégager ne peuvent pas réussir au-delà de la technique d'exposition qu'elles utilisent. Je crois que ce qui distingue les humanités des sciences, c'est le point de vue : la question principale avec les humanités était la forme de l'expression dans laquelle se coulait le fond. Dans les sciences, les nôtres et celles qui utilisent le langage naturel pour s'exprimer, le fond cherche une forme qui lui convienne et veut atteindre le point juste qui

2. À part l'incontournable *Temps et récit* de Paul RICOEUR, Paris, Seuil, coll. « Essais », 1983-1984-1985 ; on trouvera aussi du CREA, François LAPLANTINE et al (éd.), *Récit et connaissance*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1998, 328 p.

3. Gilles COHEN-TANNOUDJI, *Virtualité et réalité dans les sciences*, Paris/New York, Diderot, coll. « Latitudes », 1997, 219 p.

4. Roland OMNÈS, « L'objet quantique et la réalité », in Gilles COHEN-TANNOUDJI, *op. cit.*, p.149-182.

5. Wolf LEPENIES, *Les trois cultures, entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1990, 408 p.

l'exprimera. En ce qui concerne l'anthropologie, si je crois importante l'orientation de Mondher Kilani ⁶ qui insiste sur l'analyse des procédés d'exposition comme constitutifs de la discipline et tente d'en entendre les implications, je crois que ce type de discours n'invalide pas les « résultats ». Certes, le compte rendu du travail ethnographique est un genre (on a la monographie comme genre central, mais à côté on a biographies, histoires de vie, descriptions, récits...), mais un genre est nécessaire car on ne peut s'exprimer, sous peine d'ésotérisme, que dans une tradition, même en la contournant, en la déviant.

Que l'anthropologie ait pour parents d'une part le récit de voyage s'exclamant sur la différence des coutumes ⁷ et mettant en valeur l'auteur plus que le voyage (quand on sait que c'est le récit qui fait le voyage et non pas le voyage le récit ⁸ !), et d'autre part la réflexion philosophique, me paraît très certain. Mais seul l'étonnement général devant cette constatation m'étonne : la situation me paraît sans discussion possible, et la validité de la critique n'entache en rien l'effort scientifique réalisé. C'est comme cela que sont nos sciences, parce qu'elles sont récits et sciences du récit. Elles sont scientifiques malgré tout : non parce qu'elles seraient « quand même » applicables, pas plus parce qu'elles énonceraient des théories, mais parce que l'effort de rationalité et de critique qu'elles réclament de notre part n'a rien à voir avec la démarche des humanités, première étape d'une démarche artistique qui a pour ressorts imagination et expression de la sensibilité et pour seul objectif la culture personnelle de qui s'y attache. Par ailleurs, même si le travail scientifique, de par la créativité qu'il réclame de ses professionnels, a quelque chose à voir avec le travail artistique, les buts de la création esthétique ne sont pas ceux de la création scientifique. Pourtant, si l'activité intellectuelle des êtres humains est un champ continu, à tout le moins unifié par qui nous sommes, il n'y a pas à s'étonner qu'un continuum unisse les sciences les plus strictes et formelles à un bout et l'art à l'autre.

6. Mondher KILANI et al., *L'invention de l'autre, essais sur le discours anthropologique*, Lausanne, Payot, 1994, 319 p.

7. Gérard LENCLUD, « Le factuel et le normatif. Les différences culturelles relèvent-elles d'une description ? », *La Différence*, Neuchâtel, Musée d'ethnographie, GHS éds, 1995, p. 13-32.

8. Je traite de ces questions dans mon ouvrage à paraître : « Le terrain et son récit ».

Que donc, parfois, les démarches se rejoignent, l'interrogation de ce numéro en porte la marque, cependant, ce n'est pas une raison pour les confondre et se repaître de cette confusion. L'effort de critique est légitime, qui permet de resituer les travaux scientifiques dans leur contexte institutionnel et leurs déterminations temporelles et personnelles, mais hypertrophier la critique de la forme sous prétexte que le genre d'expression et le contexte historique modulent les résultats est oublier que le contenu est quand même plus important que le contenant, le vin que la bouteille. La critique du fond par la forme, pour être une tendance moderniste avérée, est le meilleur moyen de scier la branche sur laquelle les sciences sociales sont juchées⁹.

La page de gauche du cahier de terrain

Sur le terrain, quand les informateurs m'en laissent le loisir, j'écris sur un cahier d'écolier et seulement sur la page de droite, réservant celle de gauche à mes observations le soir. Si je ne peux, je tente de me souvenir ; j'écris ensuite dès que j'en ai le temps, à toute vitesse, tout ce dont je me souviens, et ensuite je relis et commente sur la page d'en face : celle de gauche.

La page de gauche, expression que j'avais forgée dans une note pour mon éditeur en 1990¹⁰, est donc celle sur laquelle on inscrit ses repentirs et ses observations *a posteriori* sur un cahier de terrain. D'autres anthropologues et gens de terrain ont une autre pratique, mais ils en arrivent toujours au nœud « durant/après » l'enquête et les distinguent : certains écrivent sur des cahiers ou carnets différents (le carnet pour le terrain, le cahier pour la réflexion...), d'autres mettent en fiches le contenu de leurs observations avec leurs commentaires. Mais de toute façon, nous avons tous dans notre pratique ces deux pôles : la page de droite (qui peut être l'appareil photo, le magnétophone, la sortie informatique), la page de gauche qui est l'étape de l'analyse et des commentaires. Ainsi faisons-nous quand nous prenons des notes de lecture, distinguant ce qui est de l'auteur, que nous recopions, et ce qui est de nous : Louis Henry (en démographie historique) utilisait

9. Que ceci soit fait par des défenseurs des sciences sociales en dit long sur la désespérance qui saisit certains professionnels de ne pas pratiquer une discipline scientiste, avec des résultats technologiques et des recettes applicables tels quels.

10. Tout auteur sait qu'il a été une boule de billard quand il a voulu publier... Ici est donc le lieu de remercier mon éditeur, Abdelkader Sid Ahmed, d'avoir mis un terme à mon parcours du combattant.

des couleurs différentes, séparant ce qu'il recueillait « brut », de ce qu'il modifiait.

Je ne pense pas que détailler les étapes suivies soit important, ce que je puis dire est que, comme beaucoup de gens, je mets au propre mes observations sur le terrain tentant de leur donner une forme qui exprime ce que je perçois. Ces papiers sont parfois des lettres, très souvent ils restent en cet état, je les mets ensemble sans quasiment jamais les relire et quand le temps a passé, je les détruis : cela me prend tous les quatre ou cinq ans quand une tranche de ma vie meurt à moi-même : lettres et brouillons partent en fumée (je tiens beaucoup à ce mode de destruction, à chacun ses petites manies). Il s'est trouvé que ce que j'écrivis au Congo, par le fait même que mes notes, malgré leur forme, participaient à mon travail d'enquête, a connu un autre destin.

Au Congo, il y a eu cette double écriture, le même jour, à Mongotandu, de deux textes : le premier, un article que je destinais à publication, « Le deuxième bureau ¹¹ » ; le second, « La lépreuse », de forme plus littéraire, d'une situation de sorcellerie que j'avais sous les yeux en écrivant. La forme particulière de ce texte m'a été donnée par mon informatrice comparant la lèpre qui rongait notre voisine aux étoiles des constellations puisqu'en vili, on les nomme « les enfants de la tristesse ». Et que sa propre parole débitée d'une voix sourde ne soit pas étrangère à ce récit et à l'impulsion qu'en reçurent les autres, m'apparaît évident ¹². Elle

11. Bernard LACOMBE, « Les unions informelles en Afrique au sud du Sahara : l'exemple du deuxième bureau congolais », *Genus, Rivista delle Comitati italiano per lo studio dei problemi della popolazione*, vol. XLIII, n° 1-2, Gennaio-Giugno 1987, p. 151-164.

12. Je voudrais ici faire une observation qui ne mérite pas mieux qu'une note : certaines critiques que j'ai reçues sur ces ouvrages tenaient à ce qu'ils étaient trop littéraires, ou même « trop intelligents » (*sic*) pour rendre compte de la vie des villages. C'est oublier que, quant à la forme, le beau parler et le bien-dire sont universels. Les Sereer du Sénégal ont un grand amour de leur langue et une grande estime de ceux qui la manient bien ; Jean PAULHAN en dit autant pour les Malgaches (*Les Hain-tenys*, Paris, Gallimard, 1939, 216 p.) et Christiane SEYDOU également de la *Poésie des Peuls du Mali* (Paris, MSH, 1980) ; je n'ai jamais eu que ce sentiment partout où j'ai entendu, même mal, la langue : le plaisir de l'expression belle et juste. La profondeur de la pensée des hommes et des femmes sur leur vie est aussi un autre universel. Autrement dit, la proportion de gens intelligents et d'imbéciles est statistiquement identique en toutes cultures et toutes conditions (l'examen de nos énarques en est bien la preuve : à travers ce que nous en montre la télévision, on peut admirer la profonde bêtise bureaucratique qui les

stigmatisait la méchanceté et la folie des hommes, dans un paysage nocturne zébré d'éclairs de chaleur, celui-là même qui sert de toile de fond au récit que j'en ai fait. Ensuite, j'ai voulu effectuer une « analyse-système » de la sorcellerie congolaise, montrant comment elle expliquait-justifiait le monde vili et yombe. J'avais procédé en reprenant mes notes et en rédigeant, pour chacun des aspects que j'avais relevés, un ou deux récits pertinents. Par la suite, je cherchais systématiquement dans mes enquêtes ce qui pouvait me manquer. Dans ces rédactions je n'avais pas hésité à fournir un effort de style conforme à mon expérience de terrain, à ma sensibilité, à mes capacités d'expression et à ma culture générale. Je voulais, à ce stade, être à même de donner au lecteur l'information sur laquelle j'appuyais mes analyses. C'est un éditeur que je contactais qui me conseilla de renoncer à l'ouvrage pour ne conserver que les histoires qui lui parurent de bonne facture. Pour ce projet, je dus reprendre la totalité de mes rédactions tout en gardant à l'esprit que ce que je voulais n'était pas écrire une œuvre d'imagination mais raconter des récits que j'avais entendus et des faits que j'avais observés. Ce qui m'amenait à envisager chaque récit selon le problème que je voulais élucider, et dont je pensais que tel récit était l'expression : par exemple l'œdipe « Matuti », la mécanique du bouc émissaire « Les deux frères », la confrontation culturelle « L'avertissement », etc. Mais ma décision était quand même d'exprimer en un genre littéraire, celui de la nouvelle, les « histoires » que j'avais recueillies ; le roman vint plus tard, par commande d'un autre éditeur. D'une part, j'avais donc, sur le plan scientifique un problème et son illustration, et, d'autre part, sur le plan littéraire une forme, la nouvelle. Il me fallait ajuster les deux. L'expérience m'a prouvé que je n'étais pas capable de donner corps à tous les récits collectés : j'ai eu un certain déchet. Si certaines histoires furent délaissées, c'est parce que leur rédaction ne rendait pas l'émotion que j'avais ressentie à les vivre. Toutes ces descriptions neutres, de type anthropologie classique, n'ont donc jamais été publiées. Sans que j'aie bien compris pourquoi, certaines nouvelles furent ratées et leur écriture abandonnée ¹³, je n'ai jamais réussi à

habite). Dire que j'avais « inventé » parce que les sujets émettaient des paroles « profondes », c'est beaucoup trop d'honneur pour moi et trop d'indignité pour les sujets de mes enquêtes.

13. L'imaginaire personnel est important, il joue en tout travail, scientifique ou pas, et c'est pour cela que je ne crois pas intéressant de le traiter ici. Tout

donner une dynamique à leur écriture. Pour se limiter à celles qui ont abouti à publication, la première étape que j'eus à franchir fut ce que j'appelle la mise en scène des éléments du terrain.

La mise en scène

L'usage même du terme « mise en scène » donne bien mes sources, elles sont plus cinématographiques que purement littéraires. On aura compris je pense que les problèmes que je déroule ici ne concernent pas seulement les anthropologues, mais aussi les historiens, les sociologues... et pas seulement les littéraires, mais aussi ceux qui peuvent s'exprimer par l'image ou le cinéma et la vidéo... Mon projet doit donc beaucoup à *Alleluhia* de King Vidor, à *La communion solennelle* de René Féret ou à *Nuit et brouillard* d'Alain Resnais : leurs réussites m'avaient prouvé que c'était possible ¹⁴.

La mise en scène s'est révélée être un concept double : le premier est relatif à l'organisation des informations du terrain du point de vue de la démonstration scientifique. « La lépreuse » a pour objectif de donner à entendre pourquoi elle ne cède pas à l'accusation sorcière, quand, dans « Les soldats », c'est l'acceptation de l'accusation par la victime qui doit être montrée. Pour faire cela, la nouvelle, en tant que genre littéraire s'est présentée à moi d'une manière naturelle. Je pourrais dire que j'avais un modèle dans la tête : *L'archipel aux sirènes* de Somerset Maugham et une masse de lectures de grands nouvellistes : Maupassant certes, mais aussi Jules Renard, Dylan Thomas, Lawrence Durrell, James Joyce ¹⁵, Lermontov, Tourgueniev... Ils défendaient, parfois sans le vouloir, une conception informative de la littérature : leurs textes et nouvelles étaient aussi réalistes que parfaits dans leur forme. (Il y a aussi quelques exemples négatifs, que l'on peut ne pas citer : mais pour qui s'intéresse à la forme, les échecs sont bien bavards.) Cette conception de la littérature est encore celle de Maugham. Dans une conférence sur la nouvelle, il y parlait du genre qui était apparu à son époque (1874-1965) : « Ce

comme les vécus personnels s'équivalent par leur richesse, à richesse personnelle équivalente naturellement. Ce que l'on vit est sans intérêt, ce qui est intéressant c'est : comment ?

14. Je ne dois rien par contre à d'autres auteurs majeurs pour mon propos, car je ne les ai lus qu'après mes rédactions : Tony Hillerman et ses romans policiers navajo/hopi, Thomas Berger et son *Little Big Man*...

15. *Portrait de l'artiste en jeune chien, Antrobus, Gens de Dublin*...

qui m'intéresse ici c'est qu'il [*Kipling*] a découvert une forme de nouvelle qu'on peut appeler exotique, ou nouvelle de voyage et qu'il a ouvert un territoire nouveau et riche aux écrivains¹⁶ ». Genre que la montée en puissance de l'anthropologie a « tué » dans l'œuf, même si on lui doit quelques œuvres (des ratées comme celles de Reed, des médiocres comme celles de Conrad, des réussies comme celles de Babel¹⁷).

Le second concept est la mise en scène des hypothèses *via* les personnages. C'est surtout dans le roman, *Syrène*, que le problème apparaît le plus évidemment. Dans ce texte, les personnages prennent en charge l'explicitation des enjeux. Tsetsi Marien étant le personnage central, les personnages secondaires avaient la charge logique de donner les autres interprétations du phénomène de possession. Ainsi Martin Oust fait-il le lien entre l'imaginaire et la croyance, Toto Abel celui entre l'État et les sectes... Toutes les attitudes que j'avais obtenues sur le terrain, depuis l'adhésion pure et simple au phénomène sorcier à l'opposition franche, en passant par toutes les nuances de la tolérance et du refus, je les ai exprimées à travers un personnage ou un épisode en charge d'explicitier les enjeux sans que je doive, en tant qu'auteur, intervenir. S'immiscer dans le texte est aujourd'hui obsolète : Gogol¹⁸ ou Balzac le faisaient, parlant directement au lecteur ou émettant des considérations sur l'histoire qu'ils écrivaient. Je n'ai donc que suivi une des règles de la littérature : signifier, ne pas expliciter. C'est au lecteur à entendre, pas à l'auteur d'expliquer, même s'il ne peut totalement s'effacer¹⁹, et s'il est évident que c'est lui qui a écrit et pas l'histoire qui s'est écrite d'elle-même²⁰.

16. Somerset W. MAUGHAM, *L'art de la nouvelle* [1958], Monaco, Éditions du Rocher, 1998, 100 p. On peut moduler en se demandant si le récit de voyage n'est pas à l'origine de la littérature ; l'*Odyssée* en serait une preuve intéressante.

17. John REED, *Hija de la Revolución y otras narraciones*, Mexico, Fondo de cultura economica, 1973, 220 p. ; Joseph CONRAD, *Inquiétude*, Paris, « Folio 1521 », 1983, 255 p. ; Isaac BABEL, *Cavalerie rouge* [1926], Paris, Éd. L'Âge d'homme, 1972, 234 p.

18. Dans *Les âmes mortes* [1842], le procédé rend le livre illisible. (Nicolas V. GOGOL, Paris, Flammarion)

19. Le narrataire est l'auteur dans le texte, distinct du narrateur, qui raconte l'histoire, par exemple le Dr Watson, qui raconte les aventures de Sherlock Holmes. Les travaux de Kilani *et al* montrent la présence du narrataire dans les textes d'ethnographie.

20. Cette prise de position pourrait être développée pour une critique des « la parole aux sujets », tendance qui se dessine actuellement.

Depuis, la lecture de l'ouvrage de Christophe Ransmayr, *Effrois de la glace et des ténèbres*²¹, m'a permis de comprendre que cet auteur avait rencontré le même problème. Littérairement, Ransmayr l'a résolu en plaçant le personnage de Mazzini, quand je l'ai résolu, ethnographiquement dans *Syrène*, en créant le personnage de Martin Oust : ils sont, par un artifice littéraire, ceux qui peuvent paraître comme les narrateurs de ces deux textes. Ransmayr et moi avons abouti à la même solution technique : le rapprochement est à noter.

La mise en scène a permis également de varier consciemment les points de vue. Cela est évident dans *Syrène* où la technique d'écriture du dialogue intérieur plonge le lecteur dans le point de vue d'un personnage. Dans les nouvelles il m'a fallu en réécrire certaines pour varier l'approche et ne pas lasser le lecteur car, au départ, j'avais écrit les textes comme je les avais reçus : selon la parole d'un sujet, ou celle d'un récitant, ou comme observateur...

Après le premier jet, volontariste, le travail a consisté à assimiler petit à petit la logique du texte, de l'histoire, et à m'effacer dans le style. L'ensemble de ces textes ne saurait être une expression de mon « moi »²². Pour être une vraie question, la relation étroite qui lie celui-qui-fait et ce-qu'il-fait ne se manifeste pas avec une évidence parfaite en tout cas d'étude. Elle n'est bien souvent que la conséquence d'un investissement intellectuel et affectif dans un sujet par un sujet. Je ne nie pas que, dans quelques récits, le sentiment m'ait pris que seul je pouvais écrire cette histoire telle que je l'avais exposée, mais pour la plupart, j'ai le sentiment bourgeois que d'autres auraient pu les écrire. Je crois avoir réalisé une mise en scène fidèle d'éléments que d'autres ont aussi connus²³. Je n'ai pas voulu « tordre » le réel pour l'adapter à mes idées, comme tant de psychanalystes, d'ethnologues ou de metteurs en scène qui, marxistes ou lacaniens, commettent des interprétations qui, pour sincères qu'elles soient, dénaturent le sujet

21. Christoph RANSMAYR, *Effrois de la glace et des ténèbres*, Paris, Maren Sell, 1989, 236 p.

22. Mais mon vécu certainement : un des reproches qui m'ont été faits est que je ne traite jamais qu'il fait chaud. Je crois qu'étant né et ayant été élevé au Niger ce fait ne m'étonne pas et donc cela transpirait (le mot s'impose malgré moi) dans mes récits où l'on ne transpire pas, de chaleur du moins ; par contre, la pluie, elle, y tient une place majeure, conforme à son importance en pays sahélien.

23. Alain Richerd et Franck Hagenbucher en particulier.

qu'ils exposent. Ce qu'ils disent est plus parole sur eux-mêmes que parole sur l'autre²⁴.

J'ai voulu traduire ce que je pensais avec des techniques littéraires, produire, sinon une analyse de la sorcellerie, du moins la description de situations observées. Mon effort a été d'entrer en empathie avec les différents acteurs et de mettre en scène les points de vue tant des Congolais que des Français au Congo. De ce fait, je peux affirmer que « tout est vrai » et que « tout est exact ». Je n'ai inventé aucune des situations décrites²⁵. Parfois, pour une minorité de textes, j'ai agencé entre elles différentes situations en les coordonnant dans un objectif de faire entendre la situation que vivent les Ponténégrins des quartiers et traduire leur vie quotidienne²⁶.

Je dois avouer cependant que si j'ai été tellement impliqué par les scènes de la vie sorcière au Congo, c'est que j'y ai trouvé une équivalence entre mes observations et des événements récents que j'avais vécus en France, où j'avais été témoin d'une sordide histoire d'un scientifique cassé par une cabale comme nos milieux savent en construire de si belles. Et il est significatif que j'ai commencé par écrire « La lépreuse », qui est bien l'histoire d'un refus de l'accusation, et ceci doit expliquer que je n'ai pu entrer en résonance avec certains épisodes recueillis ou vécus sur le terrain.

Pour la rédaction de *Syrène*, j'ai été littéralement possédé par le sujet de ce livre. Il me fut assez éprouvant, émotionnellement parlant, de me replonger par l'écriture dans une expérience de terrain que je croyais avoir dépassée (seule l'exigence d'une commande d'éditeur m'a fait passer à l'écriture de ce roman). Je voudrais donner un exemple : le sujet, le héros donc, rêvait beaucoup. J'eus droit à ses récits détaillés de rêves. Certains m'« interpellaient », comme on dit, d'autres m'étaient complètement étrangers. Le plus curieux fut que, pour les uns

24. La mise en scène du *Figaro* de Beaumarchais est un bon exemple : faire de ce chant d'un parvenu, un chant révolutionnaire, de cette protestation d'arriviste *pousse-toi d'là qu'j'm'y mette* une critique sociale cohérente est quand même une surinterprétation du texte.

25. Naturellement, l'intermède de *Dakar-Niger* est fictionnel, ainsi que les ouverture et fermeture du *Tchibamba*, mais il est sans intérêt de s'appesantir sur leur rôle narratif semblable à celui de Mazzini et Oust dont je parle plus haut.

26. Au contraire de mon dernier recueil, *Orgueil, ténèbres et félicité* (Paris, Éditions des écrivains, 1998, 99 p.), ou de mes *Contes du vent et de l'herbe*, à paraître, où j'ai écrit ce que j'avais envie de dire, même si je puise dans le même stock d'informations (vécues ou de terrain).

comme pour les autres, j'ai dû les investir. J'ai rêvé des rêves qui ne m'appartenaient pas. En disant cela, je ne parle pas des rêves que l'on peut faire quand on travaille trop et que le sujet vous obsède, je parle ici de vrais rêves. Il m'a fallu physiquement « rêver » un corpus déterminé de rêves dont j'ai ainsi retrouvé ce que je crois être la cohérence, imaginaire cohérence ? Je ne pense pas l'avoir inventée et crois plutôt que je l'ai reconstruite. Sur le plan émotionnel, Marien, le héros principal du roman, m'est profondément étranger, et pourtant il a fallu que j'accepte qu'il me « monte », comme lui-même disait l'être par sa sirène. Si j'avais eu en vue simplement une œuvre d'imagination, j'aurais laissé tomber ces rêves qui ne « m'intéressaient » pas. J'en aurais au besoin pris d'autres, mais écrire un « roman ethnographique » ne me permettait pas pour autant de « tordre » ce que je connaissais de la réalité : il me fallut plus de cinq ans et de multiples versions pour aboutir dans cet effort d'appropriation et d'expression.

Mais après avoir envisagé les contraintes imposées par la « réalité » interne et externe, il me faut aussi parler des contraintes imposées par la technique d'exposition. Le passage des notes de terrain à la fiction demande un certain nombre de précautions, c'est donc de celles-ci, imposées par la littérature que je voudrais maintenant parler.

Le passage à la fiction : transpositions littéraires et contraintes

Si l'on ne veut pas céder à l'hyperbole et à l'hypertrophie, comment donner à entendre une situation qui est, soit banale selon nos critères, soit extraordinaire ? Le récit de voyage tire tous les événements vécus par l'auteur vers ce second registre. Mon point de vue au contraire était de lisser les faits par le style de façon à leur donner la banalité avec laquelle ils étaient vécus par les sujets.

Une autre contrainte littéraire venait de ce que mes notes retranscrivent des paroles, or on ne peut transcrire l'oral à l'écrit sans précaution. Lire un écrit retranscrivant des paroles est extrêmement ennuyeux. Par ailleurs, la parole procure à l'auditeur des émotions ; stylistiquement, il me fallait rendre cette émotion. Par exemple, une remarque m'avait été faite par un informateur à propos de la lépreuse dont il admirait la force de résistance car, me disait-il : « Quand tu es accusé comme ça. Fort. Tu as honte, et en ton cœur, il y a toujours une honte que tu ne connais pas et qui se réveille », ce que j'ai traduit ainsi : « La souffrance que nous

éprouvons par ce qui nous frappe trouve toujours en nous des racines de légitimité. » (*Congo-Océan*, p. 85.) Comme j'avais choisi une forme d'expression intense, initiée d'ailleurs par la propre parole poétique de mon informatrice, je ne pouvais pas garder la phrase originale, je devais seulement en conserver l'idée. L'on voit ici un premier biais : le sujet ethnographique devient, par l'écriture, un personnage ; et si j'ai donné une forme littéraire, on ne peut pas non plus affirmer que les sujets ne m'aient pas proposé une forme en soi, « belle » car littéraire également.

Si l'on veut être lu par des gens qui n'ont pas pour premier souci l'ethnographie, on ne peut conserver les notations techniques, noms, etc., qui font le bonheur de nos textes anthropologiques. Mais si on a la prétention d'écrire quand même des récits relevant de cette discipline, il faut situer les sujets dans leur contexte. Cette contradiction doit être résolue stylistiquement. Sur le plan technique, littéraire s'entend, le décalage culturel m'a obligé à alléger les textes de leurs notations, certes pertinentes, mais superflues compte tenu de leur intérêt intrinsèque. On les trouve, si nécessaire, ici ou là dans les dictionnaires, il est inutile d'encombrer le lecteur avec elles. N'étaient conservés que les éléments qui permettaient la mise en situation et la soulignaient. Je voulais échapper aux travers régionaliste, ethnographique, folklorisant et populiste qui mettent un lexique ou des notes dans les romans. Qu'importe ce genre de notations à un lecteur : ou bien il comprend intuitivement, et donc l'auteur a su s'exprimer, ou bien il ne comprend pas et alors l'auteur a échoué. Le lecteur à aucun moment ne doit s'interroger — ou buter — sur le sens de ces mots inconnus — *mwenza*, *paftin*, *tsamba*, *tchikwang* —, dont je joue autant pour la musique que pour le sens — sans que le poids de leur sens en soit amoindri.

Les mots et les expressions prennent un sens par rapport au récit ; il a fallu nettoyer ceux qui n'apportaient pas un sens au récit, ou le rendaient pédant. Traduire un concept d'une autre langue demande de multiples détails scientifiquement parlant, assortis, quand il s'agit d'une plante ou d'un animal, de son nom latin, etc. Cette nécessité (et parfois coquetterie) de scientifique devient vaine entreprise si on veut être lu par un plus grand public. Sans parler de l'appareillage conceptuel et bibliographique qui est éliminé en toute conscience.

Un texte littéraire, comme toute œuvre relevant de l'art, est une totalité. Or une enquête reste toujours imparfaite. En écrivant un texte littéraire, roman ou nouvelle, si vous dites quelque chose il

faut que cela ait un sens, ou si estimez que cela a un sens par rapport au réel, il faut que cela ait un sens par rapport au texte. Vous ne pouvez pas annoncer une chose sans qu'elle revienne dans le texte. Vous ne pouvez pas, dans un texte littéraire comme dans un compte rendu scientifique, déclarer : « Je ne sais pas », il faut « boucler ». Un autre piège apparaît à l'écriture, c'est ce qu'on appelle les silences du texte, ce qui n'est pas dit par l'auteur, ce qui reste à la charge du lecteur. Si l'on prétend écrire un texte ethnographique sous une forme littéraire, on ne peut trop céder à ces silences. Pourtant, dans la nouvelle « Les deux frères », j'ai utilisé cette clause de style, mais parce qu'elle éclaire la situation du narrataire (moi) : après avoir raconté comment un agressé se venge, je conclus sans transition : « L'année suivante, ce fut Mbayani qui mourut. » Ce qui était exact. La nouvelle se conclut quand cela ouvrirait sur l'avenir ou des interrogations pour le futur dans un exposé ethnographique. Un silence est une figure de style largement utilisée, impliquant le lecteur (le spectateur, l'auditeur) dans la création de l'œuvre. Dans le travail scientifique, le silence est un manque, un défaut d'information, qu'il vaut mieux honnêtement avouer au lecteur. Cela donnerait : « L'année suivante, le sujet mourut, mais nous n'étions pas là pour observer comment la communauté villageoise a réagi à cet événement. » Dans ce cas, ce n'est pas la sensibilité qui complète, c'est l'ignorance de l'auteur qui se révèle et elle ne peut être comblée que par des observations nouvelles ou des analyses qui permettront d'inférer. De cette expérience, il me reste à traiter la question des langues : celles utilisées par les sujets, et celle dans laquelle sont écrits les textes.

Langues et niveaux de langue

Pour traiter des langues et des niveaux de langue de sujets qui ne s'expriment pas en français, je vais me limiter à quelques observations sur *Syrène*. Pour la rédaction de ce roman, j'ai dû affronter un problème technique de traduction de la manière de penser et de s'exprimer des acteurs. Trois langues sont en cause, la langue vernaculaire, le vili, les langues véhiculaires, le monokutuba ou ki kongo et le français. Dans des situations de désacculturation-acculturation comme celle exposée dans cette histoire, la maîtrise de ces trois niveaux d'expression est variable chez les locuteurs. En ce qui concerne le français, langue d'expression de cet ouvrage, il a fallu procéder à l'affinage des

expressions afin de traduire ces trois niveaux « et demi » de langage : français parlé et français écrit, monokutuba, langue véhiculaire d'un niveau d'expression plus grossier pour notre héros, et langue vili, qu'il pratique avec finesse en tant que locuteur. Par ailleurs, le français utilisé par chaque pays africain a des spécificités lexicales et grammaticales propres, par traduction littérale des langues nationales (« poids » de la forme indirecte dans l'expression des Malgaches en français, ou bien l'expression « marier une femme » si commune en Afrique de l'Ouest) et je ne pouvais me laisser « contaminer » par mon expérience passée (comme utiliser le terme « chaud » pour amant, expression camerounaise, ou la construction en « erie », familière aux Wolofs du Sénégal et qui a pénétré depuis le français métropolitain : par exemple « essencerie »). S'est également posée la question du ressourcement du français à ses propres racines par la fabrication de néologismes et des constructions internes à sa logique mais négligés aujourd'hui, car historiquement datés, et abandonnés par le parler hexagonal (par exemple : l'utilisation commune de « champêtre » comme « des champs »). Pour des locuteurs qui pensent en français, ce qui est le cas de Marien, le héros, l'utilisation de ces niveaux introduit des « maladresses » et des « trouvailles » qui se manifestent soit dans la pensée, soit dans l'expression et renvoient à des référents différents. On a donc affaire à plusieurs styles : le locuteur parle vili, qu'il parle parfaitement correctement ; il parle français, qu'il maîtrise parfaitement, mais qui a une forme spécifiquement congolaise, et alors il utilise un certain registre ; il écrit le français dans un autre registre (d'où la graphie du mot syrène). S'il parle monokutuba, c'est un registre « national ». Enfin, le livre est écrit par un auteur, qui est contraint par l'usage d'une langue unique, le français, pour reproduire ces différents registres. La question des concepts qui n'existent pas dans nos langues dut être prise en compte. Il fallait les traduire, sans les citer généralement. En ce qui concerne les langues kongo, il y a le concept kigulingana (traduit souvent par mauvaise mère, ou le plat dont on est exclu...) et qui recouvre le complexe de l'enfant chassé du sein de sa mère par la naissance d'un cadet²⁷.

27. Pour un travail de ce genre sur un concept existant dans une langue, et inconnu dans les autres, on peut consulter l'étude sur l'*amae* japonais par Doï TAKEO, *Le jeu de l'indulgence*, Paris, Le Sycomore, coll. « L'Asiatèque », 1982, 135 p.

Au total, on le voit, il n'y a pas que des avantages à transcrire son expérience de terrain sous une forme littéraire. On quitte certaines contraintes mais on en rencontre d'autres. On quitte un certain terrain de logique d'exposition, pour aborder d'autres rivages, plus mouvants, ceux de la sensibilité et de l'émotion que l'on va alors transmettre. Alors, pourquoi faire ainsi ? C'est tout simplement pour placer le lecteur dans une position d'anthropologue.

Le lecteur comme anthropologue

Placer le lecteur en situation d'anthropologue signifie donc lui donner l'illusion qu'il est en position d'entendre lui-même la situation et conclure de lui-même, de créer l'analyse, de lui faire entendre qu'on ne lui fournit que l'événement brut. Ceci est une fiction, une « arnaque » certes, car l'auteur ne présente qu'un événement qu'il a interprété et son interprétation est un rail sur lequel va se glisser celle du lecteur. Mais pas plus, si l'on suit Kilani, que la fiction monographique après tout !

Est-il légitime de placer le lecteur en position d'anthropologue ? Le vrai problème est de savoir si le style et l'organisation « romancée » introduisent plus de déviations par rapport au cœur du raisonnement et de la vérité des faits que la monographie par exemple. Il faut distinguer ce qui relève du descriptif et qui est conforme à la réalité perçue et observée, de ce qui relève du narratif dont les éléments peuvent être vrais ou faux, « faux » car construits et contraints par la langue, le genre, le public visé. Tout récit est une transformation du réel à des fins de démonstration, et soumission à un genre. D'une manière générale, il est aberrant de croire que la pensée, l'écrit ou la parole, reproduisent le réel, ils n'en sont qu'une image, une simulation, une approximation à certaines fins. Le problème est donc ailleurs.

Un point doit être bien perçu : ce n'est pas parce qu'on donne au lecteur l'illusion de juger par soi-même des pièces du dossier que l'auteur pourrait être absent ; il est toujours présent sous la forme du narrataire et c'est à travers son point de vue que le lecteur va entendre la situation. *Les Argonautes* ont leur narrataire : Malinowski soi-même²⁸. C'est à travers sa propre conception de la situation que le lecteur va juger. Peut-on s'en étonner ? Il ne me

28. Bronislaw MALINOWSKI *Les Argonautes du Pacifique Occidental* [1922], Paris, Gallimard, 1989, 606 p.

semble pas. L'œil et l'oreille ne sont que des instruments du cerveau. On ne décrit que ce que l'on observe, on n'observe que ce que l'on voit et on ne voit que ce que l'on conçoit. *A fortiori* quand on écrit un texte, on n'est jamais neutre. C'est un faux problème typique. C'est la nature intrinsèque des sciences sociales : un récit est celui d'une situation perçue par un sujet, qui raconte (à qui et comment...) en étant lui-même enfermé dans un point de vue et une forme. On peut, par la critique de texte, entendre les biais du récit, mais on ne peut pas avoir la position angélique de croire qu'on n'en produit pas. Qui écrit déforme.

La différence essentielle entre les deux démarches, scientifique et artistique n'est pas dans la « beauté », elle est dans l'objectif. L'art est la primauté de la forme, la science est celle du contenu. Dans l'art, la forme *est* le fond, en science, le fond *est* la forme. Toute la différence est là. Et si le texte ethnographique cherche à prouver, ce n'est pas le souci du littéraire. En littérature, comme d'une manière générale en art, ce qui est visé est l'effet esthétique : « la vérité profonde d'une œuvre littéraire ne dépend pas de la quantité d'information qu'elle contient ²⁹ », et Maugham de dire : « rendre une copie exacte de la réalité n'a jamais été le souci des artistes ³⁰. » C'est sur la face esthétique des choses que travaille l'art ; l'information est un « plus » pour lui, dont il peut parfaitement se dispenser (objets abstraits, peintures sans sujet, musique). Au contraire, en ce qui me concerne, la page de gauche n'a pas été un exercice d'expression sur la forme. J'ai voulu une forme qui me permettrait de traiter un fond : le vécu des sujets. Toutes les formes peuvent-elles être détournées par l'anthropologie ? J'ai voulu tenter une expérience à ce propos : « Le fusil » (*Dakar-Niger*), malgré son aspect onirique, est un récit intégralement tiré de mes cahiers de terrain. Cette histoire est merveilleuse au sens technique du terme : un homme m'a raconté l'histoire de ses père et grand-père en combattants de djinns. J'ai voulu utiliser ce côté merveilleux et écrire un conte. Le moule du conte a fortement dévié le contenu du récit de par sa logique *de forme*. Par rapport au terrain, le conte ment, alors que la nouvelle colle à l'information de terrain. Mon échec ne prouve certes pas l'impossibilité mais donne quand même une idée des limites. En fait, je crois, mais je ne puis en donner ici tous les arguments, que la nouvelle se prête mieux que le roman à ce type de transcription

29. Henry SUHAMI, *Sir Walter Scott*, Paris, Éditions du Fallois, 1993, p. 84.

30. Somerset W. MAUGHAM, *op. cit.* *supra* note 16.

du réel : sa part d'artifice est restreinte et les « raccords » restent limités par le genre même...

Pourtant, une conséquence apparaît : vouloir mettre le lecteur dans la situation d'anthropologue peut amener à le laisser « en dehors du coup » si on échoue ou si la voie que l'on choisit pour l'impliquer émotionnellement ne lui convient pas.

Je voudrais simplement avant de conclure, traiter rapidement d'une incompréhension de la littérature née de la vague naturaliste. Les romanciers seraient aussi des enquêteurs et leurs cahiers de terrain seraient des œuvres littéraires (et aussi celles des anthropologues etc., finalement de tout le monde). C'est un mythe que celui de la littérature brute ; il nie le travail des romanciers, dont l'objectif est totalement différent de celui de l'anthropologue ou de tout autre spécialiste des sciences sociales. On confond lisibilité et bonheur de quelques expressions avec littérature. Le point de vue de Toffin résume mon propos :

« La pratique ethnologique suppose un savoir préalable que la poétique romanesque ou littéraire contemporaine refuse [...]. Le langage scientifique, fût-il ethnologique, reste toujours un instrument, il trouve sa justification en dehors de lui³¹. »

Car tout langage utilise une rhétorique. Que les articles scientifiques aient la leur ne signifie pas, même quand ils sont « bien écrits », qu'ils soient de la littérature. Surtout que ce qu'on appelle « bien écrit » est souvent une manière de dire, un enclenchement heureux des phrases, une construction du texte qui en rendent la lecture aisée : une maîtrise culturelle d'une technique que des années d'école nous ont fournie.

Placer le lecteur dans la position de l'anthropologue est donc une entreprise qui présente un certain intérêt, elle n'invalide pas les démarches classiques, elle permet de rendre sensibles certaines réalités qui ont été perçues et que l'on transmet ainsi, mais elle réclame que l'auteur soit lui-même anthropologue, car c'est son point de vue professionnel qu'il va exprimer, et que le lecteur va directement assimiler (seule la critique lui permettra de prendre la mesure réelle de l'information dispensée, forme et fond confondus). On observe à travers une théorie, et c'est à travers cette théorie qu'on donnera à lire la situation que l'on décrit en tant qu'auteur. Il faut aussi, puisque l'auteur veut transmettre la

31. Gérard TOFFIN, « Écriture romanesque et écriture de l'ethnologie », *L'Homme*, n° 111-112, 1989, p. 45.

sensibilité des situations, qu'une certaine empathie existe entre l'auteur et la situation qu'il décrit. Les nombreux échecs d'écriture que j'ai connus en sont, pour moi, la marque évidente. Ce qui stigmatise définitivement la question du style : chacun a le sien, il faut savoir si celui dont on dispose va aller avec le sujet traité et la forme choisie, même si la capacité de passage à la fiction est totale (Lortat-Jacob) ou partielle (Laburthe-Tolra³²), n'est pas donnée à tout le monde.

Enfin, y a-t-il une trahison à écrire ainsi ? Mais toute écriture est une trahison. De la réalité, nous ne parlons jamais, nous n'en connaissons que des traces, des apparences. Ce n'est qu'à travers notre propre analyse que nous pouvons souhaiter enrichir nos lecteurs en leur faisant part d'une expérience nouvelle, d'un point de vue nouveau, d'une situation inédite ou d'un point de vue novateur. Nous pouvons, faux Béotiens ou narrateurs hypocrites, faire croire que nous donnons au lecteur une vue objective, mais, que l'on fasse une étude scientifique de « science pure » ou un écrit littéraire avec nos informations, nous ne donnons jamais la réalité. Elle nous échappe, en toute honnêteté nous n'exposons qu'une réalité-vue-par-nous. Et en cela, puisque nos sciences restent sciences du récit, il est inutile de nous priver des moyens que nous offrent les genres disponibles au moment où nous travaillons, en reconnaissant cependant que certains genres ne pourront jamais traduire nos travaux : la poésie³³, ou la musique ou la peinture abstraite... mais qu'importe. Je crois cependant intéressant d'élargir le cercle de nos lecteurs en leur donnant à connaître des récits qu'ils ne liraient pas « dans le texte », sans ce vocabulaire abscons que culturellement nous chérissons. Disons aussi que rien ne nous autorise pour autant aux licences journalistiques, celles qui ravagent tous ces récits de voyages plus ou moins fantasmés, avec l'auteur comme héros³⁴. Mais,

32. Bernard LORTAT-JACOB, *Indiens chanteurs de la Sierra Madre, L'oreille de l'ethnologue*, Paris, Hermann éd., coll. « Savoirs, Lettres », 1994, 169 p. ; Philippe LABURTHER-TOLRA, *Le tombeau du soleil, Chronique des Bendzo*, Paris, Odile Jacob, 1986, 383 p.

33. La lecture, alors que l'on met sous presse, de Jackie ASSAYAG, *L'Inde fabuleuse, le charme discret de l'exotisme français XVII-XX^{es} siècles* (Paris, Kimé, 1999, 249 p.) renforce bien mon point de vue, cf. : chap. I à III et p. 114 sq. « Fiction et vérité ».

34. Ou comme contre-héros : cf. Xavier de MAISTRE, *Voyage autour de ma chambre* [1795], Paris, José Corti, mais même là il reste un aventurier. Tout le

récioproquement, cessons de nous prendre pour des littérateurs quand nous arrivons à faire des textes qui sont correctement écrits. C'est quand même la moindre des choses que d'écrire en une langue en suivant ses règles. Ne nous croyons pas dispensés d'écrire correctement sous prétexte que nous n'écrivons pas d'équations. Et sans gonfler l'importance de l'élégance et du bien-écrire, accordons-leur la place qu'ils méritent : une position stratégique. Car nous écrivons pour être lus et compris, que je sache.

*Institut de recherches pour le développement, IRD
Bobo-Dioulasso, Burkina Faso*

monde a lu un récit sur un voyage au Maghreb désertique, il n'a pu échapper au récit de la rencontre de l'auteur avec une vipère à corne, or, un herpétologue spécialiste de cet animal, qui a dragué le désert durant quarante ans n'a rencontré par hasard, d'une manière naturelle, que deux (*sic*) fois cette fameuse vipère dans ses déambulations ! Cela module sérieusement les récits des amateurs voyageurs occasionnels du désert.

Du récit ethnologique à la fiction romanesque Pour une « mise en œuvre » de la réalité

Catherine FOURGEAU

Cette étude présente une classification des formes narratives qui visent à exprimer la continuité qui, de fait, existe entre les formes narratives romanesques et les formes narratives en usage en anthropologie. En effet, les genres littéraires sont utilisés par les anthropologues pour exprimer des faits observés sur le terrain. Ces questions sont traitées par des sessions de cours dans les universités de Genève, Clermont-Ferrand et celle de Jussieu (Paris VII) sur la thématique « Les ethnologues vus par eux-mêmes » (sous la direction de Pascal Dibie).

Dans cet article, nous nous appuyons sur les œuvres d'anthropologues principalement francophones qui utilisent donc l'implication personnelle et l'expression littéraire pour construire l'objet même de leur recherche par le biais d'un récit (Nigel Barley ; Jeanne Favret-Saada). Des récits et des romans sont publiés par des anthropologues qui ont construit un ouvrage d'ethnologie comme une œuvre de fiction dans laquelle imaginaire et réalité s'entremêlent d'une manière consciente et résolue pour exprimer une réalité anthropologique (Bernard Lortat-Jacob, Bernard Lacombe, Philippe Laburthe-Tolra).

En anthropologie, la pratique du terrain, pour répondre aux nécessités de la collecte de données, constitue une étape incontournable avant celle de la restitution écrite de la réalité observée. Au cours du processus de « mise en œuvre » de la réalité par le biais de l'expression écrite, le point de vue de l'observateur, la réalité physique de l'observation, le récit des résultats de terrain et la qualité émotionnelle sont constitutifs de l'analyse qui y puise souvent le meilleur d'elle-même.

Si ces ouvrages littéraires se fondent sur une réalité observée par l'anthropologue, ne poursuivent-ils pas le souci de servir une démonstration scientifique qui ne perdrait pas pour autant de sa valeur parce qu'elle est habillée d'une poétique imaginaire et émotionnelle ? Autrement dit, la rigueur scientifique perd-elle de sa qualité lorsque la forme romanesque est utilisée ? En contrepoint, des ouvrages (récits de voyage, récits de vie et romans) sont répertoriés dans le secteur anthropologique des librairies ; pourtant cela ne compense pas le manque de pratique de terrain normée de leurs auteurs qui n'étudient pas avec la rigueur d'une démarche scientifique les modes de vie, croyances, façons de dire et de faire spécifiques. Production de voyageurs sachant manier la plume, mais lorsque seul l'imaginaire prime, où l'intérêt scientifique peut-il résider ? Le point de vue de l'observateur, en se confondant avec le personnage narrateur, n'est-il pas vide de sens réel et la démonstration a-t-elle la valeur scientifique de l'observation anthropologique ?

La fiction est alors une réalité vécue que récits et romans ethnologiques recomposent en procédant chacun à des artifices pour mettre en valeur un aspect particulier du réel et servir la démonstration poursuivie par l'auteur.

Mise en œuvre de la réalité et recherche du sens des faits observés

La collecte de données provenant d'un travail de terrain constitue, depuis Bronislaw Malinowski, le critère déterminant de la discipline anthropologique pour construire l'objet d'une analyse. « Les ethnologues de bureau », dont Marcel Mauss¹ (entre autres) fut accusé de faire partie, se voient, depuis, suspectés de restituer une réalité sans pertinence tant le terrain², l'imprégnation de longue durée auprès d'informateurs, qualifient « l'authenticité » et la « véracité » de l'information glanée. La relation à l'autre, de même que l'implication personnelle de l'anthropologue en qualité

1. Marcel MAUSS, *Sociologie et anthropologie* [1950], Paris, PUF, coll. « Quadrige », 8^e éd., 1980, 482 p.

2. Il en est de même pour les sociologues, les hypothèses heuristiques inféodées au terrain sont toutes aussi déterminantes avec des méthodes d'approche et une palette d'outils plus vaste qu'en anthropologie. Voir la polémique (dans laquelle nous n'entrerons pas) sur Pierre Bourdieu et son approche du terrain : Jeannine VERDÈS-LEROUX, *Le savant et la politique. Essai sur le terrorisme sociologique de Pierre Bourdieu*, Paris, Grasset, 1988, 252 p.

d'observateur participant, ont valeur heuristique. Comme le souligne Mondher Kilani :

« L'expérience ethnographique, en tant que pratique sociale, doit dès lors apparaître comme partie intégrante de l'analyse, et l'anthropologue doit la textualiser en tant que telle au moment de la restitution finale de son travail sur le terrain³. »

L'entreprise de traduction repose donc sur la compréhension des interactions nées de la rencontre avec les informateurs, avec en arrière-plan, un corpus théorique (tout anthropologue oriente sa recherche à l'appui ou en opposition avec celles produites préalablement qui motivent son choix d'un terrain d'enquête).

Dans un souci d'esthétique, le recours à un style littéraire pose en même temps la question de la structure de la narration, de la présence de l'auteur manifestée ou non en qualité de narrateur pour construire un récit : celui de la réalité observée. L'entreprise de traduction du vécu partagé durant la période consacrée au terrain doit permettre, ainsi que le stipule Clifford Geertz⁴, de restituer la logique interne d'une culture incarnée, *via* des individus qui l'expriment et la vivent, par le langage propre de l'auteur, pourvu qu'il produise une démonstration de cette logique telle que les autres, observés, se la représentent.

On ne peut nier le décalage supplémentaire qui s'imisce entre le temps de l'observation et celui du passage à la restitution écrite et poser la question de l'intervention de l'imaginaire de l'auteur. C'est là que se manifeste la différence entre le récit et le roman ethnologique dans la mesure où la place accordée à l'imaginaire et à l'expression des émotions n'est pas de même nature.

En effet, imaginaire et expression fonctionnent différemment selon le genre du texte. Dans le récit, l'imaginaire se met au service de l'expérience vécue personnellement pour donner le rythme du récit sans lui accorder la primauté ; dans le roman, l'imaginaire nourrit la construction et la transmission scientifique du phénomène à traiter. L'agencement de matériaux, données du terrain collectées, fait appel dans l'un et l'autre de ces deux genres

3. Mondher KILANI, *L'invention de l'autre. Essais sur le discours anthropologique*, Éditions Payot-Lausanne, coll. « Sciences Humaines », 1994, p. 17 ; voir aussi François LAPLANTINE, *La description ethnographique*, Paris, Nathan, 1996, p. 8-9.

4. Clifford GEERTZ, « Bali. Interprétation d'une culture », in Mondher KILANI *et al.*, *Le discours anthropologique. Description, narration, savoir*, Éditions Payot Lausanne, coll. « Sciences Humaines », 1995, 285 p.

à une part de subjectivité pour obtenir une part d'objectivité soit, dans le cas du récit, la plus fidèle possible à un vécu, soit, dans le cas du roman ethnologique, d'une histoire inventée pour traiter d'un phénomène réel. Le style choisi s'avère une préoccupation toujours primordiale, que l'auteur fasse intervenir la première personne du singulier, le « je », ou la première du pluriel, le « nous », ou bien encore qu'il prenne la place du narrateur, personnage implicite, pour mener l'intrigue. Car, ainsi que l'affirmait Flaubert, se qualifiant de romancier, styliste obstiné et perfectionniste, « le langage est tragiquement insuffisant ⁵ ».

L'invention d'un modèle, ou d'une structure narrative pour traiter d'une réalité renvoie à la question fondamentale de la capacité des informations, perçues ou réelles, à cerner la vérité du phénomène traité. La qualité de l'information ne saurait être mise au même niveau que celle de la quantité d'informations apportée par une œuvre, récit ou roman ethnologique. Si cette distinction peut être déterminante pour distinguer un ouvrage scientifique d'anthropologie d'une œuvre de fiction littéraire, il est nécessaire d'introduire également celle du sujet enquêtant pour la transmission d'une connaissance acquise sur le terrain de recherche. En d'autres termes, le sujet présent et agissant exprime son point de vue d'observateur et son vécu. Il confère un temps spécifique à la narration, et jamais identique à celui d'un autre.

Il convient aussi d'établir une distinction entre deux genres d'ouvrages, ceux qui traitent de la pratique du terrain en tant que telle et rendent compte du contenu du terrain, et les récits et romans ethnologiques qui sont un genre ayant une visée scientifique. En tant que genre, pourquoi ne serait-il pas possible d'utiliser le genre littéraire à condition qu'il soit informatif, qu'il serve à la compréhension des phénomènes étudiés et qu'il permette aux lecteurs de les percevoir ?

Le récit de l'expérience vécue sur le terrain

Depuis une décennie, les anthropologues débattent de la question du vécu de l'expérience qui serait à mettre en avant au cours de la restitution écrite pour ne plus être un arrière-plan ⁶. La

5. Julian BARNES, *Le perroquet de Flaubert* [1984], Paris, Stock, « Livre de Poche », 1986, p. 22.

6. Cette dimension de la subjectivité de l'auteur est à différencier du champ littéraire qui aujourd'hui met l'auteur en avant. Dans le domaine éditorial, qu'il soit scientifique ou romanesque, la mise en valeur de l'auteur apparaît sur la

part de subjectivité et les émotions doivent pouvoir s'exprimer plus librement tout en concourant au souci de produire une construction de la réalité telle que l'autre, observé et informateur, la vit et se la représente. À ce titre, les récits de voyage « autobiographiques » deviennent un genre littéraire figurant dans le corpus anthropologique, qu'ils soient l'œuvre d'anthropologues ou d'écrivains aimant parcourir la planète munis d'un sac à dos, d'un carnet de notes et guidés par un goût prononcé pour l'aventure. Dans la seconde catégorie, les récits de vie ou récits de terrain se construisent à partir du « moi » de l'auteur pour constituer la trame de l'ouvrage. Y sont inclus les journaux, les récits de vie provenant des cahiers de terrain de l'ethnologue, comme ceux, posthumes, de Bronislaw Malinowski et du journaliste et romancier Émile Zola⁷, alors que, du vivant de ces auteurs, ils ne représentaient que l'envers du décor et la phase préparatoire à l'édification d'une œuvre dont l'objectif restait à trouver. Cahiers de terrain édités aujourd'hui sous l'intitulé « Journal d'ethnologue » ou « Carnets d'enquêtes : une ethnographie inédite... » ne présentent que des données brutes, réclamant la réflexion et que les auteurs auraient peut-être détruits de leur vivant afin qu'ils ne soient pas publiés. *A contrario*, les *Écrits sur le vif* de Margaret Mead publiés de son vivant portent la marque de sa correspondance intime, non dans une perspective chronologique mais avec l'objectif de répondre à ses collègues anthropologues sur des questions de déontologie de terrain⁸. Et ces écrits sur le vif, justement, ne l'étaient pas !

quatrième de couverture de l'ouvrage : portrait en noir et blanc accompagné des lignes directrices de sa biographie. Certaines maisons d'édition publient des tirages spéciaux consacrés aux auteurs publiés dans leurs collections, consacrant ainsi une page entière à la vie de l'auteur, son parcours universitaire, sa vie familiale. Des photographes professionnels constituent des fichiers-photos des auteurs pour les vendre avec article à l'appui. Les émissions littéraires télévisées (« Qu'est-ce qui fait tourner Zazie ? » « Bouillon de culture » ; « Un siècle d'écrivains ») mettent autant en valeur l'auteur que le contexte dans lequel il vit pour faire comprendre son œuvre au téléspectateur. Émission spectacle sur fond de commerce ? L'auteur doit être vu, connu, car parfois c'est lui qui « fait la vente ».

7. Bronislaw MALINOWSKI, *Journal d'ethnologue* [1967, rédigés de 1914 à 1918], Paris, Seuil, 1985, 302 p. Émile ZOLA, *Carnets d'enquête. Une ethnographie inédite de la France*, Paris, Plon, coll. « Terre Humaine », 1993, 687 p.

8. Les lettres divulguées par l'anthropologue étaient adressées aux membres de sa famille et à ses directeurs de recherche. Les accusations auxquelles elle

Du récit de voyage au récit de vie

Si en anthropologie, comme le souligne Mondher Kilani, « la traduction n'est pas une assimilation de l'autre à soi, mais appréciation de la distance entre soi et l'autre⁹ », de nombreux récits de voyage ne se fondent sur la matière émotionnelle que pour donner libre cours aux états d'âme de l'observateur qui se laisse conduire par eux.

Dans les récits fournis par des voyageurs tels que ceux de Ella Maillart (Afghanistan), Anne-Sophie Tiberghien¹⁰ (Amazonie), le fait que les impressions personnelles priment, que le regard reste empreint de jugements de valeur et que l'absence de recul vis-à-vis de sa culture d'appartenance soit constant, finit par escamoter la réalité. En effet, ceux-ci ne servent que de supports à l'émotion éprouvée et démontrent le dépassement de soi dans un contexte « indigène » procurant des sensations originales (kinesthésiques, auditives, olfactives mais aussi mystiques, etc.), des efforts physiques à réaliser en raison de l'aridité du climat, de la monotonie de l'alimentation, de la mauvaise qualité de l'eau etc. Le point de vue développé traduit l'approche de l'auteur qui vit l'action *in situ*, poursuit un monologue intérieur qui est révélé dans le détail, prouvant des émotions, et il s'agrément de dialogues issus de la rencontre avec la population. Ainsi, l'ethnocentrisme réapparaît par le parti pris du primat émotionnel qui donne corps à l'ouvrage. L'implication personnelle justifie les situations rencontrées qui sont restituées dans le souci d'amener le lecteur à les partager en lui procurant, si possible, le frisson de l'aventure. Un voyage par procuration qui s'appuie sur une « vérité », celle de l'auteur qui la restitue, et non sur la recherche du sens de la réalité telle que la vivent les autres, rencontrés dans des « ailleurs si insolites ». Seul l'inédit est mis en avant pour donner un rythme au récit qui se désynchronise de celui des populations rencontrées.

devait répondre en apportant des preuves concernaient son attitude sur le terrain : sa présence et le bien-fondé de son travail de collaboration et notamment son manque d'objectivité dans la collecte des informations. Margaret MEAD, *Écrits sur le vif (lettres 1925-1975)*, Paris, Denoël/Gonthier, 1980, 266 p.

9. Mondher KILANI, *L'invention de l'autre. Essais sur le discours anthropologique*, Éditions Payot-Lausanne, coll. « Sciences Humaines », 1994, p. 14.

10. Ella MAILLART, *La voie cruelle*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, coll. « Voyageurs », 1991, 372 p. ; Anne-Sophie TIBERGHEIN, *Mon cœur s'appelle Amazonie*, Paris, Robert Laffont, coll. « Vécu », 1983, 290 p.

C'est le cas du récit fait par Anne-Sophie Tiberghien au cours de son séjour chez les Indiens yanomani. Les ingrédients d'une fiction romanesque sont posés quand le récit d'une réalité « vraie » s'impose pour construire un voyage trépidant, toujours dangereux, toujours semé de risques. L'aventure extrême, qui guide la plume pour être racontée, s'appuie avec force sur les situations scabreuses où la menace de viol, la mise à mort n'ont pu être désamorçées que de peu : « Suivre cet homme que j'ai vu hier encore brûler l'une de ses épouses avec un tison ! Il disparaît à son tour. Je l'ai perdu. Toute seule dans la jungle. TOUTE SEULE. J'ai peur¹¹. »

Dans le genre des récits de voyage, les anthropologues publient des récits parfois humoristiques, comme celui de l'anthropologue anglais Nigel Barley¹², pour rendre compte du terrain. Ces récits de voyage d'anthropologues en situation ne visent pas le même objectif, même s'il faut être aventurier pour mener une recherche dans une autre culture que la sienne.

Nigel Barley présente avec humour l'envers du décor du travail de terrain. Il offre une mise en garde aux apprentis ethnologues sur les heurs et malheurs d'un chercheur en attente de la « révélation » durant ses errances vécues et constamment interrogées : la logique sociale d'une communauté (son système de représentations du monde, les relations de genres, etc.). L'implication personnelle montre en quelque sorte l'état de « dédoublement » dans lequel vogue en permanence l'ethnologue qui tente de trouver sa place parmi ses informateurs, sans volonté de les perturber, et essaie de garder son objectivité et sa rigueur scientifique pour ne pas perdre de vue le sujet de sa recherche. Le narrateur, qui n'est autre que l'auteur s'exprimant à la première personne, construit le récit de son vécu, du jour de son départ pour l'Afrique à son retour en Angleterre, sur le mode de l'interaction permanente, en laissant apparaître ses émotions sans pour autant leur concéder la place de fil conducteur du récit. Les questions personnelles et professionnelles s'emboîtent avec celles que les autres, les informateurs, soulèvent pour donner une étoffe au récit :

« Au cours de mon séjour en Afrique, j'ai peut-être consacré 1/10^e de mon temps à l'activité qui motivait ma présence. Le reste était pris par la logistique, la maladie, les obligations sociales, les arrangements, les

11. Anne-Sophie TIBERGHEIN, *Mon cœur s'appelle Amazonie*, Paris, Robert Laffont, coll. « Vécu », 1983, p. 241.

12. Nigel BARLEY, *Un anthropologue en déroute*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1992, 278 p.

déplacements et surtout, l'attente. J'avais défié les dieux locaux avec mon besoin immodéré de faire quelque chose ¹³ ».

Mais finalement, n'est-ce pas un lieu commun de préciser que seulement une partie du temps est consacrée au travail réel, puisque tout le monde sait que les transports et les autres corvées occupent plus de la moitié du temps que l'on souhaiterait consacrer au travail ? Le travail anthropologique ne saurait y échapper ! Les faits observés sont illustrés par les états personnels d'errance, d'incompréhension pour démontrer la fragilité du cheminement de l'anthropologue qui s'interroge sans cesse devant l'objet de sa recherche, qui se perd dans la vie quotidienne avec sa part d'imprévu. La « page de gauche ¹⁴ » du cahier de terrain est livrée sur le ton du récit, récit autobiographique pour aller à l'essentiel : « la recherche sur le terrain comporte surtout un pesant ennui, une grande solitude, un délabrement physique et moral ¹⁵ ». Dans la même veine du récit de terrain, Bernard Lortat-Jacob a, quant à lui, créé une fiction criante de vérité. Récit partant d'une réalité vécue par les informateurs et recueillie par l'anthropologue, la mise en œuvre de la réalité s'en écarte pour produire une narration où la recherche du sens de cette réalité l'emporte sur sa fidèle retranscription : il va même jusqu'à inventer une ethnie et une Sierra Madre mythique pour expliquer une méthode. L'ouvrage n'a de valeur scientifique pour son auteur que celle de montrer, qu'en anthropologie :

« l'enquête se complait dans le secret. Elle préfère les résultats à l'exposé des procédés qui permirent de les obtenir. Démarche bien peu scientifique [...] Imagine-t-on un instant un chimiste interdire l'entrée de son laboratoire et refuser de dire comment il a rempli ses éprouvettes pour arriver à ses fins ¹⁶ ? »

13. Nigel BARLEY, *Un anthropologue en déroute*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1992, p. 143.

14. Selon le concept développé par Bernard LACOMBE, « La page de gauche : histoire d'une possession » (Document interne, SDU-ORSTOM, Mexico, 1989, 47 p.) ; voir aussi les notions développées autour du concept par le même auteur « La page de gauche du cahier de terrain : imagination, sensibilité et logique scientifiques », Thèse d'habilitation à diriger des recherches, Bernard-Marie Grossat dir., Université Paris I Panthéon-Sorbonne, Démographie, 1996-1997, 191 p.

15. Nigel BARLEY, *op. cit.*, p. 267.

16. Bernard LORTAT-JACOB, *Indiens Chanteurs de la Sierra Madre. L'oreille de l'ethnologue*, Paris, Herman, coll. « Savoir/Lettres », 1994, p. 167-168.

Œuvre de fiction à part entière, puisque les Indiens Moutaleros n'ont aucune existence réelle, le récit se prétend pourtant scientifique dans la mesure où l'auteur cherche à démontrer la nécessaire passion, les émotions vécues sur le terrain par le chercheur, en l'occurrence ici l'ethnomusicologue, qui doit « saisir le vif de l'émotion » ressentie. Laissant libre court à l'imaginaire, en se détournant des contraintes de la discipline, le récit d'une réalité « virtuelle » présente le bien-fondé des impressions ressenties par l'anthropologue, en empathie avec ses informateurs, empathie en dehors de laquelle la recherche n'a pas de sens ni de pertinence car elle perd de son originalité. Finalement, ce récit farfelu explicite plus clairement le terrain de l'anthropologue qu'un récit réel tel que le propose Nigel Barley !

Ces récits de voyageurs sont à la charnière du récit vécu et autobiographique, dans la mesure où la « véracité » des faits et la vérité personnelle combattent le style romanesque où l'imaginaire de l'auteur s'exprime pour servir l'intrigue et mener une démonstration. La part de vérité, d'émotion et d'imaginaire qui réside dans ce type de récit pour amener le lecteur sur les chemins de l'aventure, pose une interrogation sur la valeur des témoignages et leur fiabilité puisque le but n'est autre qu'un partage de sensations à vivre par procuration. L'authenticité prime pour déclarer ne pas tricher avec l'essentiel.

Le récit de voyage tout comme le récit de vie ou le récit biographique posent donc le problème de l'imaginaire comme nuisible à la restitution de la vérité. Pourtant, des frontières ne sont-elles pas tracées d'emblée par l'auteur lui-même qui censure au nom de la vertu ou de l'impudeur, du respect ou de la sauvagerie, et en vient toujours à formuler un jugement de valeur ? Du récit de voyage « autobiographique » à la biographie, le parti pris de l'auteur et l'éthique qu'il se donne imposent au préalable une convention pour conditionner la restitution de la réalité. Nous allons prendre pour exemple de parti pris la biographie d'Isabelle Eberhardt, proposée par Edmonde Charles-Roux. Largement documenté par l'analyse d'archives, ce livre romance une vie réelle. L'auteur, narratrice omnisciente, formule des hypothèses, en infirme d'autres et affirme son droit à imaginer l'enfance de la légendaire voyageuse :

« J'imaginai un français chantant, comme celui que l'on parle dans le canton de Genève, j'imaginai une musique où s'égarèrent des'h'en forme

de soupirs, comme l'exige la langue anglaise, et des'r'savoureux, les'r'roulés d'Isabelle, ces'r de Russie, son pays d'origine ¹⁷ ».

Edmonde Charles-Roux reconstruit la psychologie d'Isabelle Eberhardt en partant de son enfance pour justifier l'étonnant parcours de cette descendante d'exilés russes à la filiation incertaine. C'est pourquoi, en raison de la part fictionnelle qui les sous-tend, les biographies ne « sont-elles pas toujours des romans, mais de mauvais romans » ? Et pourtant, « romancée ou non, la biographie prétend encore, avec aplomb, ne pas tricher sur l'essentiel ¹⁸ ». Pierre Mertens dans cette veine imaginaire assumée a réalisé, quant à lui, un extraordinaire récit de la vie d'Alban Berg sur le mode d'un discours intérieur autobiographique. Dans ces deux exemples, on voit que le roman — même structure narrative — et la biographie — même reconstruction à partir de faits — sont construits en même temps. La forme (roman) et le fond (la vie) sont inséparables du récit que ces auteurs proposent de la biographie de leur héros.

Le récit ethnologique et son expression littéraire

Le récit ethnologique se rattache à l'étude d'un phénomène social spécifique dont il s'agit, pour l'observateur, de s'imprégner pleinement pour le vivre de l'intérieur, en adoptant successivement le point de vue des acteurs-informateurs, en tentant de s'en extraire, et aussi pour ne pas perdre cet état de curiosité que génère la rencontre dans un contexte culturel différent du sien. Jusque-là, rien que des attitudes et des exigences chères à la discipline anthropologique. Pourtant, l'implication personnelle de l'anthropologue restait cachée derrière l'objet de l'étude au cours de la transmission écrite, même si elle n'en constituait pas moins une nécessité. Patrick Gaboriau dans son étude des sans-domicile-fixe à Paris (XVI^e arrondissement) fait longuement état de ses émotions lorsqu'il tente de se faire accepter, non sans difficultés, auprès de ses futurs informateurs. Là, un des intérêts scientifiques de l'étude consiste à traduire par le récit les obstacles rencontrés sur un terrain de recherche ¹⁹.

17. Edmonde CHARLES-ROUX, *Un désir d'Orient. La jeunesse d'Isabelle Eberhardt*, Paris, Grasset, « Livre de Poche », 1988, p. 13.

18. Pierre MERTENS, *Lettres clandestines*, Paris, Seuil, 1990, p. 77-79.

19. J'ai été formée en 1986 à l'ethnologie à l'Université Michel de Montaigne (Bordeaux II) par Madame Éliane Métais, une ethnologue prônant le terrain

« J'abordais ces premières rencontres avec le souci de créer des liens conviviaux. Je parlais du principe qu'une confiance devait s'échanger contre une autre. Si Didier me parlait de sa jeunesse, je devais en contrepartie donner des détails sur la mienne²⁰ ».

Tout le travail de restitution de la réalité vécue et partagée se construit avec le cheminement visible de l'anthropologue, observateur participant, qui livre son questionnement et ses doutes pour servir à la démonstration de son analyse. Nous trouvons ici la marque de Jeanne Favret-Saada²¹ qui montre la nécessité de son total engagement dans l'objet de sa recherche pour décrire, comprendre et vivre les pratiques sorcières. Observatrice engagée qui, dans la traduction des faits réels, met en avant la subjectivité de ses descriptions et des pratiques d'envoûtement pour expliquer le pouvoir sorcier et donner corps au récit. La place accordée aux émotions et sensations procurées par l'implication totale de l'auteur dans les jeux de la sorcellerie contribue non seulement à rendre vivant le thème de la possession mais aussi à créer l'objet même de l'étude. Les points de vue adoptés s'appuient sur les différents personnages tels qu'ils sont perçus par l'ethnologue engagée dans l'action. La narration confère un temps défini, celui de l'implication à part entière du chercheur durant le déroulement du travail de terrain. Le récit établi concerne un objet d'étude, celui de la sorcellerie, qui construit au fur et à mesure la méthode d'investigation.

Dans une veine littéraire réfléchie, des « acteurs-personnages » dont on ressent l'épaisseur réelle, flirtent avec l'imaginaire de l'auteur qui extrait de son expérience de terrain des récits recueillis pour re-construire la réalité dans le souci d'une cohérence. Cohérence qui se nourrit « d'éléments » vrais ou déduits pour

comme apprentissage prioritaire de la discipline ; la méthodologie du travail de restitution devait laisser apparaître dans les détails l'implication personnelle avec sa part de subjectivité pour expliquer le déroulement du terrain : surprises, refus et obstacles rencontrés ayant exigé une réorientation des hypothèses de départ... Voir aussi Bernard LORTAT-JACOB (*Les Indiens de la Sierra Madré. L'oreille de l'ethnologue*, Paris, Herman-Éditions des Sciences et des Arts, coll. « Savoir, Lettres », 1994, p. 15) sur les difficultés à commencer un terrain, s'adapter à celui-ci et l'écart entre savoir livresque et réalité observée.

20. Patrick GABORIAU, *Clochard : l'univers d'un groupe de sans-abri parisiens*, Paris, Julliard, 1993, 235 p., p. 18.

21. Jeanne FAVRET-SAADA, *Les mots, la mort, les sorts* [1977], Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1985, 427 p.

produire la narration. Point de départ de chaque récit, un phénomène social peut être analysé sur le plan soit individuel, soit sociétal, soit les deux. C'est le procédé utilisé par Bernard Lacombe dans *Congo-océan ou récits de la vie sorcière*, suite de nouvelles, pour analyser le phénomène de la sorcellerie au Congo comme système et outil de contrôle social. L'expression littéraire confère une liberté à l'auteur, celle de traduire un aspect particulier d'un événement tragique, le drame de l'ensorcellement, en faisant ressortir par le biais des personnages leur interprétation des causes de la maladie, du vol, de la trahison, etc., toute la difficulté dans la traduction de sentiments étant d'expliquer, par le biais du langage littéraire, des notions, des valeurs, une vision du monde spécifique, à un large public non initié aux us et coutumes... Le contexte social, celui de l'indépendance, de même que l'organisation familiale de la société congolaise constituent la toile de fond et la trame de la réalité. Multipliant les points de vue (du narrateur omniscient au récit d'un personnage), l'auteur incarne l'un des personnages principaux et en fait intervenir d'autres pour nourrir le récit sur le mode de la fiction mais en prise avec un pan précis de la réalité à mettre en valeur :

« Maseko avait été le premier à m'apprendre que les blancs ne croient pas à ces histoires de nègres : j'en profitais pour affirmer que j'étais l'objet de l'envie et de la calomnie. Maintenant que nos frères de couleur gouvernent, il m'arrive parfois des ennuis mais la peur que j'inspire à tous m'est un bouclier et elle détourne les coups. Juges et féticheurs évitent de citer mon nom, ils savent mon pouvoir ²² »

Dans cette citation, on perçoit le cheminement de l'entrée en sorcellerie et le parcours des individus. Non plus objets de l'étude, ou acteurs instruments de l'analyse, les personnages retrouvent une dimension humaine en menant le récit de leur existence dans le déroulement de la narration. Plongé dans l'univers intérieur de la population congolaise, l'auteur, en se confondant avec le personnage, entremêle un récit recueilli (un fait réel relaté) et celui qu'il construit pour transmettre sa compréhension du phénomène social qu'est la sorcellerie.

L'imaginaire de l'auteur d'un côté et la transformation de l'informateur en personnage de l'autre permettent de renforcer le caractère dramatique et passionnel des événements. Jalousie, possession, manipulation sont démontrées dans leur démesure et

22. Bernard LACOMBE, *Congo-Océan ou récits de la vie sorcière*, Paris, PubliSud, coll. « Traverses des espaces francophones », 1989, 126 p., p. 63.

leur cruauté grâce à l'expression littéraire choisie par l'auteur. La sensibilité et l'émotion émergent dans les dialogues entre les personnages ou dans les silences intérieurs agrémentant le récit et renforçant la démonstration poursuivie qui fournit l'arrière-plan. Le lecteur peut se laisser immerger dans l'univers insolite qui est décrit et percevoir à travers ce récit littéraire les fondements sociaux et culturels de la société congolaise. Libre à lui de mener une lecture à deux niveaux : se laisser emporter par l'histoire sans chercher à approfondir sa réflexion sur le contrôle social qu'exerce le système de la sorcellerie, ou au contraire y percevoir la logique sociale, les relations familiales et l'idéologie qui les sous-tend.

La recherche d'un style, dans le souci d'apporter une harmonie au langage et créer une unité de ton, apparaît comme une donnée essentielle pour le récit littéraire. Provenant du thème à développer, il réclame une recherche dans les résonances, un équilibre singulier, ce qui autorise, en suivant Flaubert, à modifier totalement un fait réel pour une question de rythme²³.

La frontière entre réel et imaginaire reste une porte perméable, principalement en matière de récits, dans la mesure où l'oubli et le souvenir façonnent la mémoire tant au niveau individuel que sociétal²⁴. De même qu'il est reconnu en matière de justice que le témoignage humain n'est pas toujours fiable, l'expression de la vérité repose toujours sur des critères fragiles et l'objectivité peut rapidement perdre son sens.

Le roman ethnologique ou la traduction imaginaire des résultats de terrain

Dans l'écriture anthropologique, l'investissement personnel est une donnée essentielle puisque l'observateur est le sujet de l'observation. Toutes les émotions vécues, les sensations corporelles, le regard surtout, mais aussi l'odorat, entrent dans une synergie qui se nourrit des relations concrètes, des échanges avec les informateurs. Témoin oculaire et porteur d'une mémoire fragmentaire d'une culture qui s'exprime dans la quotidienneté, celle d'un vécu et des représentations symboliques qui le rendent

23. Julian BARNES, *Le perroquet de Flaubert*, Paris, Stock, « Livre de Poche », 1986, p. 249.

24. Voir Marc AUGÉ (*Les formes de l'oubli*, Paris, Payot, « Manuel Payot », 1998, 122 p.) pour qui l'oubli est un vecteur nécessaire, incontournable et salutaire pour tout individu et toutes sociétés afin de vivre le présent et rester présent.

vivant, l'anthropologue entreprend ensuite une réélaboration des faits pour les transformer en savoir, avec la rationalité requise par la pratique d'une science mais aussi par la nécessité de faire partager ce savoir. Donc, pour lui, la traduction du réel dans une œuvre de fiction, telle que la fiction romanesque, soulève la question de la place accordée à son imaginaire pour donner corps à une histoire qui détourne des pans de réalité pour les nécessités du développement d'une intrigue. Comme tout artiste qui s'exprime à l'aide d'un pinceau ou d'une plume, la création de la réalité produit une vision du monde recomposée par la subjectivité de sa sensibilité, la manifestation de ses émotions ainsi que la recherche d'une esthétique singulière. Que la création d'une fiction romanesque permette de produire des scénarios imaginaires d'une réalité perdue, ou qu'elle ne soit qu'une mise en œuvre d'obsessions sublimées, de névroses inhérentes à l'auteur, sa motivation repose sur un rêve, une opinion, un sentiment dont la source est peut-être un vide scientifique, un contexte sociologique défavorable, une prise de position inavouable. Le désir de transmettre cette réalité inspire la forme la plus appropriée dans laquelle le travail de l'imaginaire se structure, se modèle, en s'autorisant des émotions mises en scène par des personnages.

La fiction romanesque d'une réalité sociologique pressentie

L'œuvre romanesque, conçue dans une dimension historique ou posant les jalons d'un devenir social par anticipation, est la réponse d'anthropologues pour imaginer, et donner à entendre avec une plus grande liberté ce qu'est un phénomène social.

Des auteurs de langue française, rompus par de longues années passées dans des sociétés étrangères, ont recueilli, au cours d'enquêtes circonstanciées, des récits souvent fragmentaires évoquant des croyances, des quêtes initiatiques composant des dynamiques sociales spécifiques. Immergés dans des sociétés sans écriture, où l'oralité joue le rôle d'entretien de la mémoire et de transmission de paroles très anciennes, ces auteurs deviennent en quelque sorte les dépositaires d'une connaissance vivante à transmettre. Qui n'a jamais vécu dans des univers culturels différents du sien ne peut réellement saisir la profondeur d'une parole donnée, toujours sacrée et réclamant une participation à des rites et cérémonies codifiant la transmission d'un savoir, de la sagesse. Toute la difficulté réside donc à opérer une traduction des faits et un agencement harmonieux d'une réalité. Car, étranger en

partie accepté par la population étudiée pour partager un vécu, des émotions, acquérir et approfondir sa langue, une combinaison astucieuse doit se faire entre deux univers celui des autres rencontrés et celui du lectorat. Dans ce passage à la transcription qui conduit à privilégier la fiction romanesque, la valorisation de faits réels transparait constamment pour guider l'imaginaire de l'auteur.

L'articulation ingénieuse de données historiques peut servir à illustrer les fondements anciens, mythiques, d'une culture qui s'exprime aujourd'hui, *via* des individus dépositaires d'une mémoire généalogique à un témoin « contemporain ». C'est le principe suivi par l'anthropologue Philippe Laburthe-Tolra dans *Le tombeau du soleil*²⁵ qui restitue un événement historique vécu au XIX^e siècle par les Bendzo (Cameroun), par « intuition intérieure », sans jugements de valeur²⁶. Pour élaborer l'histoire des fondements de la vie et de la mort telle que les Bendzo la font vivre et l'incarnent aujourd'hui, cette quête du tombeau du soleil, lieu où la vie s'éteint et renaît, l'auteur devient le narrateur et disparaît derrière son personnage-acteur pour planter le contexte social. Plusieurs points de vue se juxtaposent et s'entremêlent, sous la forme de chroniques, pour donner sens et compréhension aux intrigues guerrières, aux conquêtes territoriales et promesses d'alliance entre clans. Des échanges de femmes pour entretenir la paix ou servir au rachat de prisonniers, les fondements sociaux et économiques de la société Bendzo transparaissent sur le ton de l'humour ou de la tragédie qui autorise l'expression d'émotions, le détour par la geste amoureuse et intime. Des instants poétiques révèlent la solennité de l'acte procréateur qui confère la dimension divine investie pour qu'il soit fécond et assure le renouvellement des générations :

« Le sang de la femme est à la lune pâle ce que la pourpre du couchant est au soleil, et c'est ainsi que lune et jeune fille ne font qu'un ; il était donc grand temps pour un homme d'aller enfin lui décrocher au fond des hanches les enfants que la bénédiction des pères avait enfouis²⁷ ».

Et l'on voit poindre au fil du récit l'émergence de la passion dans une société où la codification des sentiments et la pudeur de leurs expressions sont transgressées, les dérapages engendrés

25. Philippe LABURTHE-TOLRA, *Le tombeau du soleil*, Paris, Odile Jacob, 1986, 383 p.

26. *Ibidem*, p. 381.

27. *Ibidem*, p. 17.

levant la vindicte de la loi des ancêtres et les rites compensatoires de réparation mis en branle pour restituer un ordre social qui ne peut exister dans le désordre et la dysharmonie avec l'au-delà tout puissant. Cette restitution contemporaine d'un vécu ancestral qui vibre encore, bien qu'à l'état fragmentaire dans les récits recueillis, orchestre avec habileté le savoir anthropologique et une croyance encore vivace légitimant, mais là n'était pas l'objectif premier du roman, une hantise existentielle : celle de l'oubli de ses origines. Les raisons qui motivent un auteur, anthropologue, à recourir au genre littéraire peuvent se justifier par le partage d'un univers ressenti et senti comme étant le sien dans la mesure où, précise Philippe Laburthe-Tolra : « Oui, osons l'affirmer, leurs ancêtres sont mes pères profonds tout autant que les miens peuvent devenir les leurs. Le vrai fils n'est-il pas celui qui aime ²⁸ ? ».

Un contre-exemple peut être présenté, celui d'un roman historique qui ne contient pas le travail de terrain ethnologique précédent ni cette intropathie et empathie produisant une substance vivante. Il s'agit de l'élaboration d'une fresque paysanne, celle des Dogons du Mali que relate Colette Laussac. Fil conducteur de la narration, l'initiation aux fonctions de chef de village d'un paysan dogon restituée, à l'appui de détails cérémoniels, ce qui aurait été l'existence de la population dogon dans les années 1920. Et l'imaginaire de l'auteur s'exerce pour donner une profondeur à des personnages dont l'existence aurait pu être celle de paysans landais, hormis l'absence de l'institution polygamique et de la pratique de la circoncision et de l'excision. Sans jugements de valeur, et dans la perspective de mettre au premier plan des traditions et des coutumes, la psychologie des personnages se calque sur celle de l'auteur qui déroule le fil de la narration : « Le soir, les travaux terminés, ils se retrouvaient tous sur la place du village. Ambakané, avec l'insouciance de son âge, oubliait un peu sa peine ²⁹ ». Œuvre de romancière, dont le plaisir de son public n'est pas à rejeter, elle reste bâtie avec des poncifs éculés qui font penser à un « roman de noirs pour blancs ».

Dans la veine anticipatrice d'un devenir social pressenti, l'intrigue du roman de Bernard Lacombe, *Syrène, histoire d'une possession*, démontre l'émergence d'un fait social nouveau, dont

28. Philippe LABURTHER-TOLRA, *Le tombeau du soleil*, Paris, Odile Jacob, 1986, p. 381.

29. Colette LAUSSAC, *La falaise qui chante : vie et mort d'Ambakané, initié dogon*, Paris, Seghers, coll. « Mémoire vive », 1996, 238 p., p. 61.

on ne peut augurer les conséquences tant culturelles que sociales. L'histoire romancée d'un visionnaire, possédé par une mami wata dans le Congo des années postindépendantistes, se construit dans ce contexte de confrontation et de syncrétisme religieux entre valeurs traditionnelles et valeurs modernes. La narration articule les pages du cahier du possédé, vision intérieure d'un être conquis par une illumination qu'il cherche à partager, avec les points de vue extérieurs des personnages qui adhèrent, réfutent et font tourner au drame l'histoire de cette possession.

« Sylvaine : Sirène. Sylvaine est venue me rendre visite alors que j'étais très bien éveillé. J'ai compris qu'elle me demandait d'effectuer le travail de réflexion. Je suis sûr d'être marqué d'un signe positif de grèce sumatrelle³⁰ »

La tragédie du personnage, faisant la rude expérience de la marginalité, s'illustre par le débordement des émotions et le basculement dans un univers personnel où s'entremêlent hallucinations et faits réels issus de la réalité quotidienne. Entre deux états de conscience contradictoires, dans lesquels le personnage du roman bascule, s'entrevoient les jeux subtils entre le monde des hommes et celui des femmes, l'acquisition du savoir des blancs et le prestige social d'un statut envié mais aussi la ville africaine, Pointe Noire, explosant avec ses lieux de festivité et son rythme désordonné fait de cacophonies musicales, de klaxons d'automobiles. Dans ces errances existentielles, le destin des individus à la croisée des mutations d'ordre socioculturel et culturel est traduit par l'auteur à travers l'émergence de pratiques sectaires, ou du moins relève-t-on les prémices d'une diversité de cultes syncrétisant d'anciennes pratiques avec d'autres empruntées au christianisme. Le parler imagé d'une langue importée, le français, renforce le décor d'une Afrique à la croisée de deux mondes à la recherche de sa propre voie. Dans cette œuvre, le français parlé est la langue utilisée non pour son exotisme mais parce qu'elle traduit un monde qui n'est pas celui de son aire socioculturelle d'origine.

L'expression littéraire combinant imaginaire et réalité vécue, une réalité dont l'auteur a été le témoin, le dépositaire, prend le parti pris d'une démarche artistique où prédomine la recherche d'un style harmonieux et d'une qualité émotionnelle qui rend les personnages palpables, crédibles.

30. Bernard LACOMBE, *Syrène, histoire d'une possession*, Paris, PubliSud, 1991, 203 p., p. 102.

Œuvres littéraires à caractère sociologique, si l'évasion vers un ailleurs inconnu ou peu connu entraîne le lecteur dans la compréhension d'un phénomène social décortiqué pour servir une démonstration, la fiction permet de donner libre cours à la « rêverie » de l'auteur qui s'autorise à transgresser les données « froides » ou asséchées par la rigueur d'un style scientifique réclamant l'épuration des émotions.

À propos de l'implication de l'auteur dans l'œuvre littéraire

Si l'expression littéraire d'une réalité vécue, qu'elle soit historique, actuelle ou anticipatoire, atteint le but de sa démonstration, le message délivré reste pertinent pour aujourd'hui. La capacité des auteurs à mobiliser leur sensibilité et leur imagination pour transcrire une réalité sociale ou des situations significatives du terrain en se mettant en scène personnellement, fait partie intégrante du corpus des interrogations actuelles en anthropologie.

En fait, la structure d'une œuvre doit correspondre à celle de l'auteur prenant en compte ses facultés émotionnelles, son vécu, construit par ses expériences, et son imaginaire où s'entremêlent la réalité observée, les rencontres et son savoir scientifique. Et ce point est valable pour tout écrit et dans toutes disciplines, à la différence, qu'en anthropologie et d'autres disciplines de sciences sociales, cette correspondance peut être injectée directement dans l'œuvre.

Nous avons posé le récit ethnologique comme étant un genre. En tant que tel, il est à la fois formel et fictionnel. Le glissement de ce genre « scientifique » à un autre, qui serait littéraire et informatif, lui confère une part fictionnelle qui est identique à celle du récit. De ce fait, aucune interdiction ne saurait être faite de recourir au roman. Les formes fictionnelles informatives paraissent donc habilitées, plus qu'on ne l'a cru jusqu'à présent, à être aptes à exprimer la réalité sociale observée scientifiquement. Notons également que la tendance actuelle des romans montre qu'il est possible, à travers cette forme littéraire, d'aborder des questions de plus en plus approfondies de philosophie ou de société au point que chacun d'entre nous compte, dans son patrimoine intellectuel, une œuvre romanesque où son propre réel paraît prendre racine.

L'ethnographie mise à nu par l'écriture

Jean-François WERNER

Il sera ici davantage question d'écriture que de littérature.

Non pas de considérations abstraites et générales sur l'écriture dans les sciences sociales mais d'une pratique particulière, locale, restreinte de l'écriture telle qu'elle est vécue dans le cadre de l'exercice de son métier par un chercheur anthropologue.

Quant à la littérature, définie comme un discours à visée esthétique qui procéderait par déformation du réel et affabulation, elle n'a en commun avec notre objet que ce rapport particulier qu'elle entretient avec le logos.

Il sera ici question davantage d'ethnographie que d'anthropologie.

L'ethnographie¹ entendue au sens restreint d'étude des faits socioculturels à l'intérieur d'un groupe humain particulier est une discipline interprétative, vivante et agitée. Elle se distingue de l'anthropologie proprement dite, discipline à visée comparative, qui a pour tâche d'expliquer la variabilité des cultures humaines²

La question de l'écriture ethnographique sera abordée de façon concrète à partir d'une expérience scripturaire menée dans le cadre d'une recherche effectuée au Sénégal dans les années quatre-vingt. À vrai dire, lorsque j'ai proposé d'apporter ma contribution à ce numéro spécial, je n'imaginai pas les difficultés qu'allait soulever cette auto-analyse. Pas tant parce qu'il m'a fallu affronter les ruses d'une mémoire bien décidée à empêcher ce retour sur un passé encore proche que par les multiples écueils entre lesquels j'ai dû louvoyer au cours de l'analyse d'un texte partiellement autobiographique. Entre la complaisance satisfaite ou la trop

1. Le terme ethnographie a été préféré à celui d'ethnologie (dont le sens est très proche) dans le but de mettre l'accent sur la dimension méthodologique de mon questionnement.

2. Dan SPERBER, *Le savoir des anthropologues*, Paris, Hermann, 1982, p. 16.

grande sévérité, entre la justification *a posteriori* et le règlement de comptes, le chemin s'est révélé étroit, à peine praticable et l'issue incertaine.

Et tout d'abord, un constat d'ordre général : l'écriture comme pratique intervient à tous les stades du processus de recherche ethnographique

Ainsi, au démarrage d'une recherche, il existe une *phase préparatoire* qui implique la rédaction d'un texte dénommé « projet de recherche » dont l'élaboration et la présentation obéissent à des normes strictes. Il doit être rédigé par le chercheur dans une langue conforme aux attentes des bailleurs de fonds et autres décideurs en termes de mots-clefs, d'expressions codées et de tournures stylistiques. Au demeurant, cette duplicité du discours scientifique n'est pas nouvelle : les clercs ont de tous temps pratiqué un double jeu linguistique avec les détenteurs du pouvoir.

La deuxième phase correspond au travail dit de *terrain* qui a pour finalité de collecter des informations directement auprès de la population ethnologisée. Quels que soient les méthodes et instruments utilisés sur le terrain, l'activité scripturaire est incontournable. De la rédaction au quotidien d'un journal de terrain qui constitue, depuis Malinowski, une des prescriptions fondamentales de la méthode ethnographique jusqu'au recueil de textes oraux (mythes, récits de vie, etc.) qui seront enregistrés puis obligatoirement retranscrits, tout doit être mis par écrit. Du terrain, seront rapportées des « données ³ » ethnographiques qui, à l'exception des documents audiovisuels (vidéo, cinéma) ou des témoins matériels d'une culture (armes, outils, étoffes, masques ou encore photographies autochtones), sont d'abord et avant tout des textes écrits. C'est sous cette forme qu'ils seront traités et analysés.

Les *résultats* obtenus au terme de l'analyse de ces données seront ensuite diffusés sous une forme écrite : rapports de recherche (qui trouveront une place dans le vaste continent de la « littérature » dite grise), travaux académiques (mémoires, thèses), publications dans des revues scientifiques, textes de vulgarisation, ouvrages individuels ou collectifs, etc.

Or, de manière paradoxale, alors qu'elle est omniprésente tout au long du processus de recherche et constitue le fondement de la légitimité scientifique (un travail académique devra être présenté

3. Terme inapproprié s'il en est pour désigner des énoncés qui ne sont jamais « donnés » mais « construits » au cours d'une interaction problématique entre un(e) ethnologue et des sujets qualifiés d'informateurs.

sous une forme écrite pour être recevable, l'activité professionnelle d'un chercheur est évaluée en fonction de ses publications), l'écriture est rarement considérée comme problématique dans les sciences sociales. Elle est à la fois évidente (elle crève les yeux) et complètement occultée (elle va de soi) en raison d'une conception du langage qui fait de ce dernier un instrument docile moyennant le respect de quelques normes et conventions rhétoriques :

« Pour la science, le langage n'est qu'un instrument que l'on a intérêt à rendre aussi transparent que possible, assujetti à la matière scientifique (opérations, hypothèses, résultats) qui, dit-on, existe en dehors de lui et le précède : il y a d'un côté et d'abord les contenus du message scientifique, qui sont tout, d'un autre côté et ensuite la forme verbale chargée d'exprimer ces contenus qui n'est rien ⁴ »

En fin de compte, si littérature et science sont toutes les deux des discours, ajoute Barthes, c'est le fait d'assumer ou non leur rapport au logos qui les distingue radicalement. Affirmation qu'il faudrait nuancer. Car s'il est exact que le discours scientifique instrumentalise la langue pour la mettre au service d'une démonstration, il se définit également par son rapport (même partiel ou ambigu) à la vérité et par le respect de règles éthiques (rigueur, transparence, honnêteté) qui fondent sa spécificité. C'est un instrument de communication qui renvoie à des mondes réels dont l'existence peut être vérifiée par le lecteur ⁵.

Une étude de cas

Avant d'aborder la présentation du travail d'écriture qui est l'objet de ce texte, deux mots de la recherche qui en a été à l'origine. Le travail de terrain (et il n'est pas inutile de préciser qu'il s'agissait de mon premier terrain) a été réalisé au Sénégal, plus précisément dans la banlieue de Dakar, entre 1985 et 1990, sur le thème « Processus de marginalisation et usages des drogues à Pikine ».

Il faut savoir que la consommation de drogues est un phénomène d'apparition récente dans les grands centres urbains d'Afrique de l'Ouest qui n'avait, à l'époque où j'ai entrepris de l'étudier, jamais fait l'objet d'une approche de type

4. Roland BARTHES, *Le bruissement de la langue (Essais critiques IV)*, Paris, Seuil, 1984, p. 14.

5. Gérard TOFFIN, « Le degré zéro de l'ethnologie », *L'Homme*, 113, XXX (1), 1990, p. 138-150.

ethnographique. En conséquence, la démarche adoptée fut largement empirique et l'objet a été construit progressivement à partir des catégories proposées par les différents acteurs en présence. La recherche a concerné les modalités d'approvisionnement en psychotropes illégaux, leurs différents usages, le « maquis » (les bars et débits de boissons clandestins) et sa population, les relations des usagers de drogues avec les agents de l'appareil d'État (personnels des institutions policière et judiciaire, agents de l'appareil de soins), etc.

Quant aux méthodes mises en œuvre au cours de cette recherche, elles relèvent d'une ethnographie qualitative classique : observation participante (rendue possible par la maîtrise du wolof), collecte de récits de vie, études de cas en longitudinal, enquêtes par entretiens auprès de groupes d'usagers, le tout en faisant varier les échelles et les angles d'observation dans l'intention d'appréhender le phénomène de façon globale.

De retour du terrain, je me suis engagé dans la rédaction d'un texte (en l'occurrence, une thèse de doctorat en anthropologie) avec des objectifs à la fois scientifiques et politiques :

— du point de vue scientifique, il s'agissait d'interroger, à partir de cette expérience concrète, les tenants et aboutissants de la méthode ethnographique ;

— du point de vue politique, il s'agissait d'inventer une forme d'expression attrayante et accessible qui permette de dépasser la séparation entre profanes et spécialistes et de diffuser les résultats de la recherche vers le public citoyen.

Cette expérimentation, qui impliquait l'élaboration d'une stratégie narrative et la mise en œuvre de dispositifs discursifs particuliers n'aurait pu être menée à bien, il faut le souligner, sans l'appui des enseignants de l'Université de Montréal (et en particulier de Gilles Bibeau, mon directeur de thèse) qui supervisaient mon travail. Ils m'ont laissé une grande liberté quant à la forme que je voulais donner à un texte qui devait satisfaire, à la fois aux critères d'un travail académique et à ceux d'une publication destinée au grand public. C'est donc avec le soutien des autorités universitaires désireuses de favoriser la publication, encore trop rare à leur yeux, des thèses de doctorat, que je me suis mis au travail dans une perspective à la fois pragmatique et réflexive.

Le premier objectif, d'ordre pragmatique, fut de trouver une forme adaptée à la diffusion la plus large possible des résultats d'une recherche portant sur un phénomène qui intéressait, au

premier chef, les Sénégalais eux-mêmes. À défaut de pouvoir être la population ethnologisée elle-même (une population marginalisée, peu scolarisée et dépourvue de moyens financiers), le public visé était cette fraction non négligeable de citoyens sénégalais disposant des ressources nécessaires (intellectuelles et économiques) pour accéder à ce type de bien culturel ⁶.

Cette volonté de diffuser les résultats de mon travail au-delà du cercle restreint des spécialistes et des décideurs politiques repose sur une conception personnelle de mon rôle social en tant que scientifique au sein de la Cité. À savoir que, en plus de mes obligations envers l'État français qui m'employait et l'État sénégalais qui m'autorisait à faire de la recherche sur son sol, j'avais, en tant qu'agent d'un service public œuvrant dans un contexte démocratique, des devoirs envers la société au sens large du terme.

Ce faisant, mon intention n'était pas à proprement parler de prendre parti dans le débat politique, comme le fait par exemple actuellement en France le collectif *Raisons d'agir* avec les petits livres de la collection « Liber », mais plus modestement de fournir aux citoyens sénégalais (ou du moins à ceux et celles possédant un bagage scolaire suffisant) des informations factuelles leur permettant de comprendre la nature d'un phénomène méconnu, de se faire une opinion à son sujet et éventuellement d'exprimer cette dernière sur la scène politique.

La seconde question, d'ordre scientifique, est directement issue de cette première expérience du terrain qui fut — comme c'est le cas avec nombre d'ethnologues néophytes — une expérience profondément déstabilisante et angoissante, au cours de laquelle je n'ai cessé de me demander comment il était possible d'élaborer un savoir de nature scientifique à partir d'une méthode dont tout le monde s'accorde à reconnaître le caractère subjectif, intuitif et non reproductible.

Chemin faisant, cette réflexion sur la méthode a convergé avec le courant de pensée dit déconstructionniste, fort à la mode aux États-Unis dans les années quatre-vingt, dont les maîtres à penser ⁷

6. Au-delà de ce public citoyen, il s'agissait de trouver une forme susceptible d'atteindre un public étudiant qui s'est largement détourné d'une discipline fortement associée à la colonisation. Si l'anthropologie africaniste suscite encore des vocations en Europe, l'anthropologie africaine est quant à elle en piteux état.

7. James CLIFFORD, et George E. MARCUS par exemple : *Writing Culture*, Berkeley, University of California Press, 1986.

avaient pris pour cible, non pas tant la méthode ethnographique elle-même, que les procédures rhétoriques utilisées par les ethnologues pour valider leur savoir. Leur critique portait sur la mise à l'écart, lors de la phase de rédaction, des processus intermédiaires (textualisation, transcription, traduction) et des médiateurs de toutes sortes (interprètes, enquêteurs, informateurs) qui interviennent au niveau de la construction des données. Au-delà de cette critique de nature formelle, c'est le savoir des ethnologues au sens large, ses conditions d'émergence et de transmission qui était ainsi critiqué et relativisé⁸ par des anthropologues de bureau (*armchair anthropologists*) bien décidés à prendre leur revanche sur Malinowski et ses héritiers.

En ce qui me concerne, prenant acte de l'impossibilité de séparer lors de la mise en œuvre de la méthode ethnographique, l'homme et le savant, le sujet vivant et le sujet connaissant, j'ai choisi d'atteindre à l'objectivité par le maximum de subjectivité (la formule est de Leiris). Au niveau textuel, cela s'est traduit par l'explicitation de la méthode, la description très subjective de l'itinéraire du chercheur sur son terrain (avec ses doutes, incertitudes, crises, rejets, incompréhensions, malentendus) et, de façon générale, le dévoilement de toute cette cuisine méthodologique d'ordinaire soigneusement occultée par les ethnologues.

Mais, au-delà de la critique politiquement correcte de « l'autorité ethnographique⁹ », il m'apparaît avec du recul, que cette volonté de montrer le fonctionnement de la méthode ethnographique a été sous-tendue par un scepticisme radical vis-à-vis des tenants d'une sociologie positiviste qui prétendent, par un travail de nature réflexif, être en mesure de rompre avec les évidences du sens commun, ses prénotions, ses présupposés¹⁰

8. Gérard TOFFIN, « Le degré zéro de l'ethnologie », *L'Homme*, n° 113, XXX (1), 1990, p. 138.

9. James CLIFFORD, « On Ethnographic Authority », *Representations*, I, 2, 1983, p. 118-146.

10. Il faut rendre cette justice à Bourdieu qu'il a beaucoup évolué depuis qu'il écrivait sa célèbre phrase sur « la malédiction des sciences de l'homme que d'avoir affaire à un objet qui parle » (Pierre BOURDIEU, Jean-Claude PASSERON et Jean-Claude CHAMBOREDON, *Le métier de sociologue*, Paris, Mouton, 1968). Il affiche aujourd'hui des opinions diamétralement opposées et va jusqu'à considérer l'entretien comme un « exercice spirituel » (Pierre BOURDIEU, « Comprendre », Pierre BOURDIEU (éd.), *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1989, p. 909-914).

Et, si l'inconscient étant ce qu'il est, il est illusoire pour un chercheur de prétendre s'objectiver entièrement, alors mieux vaut en tirer les conséquences en termes d'écriture et livrer au résultats de la recherche en même temps qu'une description des méthodes mises en œuvre pour y parvenir. Face à une réalité complexe, qui admet une pluralité d'interprétations, le lecteur pourra ainsi se forger une opinion qui lui soit propre et, éventuellement, apprécier les biais introduits à son insu par le chercheur.

Stratégie narrative

Largement influencé par les tenants d'un renouvellement de l'écriture ethnographique Clifford et Marcus¹¹ qui considèrent qu'il ne s'agit pas de représenter le monde mais de l'évoquer, j'ai mis en œuvre une stratégie narrative reposant sur des principes simples :

- le statut privilégié accordé au détail (chose habituelle dans la littérature ethnographique, raison pour laquelle je ne m'y arrêterai pas) ;

- la polyphonie (en citant de manière presque exhaustive le récit de vie d'une jeune femme en position d'informatrice privilégiée) ;

- l'introduction d'éléments personnels (larges extraits de mon journal) ;

- la mise à nu de la répartition inégalitaire du pouvoir dans le cadre de la relation ethnologisant/ethnologisés (violence symbolique).

Ce travail d'écriture a produit, dans un premier temps, une thèse de doctorat intitulée « Déviance et urbanisation au Sénégal » qui a été soutenue en 1991 à l'Université de Montréal. Après réécriture partielle, ce travail a fait l'objet d'une publication sous la forme d'un ouvrage baptisé *Marges, sexe et drogues à Dakar. Enquête ethnographique*¹². Publié aux éditions Karthala en 1993, cet ouvrage de 292 pages compte au total seize chapitres regroupés en trois parties de longueur inégale.

11. James CLIFFORD, et George E. MARCUS, *Writing Culture*, Berkeley, University of California Press, 1986.

12. Si le terme de « Marges » a fait l'objet d'après discussions avec l'éditeur qui lui préférerait celui de marginalité, par contre la référence au « sexe » dans le titre de l'ouvrage a été introduite par ce dernier pour des raisons purement commerciales. Quant au sous-titre, il est là pour souligner l'ancrage de ce travail dans le concret de la méthode.

La première partie, dénommée « Le labyrinthe de la solitude » est découpée en cinq chapitres. Le premier décrit quelques heures de l'itinéraire du chercheur sur le terrain et se termine par la description de sa rencontre avec une jeune femme dont le récit de vie occupe dans la suite du texte une position centrale. Suivent deux chapitres qui situent l'étude en question dans un cadre théorique (filiation avec l'École de Chicago) et dans l'espace géographique de cette banlieue de Dakar. Les deux chapitres suivants sont consacrés à la description précise des méthodes privilégiées sur le terrain : l'observation participante et la méthode biographique.

L'observation participante fait l'objet d'un long développement qui met en évidence l'ambiguïté d'une méthode qui se situe quelque part entre une présence profondément anormale et sa dissolution fantasmée¹³. L'accent est mis sur l'investissement personnel du chercheur, sa solitude, sa perte de maîtrise face aux multiples manipulations dont il est l'objet, son inscription dans des relations de pouvoir historiquement constituées, le rôle primordial joué par des personnes (assistante, enquêteur, familles d'accueil...) dans son insertion sociale, etc. Le propos étant ici, un peu à la manière de Nigel Barley¹⁴, de démystifier le personnage héroïque du chercheur de terrain. Puis, après un historique succinct de la méthode biographique, celle-ci fait l'objet d'une discussion portant sur sa validité méthodologique et sa pertinence en tant que stratégie narrative permettant de remettre en cause le caractère autoritaire du savoir ethnographique.

La deuxième partie, intitulée « La volonté de savoir », comporte sept chapitres. Elle débute par une description précise des conditions de collecte du récit de vie (technique, méthode et analyse) d'une jeune femme, surnommée M dans le texte, en situation d'extrême marginalité. Son récit de vie est présenté dans l'ordre chronologique selon un découpage autour de quelques grands thèmes : les croyances et pratiques religieuses, la parenté et l'apprentissage social, son itinéraire sexuel entre prostitution et mariage et finalement sa progressive et irrésistible marginalisation/exclusion. À la transcription fidèle de mes

13. Michel IZARD, « L'enquête ethnographique », in P. BONTE, et M. IZARD (éds), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF, 1991, p. 470-474, cf. p. 471.

14. Nigel BARLEY, *Un anthropologue en déroute* [éd. angl. 1983], Paris, Payot, 1992.

questions et de ses réponses sont associés des commentaires et interprétations qui situent à chaque fois ce qu'elle raconte dans le contexte de la société sénégalaise contemporaine.

Sur les quatre chapitres que comporte la troisième et dernière partie, intitulée « Société et déviance », deux sont consacrés à la description de la relation établie entre le chercheur et cette jeune femme et à leurs rapports mouvementés. Enfin, après une présentation synthétique des résultats de la recherche sur les psychotropes et leurs usages par les jeunes, l'ouvrage se termine par une analyse dialectique du phénomène de la déviance considéré comme une construction dans laquelle interviennent acteurs périphériques (les usagers) et acteurs centraux (l'État, les confréries religieuses).

Dans la conclusion, est réaffirmée la spécificité de la méthode ethnographique qui fait intervenir un type d'intelligence bien particulier, dite *metis* ou stochastique, à visée essentiellement pratique et dont le champ d'application est le devenir, le changement et, de façon générale, tout ce qui ne reste jamais semblable à soi¹⁵.

En définitive, sur un total de seize chapitres, six concernent la méthode ethnographique avec une place centrale faite au vécu quotidien du chercheur dont le lecteur peut suivre pas à pas la démarche, pécunie de doutes, d'erreurs et de tâtonnements méthodologiques, avec pour résultat une représentation sans cesse construite et déconstruite, jamais aboutie, du phénomène étudié. Six autres chapitres concernent directement cette jeune femme qui, à la fois manipulée et manipulatrice, n'apparaît pas seulement comme une informatrice désincarnée mais un être complexe qui ruse avec cette objectivation qui lui est plus ou moins imposée et, tour à tour, se livre et se refuse.

En fin de compte, on obtient un texte rhapsodique (étymologiquement « cousu »), dans lequel sont juxtaposées des pièces discursives relevant de différents registres rhétoriques : d'une part, des citations du journal de l'ethnologue et du récit de vie de M., rédigés dans un style direct, de l'autre, des commentaires, des interprétations, et des analyses de type ethnographique écrits dans un style indirect.

Sous-tendue par un effort permanent pour distinguer, d'un côté, ce qui relève de la compréhension intuitive de l'ethnologue et, de

15. Marcel DÉTIENNE, et Jean-Pierre VERNANT, *Les ruses de l'intelligence. La metis des Grecs*, Paris, Flammarion, 1974, p. 274.

l'autre, les énoncés de nature émique — cette stratégie narrative aboutit à une construction en patchwork qui évoque l'aspect fragmentaire, incomplet, du savoir ethnographique tel qu'il peut être élaboré dans le contexte d'une société urbaine complexe où le chercheur est confronté en permanence à l'expérience du manque (celui du sens, de la maîtrise, de la certitude).

Du bon usage des dispositifs rhétoriques

Parmi les dispositifs rhétoriques destinés à briser les conventions du discours ethnographique, je prendrai deux exemples :

— l'emploi du pronom personnel « je » en lieu et place du style impersonnel et neutre qui est de règle dans le discours scientifique ;

— la mise à nu du pouvoir et sa répartition inégalitaire au sein de la relation ethnographique.

Le scandale du moi

Deux personnages de ce récit ethnographique — l'ethnologue et cette jeune femme qui joue le rôle d'une informatrice — s'expriment à la première personne à travers des citations, de son journal de terrain pour l'ethnologue et de son récit de vie pour M.

Le journal de terrain. Une partie importante de l'ouvrage utilise des extraits du journal tenu avec régularité pendant toute la durée du terrain, dans lequel je notais au jour le jour les péripéties de la recherche, les rencontres diverses, les réflexions d'ordre méthodologique, des ébauches d'analyse, mais aussi des notations concernant ma vie privée. Un mélange qui témoigne de la difficulté pour le chercheur en situation d'observateur-participant de distinguer nettement entre son activité professionnelle et sa vie privée :

« Or cette confusion, qui est au cœur même de la méthode d'observation-participante, s'est trouvée décuplée dans mon cas par la durée du séjour sur le terrain et la nature urbaine de ce dernier. La subjectivité constamment sollicitée n'est pas un outil de recherche comme un autre que l'on pourrait manipuler et contrôler à volonté. Elle déborde les limites que le chercheur voudrait lui assigner, car c'est une expérience

qui implique la totalité de l'être (ses affects, ses émotions, son passé, ses désirs, sa pathologie¹⁶.) »

Lorsqu'est venu le temps de l'analyse, il m'a donc fallu extraire de cet ensemble composite ce qui était en rapport avec ce que j'ai appelé mon « rôle ethnographique » et laisser de côté les notations et réflexions qui n'avaient pas un rapport direct avec le travail de terrain. Répugnant à dévoiler des choses qui me touchaient de près, j'ai donc choisi de couper large, aidé dans cette tâche difficile par une cure analytique entreprise au retour du terrain. Par contre, pour tout ce qui concernait les aspects méthodologiques de ma démarche, il fallait en fonction d'une exigence de fidélité sans compromis, donner à lire sans les modifier les fragments sélectionnés. C'est le respect de cette règle éthique qui place cette écriture sous le signe du réel et de la vérité et la situe volontairement du côté de la science et non de la littérature.

Si l'emploi du pronom « je » dans le journal allait de soi et devait être impérativement conservé dans les citations qui font partie de la trame du texte, par contre son usage réitéré tout au long de l'ouvrage — en lieu et place du style impersonnel — résulte d'un choix conscient et volontaire largement influencé par les écrits de Roland Barthes :

« L'objectivité et la rigueur, attributs du savant [...] sont des qualités essentiellement préparatoires [*qui*] ne peuvent être transférées au discours, sinon par une sorte de tour de passe-passe [...] qui confond la précaution et son effet discursif. Toute énonciation suppose son propre sujet, que ce sujet s'exprime d'une façon apparemment directe, en disant je, ou indirecte, en se désignant comme il, ou nulle, en ayant recours à des tours impersonnels [...] comme cette forme privative d'ordinairement pratiquée dans le discours scientifique dont le savant s'exclut par souci d'objectivité¹⁷. »

Ces « leurres grammaticaux » n'ont pas seulement une fonction légitimante. Ils servent à distinguer le discours scientifique du discours profane, à séparer le savoir savant du sens commun, à établir une frontière entre eux et nous. L'interdit sur l'usage du pronom personnel dans le discours scientifique est donc quelque chose avec lequel on ne badine pas et sa transgression m'a valu un sévère rappel à l'ordre à l'occasion de ma soutenance de thèse.

16. Jean-François WERNER, *Marges, sexe et drogues à Dakar. Enquête ethnographique*, Paris, Karthala, 1993, p. 68.

17. Roland BARTHES, *Le bruissement de la langue (Essais critiques IV)*, Paris, Seuil, 1984, p. 17-18.

Tout s'était déroulé de façon normale et facile (présentation de la thèse, période de questions-réponses) et le jury s'apprêtait à sortir pour délibérer quand son président a pris la parole et, sur un ton d'une grande violence, a fustigé mon narcissisme, la place excessive que je prenais sur la scène ethnographique, mes dérapages vers un exhibitionnisme oscillant entre l'autoflagellation (le sanglot de l'ethnologue blanc) et l'autoglorification.

Il est vrai qu'entre secret et dévoilement, sincérité et mensonge, pudeur et obscénité, l'exercice d'auto-mise en scène se pratique toujours sur le fil du rasoir et que le risque de succomber aux délices du narcissisme est grand. N'étant sans doute pas le mieux placé pour évaluer les résultats de mon travail dans ce domaine, je me contenterai de signaler que d'autres professionnels des sciences sociales ont vu les choses de façon différente. Ils ont estimé que ce risque de narcissisme délibérément assumé constituait, dans la mesure où il était dépassé, un moyen efficace d'ouvrir la subjectivité du lecteur et de l'accrocher autant par la raison que par l'émotion.

Avec du recul, j'estime que cette violente réaction de rejet prenait moins racine dans l'utilisation excessive du « je » que dans un mélange des genres, l'autobiographie ethnographique, d'un côté, le discours scientifique, de l'autre, qui d'ordinaire sont soigneusement distingués au niveau de la publication. En effet, si les récits autobiographiques d'une expérience ethnographique ne sont pas rares, ils sont en général publiés comme des écrits à prétention littéraire en marge du discours scientifique légitime¹⁸ et rares sont les auteurs qui ont pris le risque de mêler notations autobiographiques et analyses scientifiques dans un même texte¹⁹.

Le récit de vie. Face à l'ethnologue, un autre sujet (il s'agit de M) utilise la première personne du singulier pour raconter avec force l'histoire de sa vie.

18. Michel LEIRIS, *L'Afrique fantôme* [1934], Paris, Gallimard, 1981 ; Claude LÉVI-STRAUSS, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, 1955 ; Nigel BARLEY, *Un anthropologue en déroute* [éd. angl. 1983], Paris, Payot, 1992. Dans cet ordre d'idée, un cas exemplaire est celui de l'ouvrage de Laura BOHANNAN, *Return to Laughter*, publié en 1954 sous le pseudonyme de E. SMITH BOWEN et sous-titré « Roman anthropologique ». Il s'agit du récit à peine romancé d'une première expérience de terrain chez les Tiv du Nord du Nigéria.

19. Voir *a contrario* : Vincent CRAPANZANO, *Tuhami. Portrait of a Moroccan*, Chicago, University of Chicago Press, 1980 ; Jean-Marie GIBBAL, *Tambours d'eau*, Paris, Sycomore, 1982 et Paul RABINOW, *Un ethnologue au Maroc. Réflexions sur une enquête de terrain* [1977], Paris, Hachette, 1988.

Ici, contrairement au journal, il y a eu un important travail d'écriture tendu entre deux exigences contradictoires : la fidélité et la lisibilité. De fait, entre le texte oral enregistré sur bande magnétique, sa transcription puis sa traduction et enfin son découpage en sous-ensembles narratifs chronologiquement ordonnés, il y a eu toute une série « d'opérations hétérologiques » (pour reprendre une expression de Michel de Certeau²⁰), qui font l'objet dans l'ouvrage d'une description détaillée comme en témoigne cet extrait :

« La période pendant laquelle j'ai effectué l'enregistrement du récit de vie de cette jeune femme correspondait à une sorte de « lune de miel » dans nos relations. Son état physique s'améliorait rapidement sous l'effet du traitement médical, d'une alimentation régulière et de la possibilité qui lui était offerte de récupérer à l'abri des quatre murs d'une chambre louée à son intention. [...]

« Au total, ce sont trois heures qui ont été enregistrées au moyen d'un magnétophone, dans l'intimité d'une relation duelle. M avait parfaitement compris ce que j'attendais d'elle et se chargeait d'écarter les importuns qui survenaient à l'improviste. [...]

« En théorie, la prise de notes simultanée est recommandée avec, pour objectif, notamment celui d'enregistrer les interactions non verbales (gestes, attitudes, miniques, regards...) qui constitueront, lorsque sera venu le moment de « comprendre ce qui s'est passé » de précieux indices. En pratique, je me suis contenté, une fois l'entretien terminé, de rédiger des notes sur les événements qui avaient immédiatement précédé et suivi.

« Dans le cas de M, le premier entretien (d'une durée de 3/4 d'heure) avait été largement non directif et elle en avait profité pour faire le récit complet de sa vie d'une façon très schématique. Les deux entretiens suivants ont été plus directifs dans la mesure où il s'agissait de recueillir des informations supplémentaires sur des événements ou des personnages identifiés comme des facteurs déterminants dans sa trajectoire. [...]

« Par la suite, ces enregistrements ont été transcrits intégralement par une secrétaire bilingue (wolof-français). Puis, cette transcription a été contrôlée par une collaboratrice sénégalaise et moi-même.

« D'habitude, la phase de transcription, est tenue pour une pratique courante, allant de soi, ne modifiant pas la nature du document qui sera soumis à l'analyse. Or, cette opération [...] serait légitimée par la définition de l'objet (la parole de l'autre) comme « fable », c'est-à-dire une parole qui ne sait pas ce qu'elle dit : « La « fable » est donc parole pleine, mais qui doit attendre l'exégèse savante pour que soit « explicite » ce qu'elle dit « implicitement ». Par cette ruse, la recherche se donne à l'avance, dans son objet même, une nécessité et une place [...] La domination du travail scripturaire se trouve ainsi fondée en droit par cette structure de « fable » qui est son produit historique » (Michel de Certeau, 1980 : 271-272)

20. Michel de CERTEAU, *L'invention du quotidien*, Paris, UGE, coll. « 10/18 », 1980, p. 271.

« Enfin, dans le cas du récit de vie de M, l'abus de pouvoir consubstantiel à l'opération de transcription s'est accompagné d'une trahison, celle de la traduction. Dans les mois qui ont suivi mon retour du terrain [...] trois traductions ont été successivement produites jusqu'à parvenir au point où l'ambiguïté sémantique apparaisse irréductible²¹. »

La violence symbolique

Les circonstances dans lesquelles a eu lieu ma rencontre avec M ont eu un impact considérable sur la suite de notre relation. En bref, j'ai fait sa connaissance au moment même où, par ailleurs, j'étais mis en échec par une autre informatrice, qui faisait preuve d'une résistance remarquable à l'objectivation scientifique. De plus, j'entamais les derniers mois de mon séjour sur le terrain et l'obligation d'obtenir des résultats se faisait plus pressante.

Dans un premier temps, confronté à une urgence d'ordre médical, je me suis lancé — sans rien attendre en retour — dans une action thérapeutique destinée à soulager les souffrances de cette jeune femme qui présentait un état de détresse psychologique et physique grave. Ce n'est que dans un deuxième temps, une fois obtenue l'amélioration de son état de santé, qu'elle m'est apparue comme une informatrice potentiellement « intéressante » en raison de son itinéraire à la marge, de sa toxicomanie, de l'exclusion sociale dont elle était l'objet dans une société réputée pour être conviviale et solidaire.

À partir de ce moment, la prise en charge thérapeutique est devenue une monnaie d'échange dans le cadre d'une interaction marchande clairement reconnue : des soins médicaux, de l'hébergement, de la nourriture en échange d'une collaboration temporaire à mon enquête. Instrumentalisation réciproque (du côté de M, il s'agissait d'exploiter au maximum ce *Toubab* [Blanc] tombé du ciel) assumée comme telle dans le cadre d'une société en crise où les rapports sociaux sont de plus en plus monétarisés. Mais, en ce qui me concerne, cette instrumentalisation a été limitée par la dimension thérapeutique de cette recherche-action et le respect du principe hippocratique « *Primum non nocere* ».

C'est ainsi qu'une fois la collecte du récit de vie effectuée, je me suis rendu compte qu'il me serait impossible, sans faire de dégâts, de mettre un terme à une relation dont elle était devenue dépendante. Dans les mois qui vont suivre, c'est dans cette

21. Jean-François WERNER, *Marges, sexe et drogues à Dakar. Enquête ethnographique*, Paris, Karthala, 1993, p. 114-116.

confrontation parfois violente entre mon désir d'en finir avec une relation de plus en plus lourde à gérer et, de son côté, la volonté de la prolonger au maximum, qu'elle va parvenir à se faire entendre comme un sujet à part entière. En l'accompagnant dans son itinéraire chaotique entre prisons, bars et hôpitaux, en observant de son point de vue (celui d'un déchet social tout juste bon à être jeté aux ordures) les comportements des agents de l'appareil d'État ou ceux des usagers du *maquis*, je vais découvrir progressivement la face sombre de cette société urbaine, la violence exercée envers les plus faibles, le rejet des plus démunis dans ces marges déstructurées de la société qui s'étendent chaque jour davantage.

Refusant d'occulter cette violence symbolique par quelque subterfuge rhétorique, j'ai choisi de donner à lire les notes prises au jour le jour sur l'évolution de notre relation. Pas seulement, parce qu'il fallait montrer, dans ce cas particulier, le rôle qu'avait pu jouer cette forme particulière de violence dans l'élaboration du savoir en question mais davantage, parce que j'étais (et je reste) convaincu que je ne pouvais faire autrement qu'avoir les mains sales. Autrement dit, qu'il m'était impossible de me défaire du pouvoir dont j'étais investi dans cette société en tant que Blanc, Homme, Français, dominant par la culture, le savoir, l'argent ces pauvres que j'étais tenu d'observer et étudier.

Ce pessimisme fondamental qui admet que l'usage de la violence est inévitable en situation d'enquête n'est pas stérile dans la mesure où il participe à la démolition de la figure héroïque de l'ethnologue. Dans cette perspective, une fois qu'il a bien sangloté sur son sort, l'ethnologue peut mettre à profit ce manque éthique jamais comblé pour relativiser son savoir, réduit à n'être plus qu'un savoir parmi d'autres, pas vraiment objectif mais pas totalement subjectif non plus.

En définitive, je pense que l'ethnographie doit revendiquer une légitimité scientifique non pas en reniant sa singularité méthodologique au nom d'un mimétisme absurde vis-à-vis des sciences de la nature mais au contraire en mettant en avant le caractère relatif, incomplet, évolutif et somme toute résolument moderne, d'un savoir en permanente déconstruction/reconstruction, une compréhension du monde en devenir.

Réception de l'ouvrage

Depuis la sortie de cet ouvrage, plusieurs années ont passé et je dispose à l'heure où j'écris ces lignes d'un recul suffisant pour

évaluer la réception très différente dont il a fait l'objet selon le public considéré. S'il a été un succès éditorial au Sénégal, ce livre a connu un échec relatif auprès de ce que l'on appelle la communauté scientifique.

Ainsi, à ma connaissance, il n'y a pas eu de compte rendu dans des revues scientifiques francophones et un seul en anglais dans *Africa*. Ce travail n'a pas été critiqué, ni démolì, mais simplement ignoré par mes collègues²². Quant aux rares personnes qui avaient accepté d'en faire la recension, elles ont finalement trouvé mieux à faire. Il a donc fallu me contenter des bruits véhiculés jusqu'à moi par la rumeur pour avoir une idée de ce qu'en pensaient mes collègues.

En général, c'est le caractère scientifique du travail qui est mis en cause par ses détracteurs qui mettent l'accent soit sur la qualité littéraire du texte : « Ce n'est pas de la science mais de la littérature », soit sur son manque de légitimité : « un travail qui n'aurait jamais été accepté comme une thèse en France ». Or, ce sont les mêmes arguments littéraires qui sont mis en avant par ceux de mes collègues qui, portés à remettre en question un scientisme jugé archaïque, font l'éloge d'une « écriture littéraire avec de réels bonheurs d'expression », d'un « style souvent remarquable » ou encore d'un « talent littéraire certain », etc.

En ce qui me concerne, j'ai toujours rejeté l'emploi de ces termes pour dénommer un travail dont les qualités stylistiques me paraissent médiocres et dans lequel j'ai simplement tenté d'assumer cette part de logos propre au discours scientifique. Car s'il y eu travail d'écriture, il est resté subordonné, comme je l'ai montré, à des exigences d'ordre méthodologique et éthique. Et si j'ai effectivement joué avec le langage, c'est en lui concédant une liberté étroitement surveillée dans une perspective plus pragmatique qu'esthétique. Et si j'ai poussé jusqu'à ces limites le discours scientifique, je l'ai fait dans le cadre d'une expérimentation qui me paraît légitime tant que la recherche n'aura pas été complètement stérilisée par la normalisation technobureaucratique en cours.

Ce rejet de la part de la communauté scientifique d'un objet hybride, monstrueux, était probablement le prix à payer pour atteindre les objectifs que je m'étais fixés concernant la diffusion des résultats de la recherche.

22. Il s'agit en fait d'une situation commune et beaucoup de chercheurs souffrent de cette difficulté à obtenir une évaluation de leur travail par leurs pairs.

Car, si l'ouvrage s'est peu vendu en France, il a par contre été vendu à plusieurs centaines d'exemplaires à Dakar où enseignants, intellectuels et étudiants l'ont acheté pour découvrir un aspect de leur société dont ils ignoraient presque tout. Je sais par ailleurs que l'ouvrage a fait l'objet de débats dans les loges de la franc-maçonnerie dakaroise qui regroupent une partie de l'intelligentsia sénégalaise. Enfin, résultat inattendu, le livre est acheté aussi par des expatriés, en quête d'un nouvel exotisme.

Quant à son impact sur les décideurs politiques, il est difficile à évaluer. Mais en 1994-1995, soit quelques mois après la parution du bouquin, l'État sénégalais déclarait une « guerre totale à la drogue » (pour reprendre les gros titres des journaux), alors que j'avais montré qu'il n'avait pas les moyens d'appliquer cette stratégie de répression à tout crin du fait de la déliquescence de son propre appareil administratif. Il est probable que les bailleurs de fonds occidentaux (USA et France en particulier) ont pesé de tout leur poids dans une décision qui, si elle satisfait leurs intérêts à court terme (contrôler les filières internationales de distribution), risque à moyen terme de fragiliser un peu plus l'État sénégalais.

« To be read or perish »

Quand l'ethnographe adopte les normes du discours scientifique, quand il fait silence sur les conditions de production de son savoir, quand il produit un discours qui relève plus de la fiction que d'une interprétation rigoureuse du monde en raison d'une objectivité largement imaginaire, il est censé faire œuvre scientifique.

À l'inverse, quand il essaie de tenir un discours vrai sur les origines et la nature de son savoir, quand il met en question les conventions rhétoriques en usage, quand il sort des sentiers battus de l'orthodoxie discursive, alors il est suspecté de faire de la littérature et non de la science.

À mon sens, la solution à cette aporie réside dans l'affirmation de la nature originale et unique du savoir ethnographique et dans le fait d'en tirer les conséquences au niveau de l'écriture. À travers cette expérience particulière dont il vient d'être question, je suis devenu non pas un écrivain mais un « écrivain » c'est-à-dire cet homme « transitif » qui pose une fin (témoigner, expliquer,

enseigner) et qui utilise toutes les ressources du langage comme un moyen²³.

Je terminerai en disant que, malgré son schématisme et les nombreuses expressions hybrides qu'elle admet, la distinction entre discours scientifique et discours littéraire mérite d'être maintenue. Elle garantit la possibilité d'un savoir logique autonome autant que celle d'une esthétique délivrée du souci de la référentialité, ces deux versants opposés quoique étroitement liés de notre horizon intellectuel²⁴. À condition, ajouterai-je, d'ouvrir largement à l'expérimentation le champ de l'écriture en sciences sociales, en donnant aux jeunes chercheurs, aux étudiants, la liberté de penser, de créer, d'inventer²⁵. À l'heure où l'édition des sciences sociales est en crise, il serait temps que la profession s'interroge sur les moyens à mettre en œuvre pour démocratiser nos savoirs et toucher de nouveaux publics.

IRD (ex-Orstom)

23. Roland BARTHES, *Essais critiques*, Paris, Le Seuil, 1964, p. 248-249.

24. Gérard TOFFIN, « Le degré zéro de l'ethnologie », *L'Homme*, n° 113, XXX (1), 1990, p. 138-150, cf. p. 140.

25. Une proposition qui rejoint le plaidoyer de Monique Jay pour une formation à l'écriture des étudiants en sciences sociales. Cf. Monique JAY, « Sur l'écriture en sciences humaines », *Journal des Anthropologues*, n° 75, 1998, p. 109-128.

« L'altérité » dans les récits de voyage

Aline GOHARD-RADENKOVIC

Les récits de voyage : lieux de « lectures » de la perception de l'autre

Le texte littéraire, redécouvert comme médiateur dans la rencontre et la découverte de l'autre, permet d'étudier l'homme dans sa complexité, sa diversité et sa variabilité. C'est plus spécifiquement à travers *l'expérience du voyage* que l'ethnologue François Laplantine¹ y perçoit des croisements possibles :

« La confrontation de l'anthropologie avec la littérature s'impose. L'anthropologue, qui effectue une expérience née de la rencontre avec l'autre, agissant comme une métamorphose de soi, est souvent conduit à rechercher des formes narratives susceptibles d'exprimer et de transmettre le plus exactement possible cette expérience. Une part importante de la littérature entretient, comme l'ethnologie, une relation — au demeurant fort complexe — avec le voyage. »

Dans cette optique, j'ai proposé à mes étudiants non francophones se trouvant en situation de dépaysement dans un contexte étranger de se pencher sur un genre spécifique au sein de la littérature : *les récits ou relations de voyage*. L'objectif de cette démarche est de remettre en question le regard préconstruit porté sur l'autre et sur soi, de tenter d'élaborer avec eux une « connaissance », si possible objectivée ou du moins renouvelée, de la société du pays d'accueil ou celle du pays d'origine dépeinte dans ces textes². Ce décodage méthodique des perceptions de

1. François LAPLANTINE, *Clefs pour l'anthropologie*, Paris Seghers, 1987. Cf. 2^e partie, chap. VII : « Anthropologie et littérature ».

2. Aline GOHARD-RADENKOVIC, *Communiquer en langue étrangère. De compétences culturelles vers des compétences linguistiques*, Berne, Peter Lang, 1999. Cf. 2^e Partie, chap. II : « Compétentialisation culturelle des enseignants et formateurs ».

l'autre à travers des « lectures » plurielles de textes relatant « l'ailleurs » s'est appuyé sur une sélection de récits de voyage passés et contemporains, publiés ou inédits, dans leur version originale ou regroupés dans des anthologies. À travers la relation d'une expérience vécue et restituée de la différence, ces types de textes présentent une source d'informations et de questionnements féconds sur *la perception de l'autre et son évolution*.

Deux ethnologues, Michel Mervaud et Jean-Claude Roberti, qui se sont attachés à étudier les images véhiculées par les récits de voyageurs français sur la Russie des XVI^e et XVII^e siècles³, s'interrogent également sur l'apport de ce type de textes :

« On a tout dit sur le voyage : qu'il soit recherche de l'absolu ou de soi-même et aboutisse à la métamorphose du voyageur, ou qu'il conduise à la découverte de l'ailleurs et de l'autre, le voyage, quête spirituelle ou aventure, est toujours plus ou moins initiatique. Confrontation avec les êtres et les choses, éveil de l'imaginaire, il est aussi la condition même de l'homme : les départs du voyageur ne sont-ils pas, comme l'écrivait Custine, « une répétition de la mort » ? Mais quand, à l'expérience succède le récit, une distance, si minime soit-elle, s'introduit par rapport au vécu. Toute relation de voyage serait-elle donc, peu ou prou, et inévitablement « littéraire » ? Le genre, on le sait est multiforme. »

Ce genre « multiforme », pour reprendre leur expression, comporte des matériaux d'analyse précieux car ils véhiculent des témoignages directs ou indirects, rapportés sur le vif ou différés, se présentant sous forme de journaux de bord, de correspondances, d'essais, de dialogues rapportés, au style descriptif, impersonnel ou bien lyrique, rhétorique, etc. La position de nos deux chercheurs sera mitigée quant à la qualité « littéraire » de ce genre : certains voyageurs, quant à eux, feront œuvre « d'écrivains » mais constitueront des exceptions. La majorité des auteurs de récits du XVI^e et XVII^e siècles seront plutôt des « écrivains » visant un témoignage historique, c'est-à-dire chercheront avant tout à renseigner le lecteur potentiel, ce qui donnera au récit un style davantage descriptif, positiviste.

3. Michel MERVAUD et Jean-Claude ROBERTI, « Une infinie brutalité. L'image de la Russie dans la France des XVI^e et XVII^e siècles », *Cultures et Sociétés de l'Est*, n° 15, 1991, Institut d'Études slaves, CNRS, Université de Paris-Sorbonne (« La Russie vue par les voyageurs français du XVI^e et du XVII^e siècles » par Michel Mervaud).

De son côté, Clifford Geertz⁴ soulignera, pour le cas de l'anthropologue, la différence entre la fonction de « l'écrivain » et celle de « l'écrivain », reprenant à son compte la distinction proposée par Roland Barthes » :

« L'écrivain exerce selon lui [Barthes] une fonction ; l'écrivain une activité. L'écrivain procède du rôle du prêtre (il le compare au sorcier maussien) ; l'écrivain de celui du clerc. Pour un écrivain, « écrire » est un verbe intransitif — « c'est un homme qui intègre le pourquoi du monde dans un comment écrire ». Pour l'écrivain, « écrire » est un verbe transitif — il écrit quelque chose. « Il pose un objectif (donner des informations, expliquer, instruire) dont le langage n'est que le moyen ; pour lui, le langage est au service d'une praxis, il n'en constitue pas une... [II] est réduit au service d'une praxis, il n'en constitue pas une... [II] est réduit à la nature d'un instrument de communication, d'un véhicule de pensée ».

Nous trouvons la distinction que fait Barthes entre « écrivains » et « écrivains » pertinente pour notre réflexion, du fait qu'elle prend en compte le statut de celui qui écrit et décrit. En ce qui concerne nos « voyageurs-écrivains » (toutes catégories confondues), nous faisons l'hypothèse suivante : les récits témoignages, récits bruts ou récits descriptifs, à des fins informatives, seraient l'œuvre de « voyageurs-écrivains » ou « voyageurs-scripteurs » (nous n'avons pas de terme adéquat qui traduirait au mieux leur statut), « fouilleurs de détails » et collecteurs de « petits faits⁵ » qui ne sont pas sans rappeler le statut du texte ethnographique (avec la description, la collecte des faits) ; tandis que les récits reconstruits, les récits rhétoriques ou récits démonstratifs, à des fins didactiques, seraient le plus souvent l'œuvre d'« écrivains-voyageurs » — certains même, « faux voyageurs » ou « témoins imaginaires » s'inspirant des relations de voyage en vogue — qui s'apparentent au texte ethnologique (avec la mise en relation des faits et leur interprétation). Mais sans pousser plus loin l'analogie, il en ressort que les auteurs de ces

4. Clifford GEERTZ, *Ici et Là-bas. L'anthropologue comme auteur*, Paris, Métailié, 1996, trad. de l'anglais par Daniel Lemoine (*Works and Lives : The Anthropologist as Author*, Board of Trustees of the Leland Junior University, 1988). Cf. chap. : « Là-bas. L'anthropologie et le monde de la littérature ». Citation de Roland BARTHES (rétablie d'après l'original français), extraite de « Écrivains et écrivains » [1960], in *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1964, p. 147-154. Dans *Le Degré zéro de l'écriture* (Paris, Seuil, 1953), Barthes utilisait les termes « écrivains » et « scripteurs ».

5. François LAPLANTINE citant Proust, chap. VII : « Anthropologie et littérature », *Clefs pour l'anthropologie*, Paris, Seghers, 1987.

récits de voyage, qu'ils soient « écrivains-voyageurs » ou « voyageurs-scripteurs » selon leur statut, jouent le rôle de « passeurs » d'un monde à l'autre, dans ce sens qu'ils tentent de faire « sortir le général du particulier » fondé sur cette « distance, si minime soit-elle, par rapport au vécu », ceci par l'écriture avec des modes d'appropriation et de restitution différents selon leurs appartenances.

Que ces récits de voyage appartiennent ou non à un genre littéraire spécifique — en fait difficilement classable en regard des critères canoniques du champ littéraire — ne relève pas de notre problématique. En revanche, nous retiendrons de nos deux auteurs ⁶ cette proposition :

« Mais, dans ces récits, ce qui intéressera le lecteur du xxe siècle, est-ce la confrontation avec l'ailleurs ? Ou bien, exact, inexact, le regard porté sur l'autre ? Autrement dit, un ordre de « faits » qui ne relève pas forcément de l'histoire, mais plutôt de l'histoire des mentalités ? »

Davantage encore, ces récits offrent des entrées diversifiées sur les regards et jugements portés sur l'autre, sur les conceptions philosophiques et idéologiques de l'altérité dans le temps et l'espace et surtout sur les conditions de production sociale de ce rapport à l'altérité. Les récits de voyage s'avèrent donc être *un lieu d'observation privilégié de l'expression des perceptions de l'autre et donc de soi*, jeux de miroirs déformants et déformés où le reflet de l'un réfléchit inmanquablement le reflet de l'autre.

D'un temps et d'un espace à l'autre : vers une typologie des représentations de « l'altérité » dans les récits de voyage

Après avoir brièvement tenté de définir la diversité, la spécificité et l'intérêt que pouvaient représenter ces types de textes dans notre réflexion sur l'altérité, une question méthodologique s'impose à nous : dans leur étude diachronique et synchronique, quel outil d'analyse choisir pour mener à bien notre démarche ?

La notion de « représentations » issue de la phénoménologie a fondé les approches sémiologiques dans les sciences humaines ⁷. Véritable objet d'échanges symboliques entre les individus, les

6. Michel MERVAUD et Jean-Claude ROBERTI, « Une infinie brutalité. L'image de la Russie dans la France des xvi^e et xvii^e siècles », *Cultures et Sociétés de l'Est*, n° 15, 1991.

7. Jeanne BOREL, « Signes et connaissances », in *Approches sémiologiques dans les sciences humaines*, sous la dir. de D. Miéville, Lausanne, Payot, 1993.

représentations sont l'expression, non pas de la réalité mais d'une réalité perçue, construite à travers le prisme du regard de celui qui observe, décrit, rapporte, du même coup juge et classe à travers ses cribles culturels. La représentation est donc une *interprétation* acquise dans un contexte socioculturel circonscrit, projetée sur un autre contexte qui ne présente pas les mêmes caractéristiques.

Cette démarche d'analyse nous a permis d'esquisser une typologie des représentations de l'altérité dans les récits de voyage que nous avons collectés dans des recueils tels que dans *Le voyage en Russie, Anthologie des voyageurs français aux XVII^e et XVIII^e siècles*⁸. De même, nous nous sommes intéressés aux images véhiculées sur la Suisse dans *Le voyage en Suisse, Anthologie des voyageurs européens du XVI^e au XX^e siècle*⁹ confrontées à celles d'un historien, Reynold de Gonzagues, sur son propre pays dans *La démocratie et la Suisse, Essai d'une philosophie de notre histoire nationale*¹⁰. Enfin, le témoignage inédit d'un mercenaire suisse, le Capitaine Ripon (manuscrit sans titre, publié en 1997 sous le titre : *Voyages et aventures aux Grandes Indes, 1617-1627*¹¹) qui découvre, à travers les conquêtes maritimes et terrestres de la Compagnie hollandaise, les Grandes Indes orientales, a retenu également notre attention. Nous avons croisé ces réflexions portées sur l'autre en les confrontant avec des études ethnologiques ou essais « savants » s'interrogeant sur la construction de ces représentations tels que dans *Une infinie brutalité, L'image de la Russie dans la France des XVI^e et XVII^e siècles*¹² et dans *Mythes et identité de la Suisse*¹³.

8. Claude de GRÈVE, *Le Voyage en Russie. Anthologie des voyageurs français aux XVII^e et XIX^e siècles*, Paris, Robert Laffont, 1996.

9. Claude REICHLER et Roland RUFFIEUX, *Le voyage en Suisse, Anthologie des voyageurs européens du XVI^e au XX^e siècle*, 1998.

10. Reynold de GONZAGUES, *La démocratie et la Suisse. Essai d'une philosophie de notre histoire nationale*, Berne, Les éditions du Chandelier, 1929.

11. Capitaine RIPON, *Voyages et aventures aux Grandes Indes. 1617-1627*, Journal inédit d'un mercenaire, Présentation et notes de Yves Giraud, Les Éditions de Paris/Max Chaleil, 1997.

12. Michel MERVAUD et Jean-Claude ROBERTI, « Une infinie brutalité. L'image de la Russie dans la France des XVI^e et XVII^e siècles », *Cultures et Sociétés de l'Est*, n° 15, 1991, Institut d'Études slaves, CNRS, Université de Paris-Sorbonne.

13. André RESZLER, *Mythes et identité de la Suisse*, Lausanne, Georg Édition, 1986.

Ainsi, les représentations (positives, négatives ou mitigées) véhiculées par les récits offrent, par excellence, ce double regard : elles racontent, souvent de manière immédiate, la perception par le narrateur de l'autre différent dans un espace et un temps donnés ; elles racontent, également, un autre texte, *un texte culturel caché*, celui d'une grille de valeurs et croyances véhiculées, projetées sur l'autre par ce même narrateur en fonction de ses appartenances culturelles et sociales, de ses motivations (militaires, philosophiques, économiques, etc.) qui l'ont amené à cette mobilité, cette aventure.

Nous postulons donc que les récits de voyage à travers le regard d'individualités sont le miroir de la géographie d'un imaginaire collectif de celui qui « observe » autant que de celui qui est « observé », confrontés l'un à l'autre, directement ou indirectement, dans un même espace et à une même époque.

Les récits de voyage : l'autre comme miroir idéal

Récit vécu, récit imaginé, récit reconstruit, le récit de voyage est le condensé d'une époque et de ses valeurs, jugements, préjugés, croyances religieuses, convictions politiques, courants philosophiques, bref un rapport au monde et à l'autre, aux autres traversant les sociétés. Autrement dit, c'est un état des lieux inconscient, involontaire, non raisonné, non objectivé, des relations historiques entre deux pays et leurs peuples ou communautés, ceci à travers l'expérience d'un individu, porteur d'un certain nombre d'*a priori* (favorables ou défavorables) sur son pays et sur le pays visité. Ainsi le récit de voyage peut être porteur d'un autre monde possible, expression d'un ailleurs idéalisé et imaginaire dans lequel et par lequel, par confrontation, il proposera d'autres valeurs : le mythe du « bon sauvage », qui a émergé au XVIII^e siècle et dominé le XIX^e siècle est par excellence cette construction collective d'un nouveau rapport social et d'une nouvelle définition de l'homme, suite à l'appropriation d'autres modèles de société — en l'occurrence ceux des sociétés primitives — décrits ou plus exactement *reconstruits, réinventés* dans des relations de voyage.

Pourtant, il n'est pas nécessaire de partir si loin pour trouver ces projections idéales d'une société qui présente toutes les caractéristiques du « paradis perdu ». Par exemple, dans *Le Voyage*

en Suisse ¹⁴, les voyageurs européens des XVI^e et XVII^e siècles n'ont pas trouvé en Suisse ce que les philosophes du XVIII^e siècle y « verront » et que relateront, en toute bonne foi, les écrivains et artistes du XIX^e siècle. Reszler ¹⁵ tente de cerner le processus de cette construction du mythe suisse — devenu mythe universel — persistant jusqu'à nos jours :

« Nous avons pris l'habitude (de nous regarder) avec les yeux de nos touristes. Un Suisse moyen pense exactement la même chose de la Suisse que ce qu'un Anglais moyen en pense. L'image que nous nous faisons de notre pays est un produit importé. Nous vivons dans la légende que l'on a créée autour de nous ¹⁶ ».

Reszler commentera cette remarque de Bischsel ainsi :

« Incontestablement, l'image d'une Suisse, tout à tour idyllique et sauvage, riant et impenétrable, est née à Paris, à Londres et dans les capitales princières de l'Allemagne préromantique et reflète le primitivisme triomphant de la seconde moitié du siècle. Parmi les promoteurs, tuteurs et précepteurs, de l'*homo helveticus* au cœur pur, figurent un grand poète allemand (Schiller), un Lord anglais à la gloire montante (Byron) et un compositeur d'opéras italiens à succès (Rossini). »

Toutefois, ajoute l'essayiste, il ne suffit pas d'attribuer cette paternité aux seuls auteurs français, anglais et allemands. Selon lui, le culte des Alpes, terre mythique de la Beauté et de la Liberté, a eu dès le début ses propres visionnaires en commençant par le Genevois Rousseau, en continuant par le botaniste bernois Albrecht de Haller (1743) qui découvre en ses compatriotes la figure d'un Bon Sauvage autochtone : « Disciples de la Nature, vous connaissez encore un âge d'or ».

Au début de ce siècle, l'historien Reynold de Gonzagues ¹⁷, fait part de ses impressions, marquées par l'expérience du voyage, sur son propre pays :

« Lorsqu'on rentre de l'étranger en Suisse, on est frappé de cet aspect calme, ordonné, prospère, grâce auquel nous différons, paraît-il, de toute

14. Claude REICHLER et Roland RUFFIEUX, *Le voyage en Suisse, Anthologie des voyageurs européens du XVI^e au XX^e siècle*, 1998.

15. André RESZLER, *Mythes et identité de la Suisse*, Lausanne, Georg Éditeur, 1986. Cf. Chap. III : « Mythe et mythes de la Suisse ».

16. Citation de Peter BISCHSEL extraite par A. RESZLER de : *La Suisse du Suisse*, Lausanne, La Cité, 1970.

17. Reynold de GONZAGUES, *La démocratie et la Suisse. Essai d'une philosophie de notre histoire nationale*, Berne, Les éditions du Chandelier, 1929. Cf. Conclusion de la 2^e partie : « Vers le socialisme ».

l'Europe [...]. Centre immobile d'un continent agité. Dès qu'on passe la frontière, on respire. »

Il reprend également à son compte les représentations idéalisées de ses compatriotes européens sur son pays, qu'il compare à un « jardin silencieux et tranquille », sans toutefois les adopter. Tous les hétéro- et autostéréotypes, couramment répandus, sont concentrés en quelques lignes :

« Tout est propre. Les rues sont balayées. Il y a des fleurs sur les fontaines. Le lait blanc, le pain riche. Tout le monde a l'air monsieur et madame. Toutes les filles ont les cheveux coupés, des bas de soie végétale. Les soldats qu'on rencontre portent des uniformes qui ne ressemblent point à des salopettes et saluent leurs sous-officiers. Les employés de chemin de fer sont vêtus de drap épais, sans taches, avec des boutons qui reluisent. Les trains partent à l'heure, voitures où l'on peut voyager en troisième classe sans se salir, locomotives électriques, reluisantes et sans fumée. Vous retrouvez de la monnaie saine : lourds écus, pièces d'or ; les billets de banque ont la solidité du parchemin. »

Il ajoute sur un ton ironique et sentencieux tant à l'égard des autochtones que des étrangers qui se confortent mutuellement dans ce regard complaisant :

« Telle est l'impression de tous les étrangers pour qui la Suisse est le pays des hôtels confortables et des banques sûres. Telle est parfois l'opinion des Suisses, au moins le dimanche et les jours fériés. Il y a chez nous un optimisme de commande, un optimisme officiel, et l'on se fait mal voir de le troubler. »

L'auteur s'interroge sur la validité d'une comparaison de la Suisse avec les autres pays : « La méthode est rassurante mais elle n'est pas sûre ».

Les récits de voyage : l'autre comme miroir-repoussoir

À l'opposé, dans *Le Voyage en Russie*¹⁸, où sont présentés des extraits d'un grand nombre de récits de voyages, se dégage une représentation nettement négative de la Moscovie dès le XVI^e siècle qui ne fait que se confirmer jusqu'au XIX^e siècle pour la Russie, malgré les louanges dont ne tarissent pas les philosophes du XVIII^e siècle à l'encontre des monarques éclairés (ou qu'ils souhaitent « éclairer ») que sont Pierre le Grand et Catherine II. Si le spectacle des plaines interminables et de la steppe enchante

18. Claude de GRÈVE, *Le Voyage en Russie. Anthologie des voyageurs français aux XVII^e et XIX^e siècles*, Paris, Robert Laffont, 1996.

certains voyageurs et en décourage d'autres, en revanche les jugements sur la société russe avec ses nobles, ses paysans et leurs mœurs tendent à faire émerger une impression de « barbarie », ceci d'une manière récurrente à des époques différentes.

Ainsi, le chevalier Marie-Daniel de Corbéron (en 1776) voit en la société russe deux nations apparemment mal assorties l'une avec l'autre :

« Vous voyez au premier coup d'œil un peuple de barbares et une noblesse éclairée, instruite, qui a des manières polies, engageantes ; à l'examen, vous vous apercevez que cette même noblesse n'est au fond que ces mêmes barbares habillés, décorés, et ne différant de la partie brute de la nation qu'à l'extérieur. »

Tandis que l'abbé Jean Chappe d'Auteroche (en 1761) décrit le dénuement et l'esclavage des paysans en Sibérie mais sans s'interroger sur les raisons socio-économiques de cette misère :

« Les paysans russes se nourrissent fort mal ; et par conséquent facilement livrés à la fainéantise dans leurs poêles, ils y vivent dans la débauche des femmes et de l'eau-de-vie ; mais ils ne peuvent pas toujours se procurer cette boisson. Si on ne les jugeait que sur la vie languissante qu'ils mènent, on leur supposerait peu d'idées ; ils sont cependant fins et rusés, et plus fripons qu'aucune autre nation. Ils ont encore une adresse peu commune pour voler. Ils n'ont pas le courage que quelques philosophes ont attribué aux peuples du Nord, les paysans russes sont, au contraire, d'une lâcheté et d'une poltronnerie incroyable. »

Un siècle plus tard, le voyageur Jean-Baptiste May (1834) veut attester de la cruauté des rapports existant entre les seigneurs et leurs serfs. Le dialogue entre le narrateur et son hôte, riche propriétaire terrien, rapporte l'histoire d'une femme du village, qui, voulant sauver sa propre vie, aurait jeté ses enfants aux loups qui suivaient le traîneau par une nuit d'hiver :

« Qu'en dites-vous ? le moyen employé par cette femme aura-t-il votre blâme ou votre approbation ? — Dans ma sotte patrie, lui répondis-je, une mère ne se serait jamais décidée à sacrifier ainsi ses enfants ; elle aurait mille fois mieux aimé périr avec eux — Belle avance, pardieu ! répliqua le calculateur féodaliste, je lui aurais su bien bon gré de ce dévouement : celle-ci m'a refait quatre âmes depuis. »

Rien n'indique si cette histoire est vraie ou a été imaginée de toutes pièces mais elle est représentative d'une volonté didactique et moralisante de l'auteur de confronter « barbarie » et « civilisation » en faveur d'une société — la sienne — qui se trouve ainsi du bon côté, réplique d'une conception humaniste manichéenne.

Nous retrouvons dans l'étude ethnologique de Mervaud et Roberti sur ce pays¹⁹ l'identification des mêmes représentations prédominantes que nous avons décodées dans les extraits de relations de voyage : elles touchent un certain nombre de domaines, entre autres ceux des mœurs à travers les conduites, les manières, les pratiques quotidiennes des sujets du Tsar. Ils attireront notre attention sur ce constat :

« Il est intéressant de noter que le passage de la frontière russe provoqua pendant plusieurs siècles des troubles psychologiques importants. Au XIX^e siècle, on prétend que les Russes revenant dans leur patrie deviennent sombres et taciturnes, quant aux voyageurs occidentaux, ils sont frappés d'amnésie. Ils oublient en effet que la plupart des « défauts » qui constituent à leurs yeux l'essence même de la Moscovie, existent chez eux. Sans vouloir ici commencer une étude comparative de la société française et moscovite, je signalerai toutefois que la grossièreté à table, l'insécurité des villes, les femmes battues, la cruauté des supplices, le respect idolâtrique de la personne royale, l'inculture d'un certain clergé et des grands, le fouet pour les mauvais payeurs sont aussi des réalités françaises »

Les deux auteurs souligneront enfin que l'objectif (conscient ou inconscient) de ces « écrivains-voyageurs » n'est pas de tracer un tableau objectif de ce pays. Les relations de voyage semblent avoir pour fonction de démontrer qu'il existe à l'Est *un antimonde* : son existence prouve ainsi le bien-fondé des institutions de l'Occident chrétien. Nous souscrivons à leur point de vue lorsqu'ils concluent que ces États de l'autre côté de cette frontière, constituent un lieu privilégié de la géographie imaginaire — jouant à nos yeux le rôle « d'un miroir-repoussoir » — que l'Occident ne cessera de créer tout au long des XVII^e et XVIII^e siècles pour garantir la cohésion sociale nécessaire au maintien des absolutismes.

Le récit de voyage :

l'autre comme micro-miroir d'une macro-histoire

Mais tous les voyageurs ne sont pas des écrivains-voyageurs, prêts à refaire le monde ou à philosopher à travers leur appropriation ou leur exclusion de l'autre. Ainsi, de nombreuses

19. Michel MERVAUD et Jean-Claude ROBERTI, « Une infinie brutalité. L'image de la Russie dans la France des XVI^e et XVII^e siècles », *Cultures et Sociétés de l'Est*, n° 15, 1991, Institut d'Études slaves, CNRS, Université de Paris-Sorbonne (« L'image de la Moscovie dans l'opinion française du XVII^e siècle » par Jean-Claude Roberti).

relations de voyage de simples commerçants ou aventuriers partis à la solde de quelques bataillons sur mer ou sur terre, voyageurs-scripteurs qui décrivent ce qu'ils voient, à l'état brut. Pour exemplifier, prenons le manuscrit découvert dans un grenier de Gruyère en Suisse, racontant les tribulations du Capitaine Ripon (1617-1627), de famille « noble » vaudoise, mercenaire au service de la compagnie hollandaise des Indes orientales au XVII^e siècle. Aucune volonté ici d'instruire ou d'informer, aucune prétention érudite ou littéraire, ni encore moins démonstrative de la part de l'auteur : ses pages retracent, souvent dans le détail, ses expéditions et faits d'armes qu'il avait notés au fur et à mesure de son voyage, de Java jusqu'en Chine et au Japon en retournant par La Mecque puis Calcutta, expliquera le théoricien littéraire Yves Giraud dans sa présentation²⁰. Toutefois, si le quotidien d'un soldat est raconté à travers les batailles, rixes, combats et force mésaventures, l'enjeu est de taille : il s'agit à la fois de se battre contre les rivaux occidentaux et de vaincre les indigènes pour conquérir de nouveaux territoires et développer de nouveaux commerces d'épices, de métaux précieux qui enrichiront considérablement l'Europe.

On peut aisément imaginer que l'époque ne se prêtait pas à une réflexion philosophique sur l'altérité ni encore moins sur l'exotisme de la différence, le seul exotisme évoqué étant la richesse des ressources locales, celle de climats difficiles, d'une flore exubérante et d'une faune dangereuse. Néanmoins des descriptions de coutumes locales, de rites religieux, de l'apparence des hommes et des femmes (leurs habits, leurs toilettes), nous sont proposées au détour d'une page, exprimant tantôt de l'étonnement, tantôt de la curiosité, mais plus généralement rassemblées sous forme d'annotations sommaires : le témoin-narrateur n'utilise pas d'expressions imagées mais plutôt des comparaisons parfois naïves, des analogies avec ce qui lui est familier, connu. En revanche, de longues descriptions sur la topographie des lieux, des villages, des villes, des constructions et habitats, des types d'armes et de défenses, l'organisation des batailles sur terre et sur mer traduisent là, sans équivoque, les préoccupations du « chef d'armes » qu'est le Capitaine Ripon. Que nous apprend ce « journal de bord ? » : c'est un témoignage exceptionnel sur des

20. Capitaine RIPON, *Voyages et aventures aux Grandes Indes. 1617-1627*, Journal inédit d'un mercenaire, Présentation et notes de Yves Giraud, Les Éditions de Paris/Max Chaleil, 1997.

pays et leurs mœurs mais également sur les comportements des soldats et marchands européens du temps, leur bravoure et leur cruauté à la fois, sur les exigences d'une conquête économique violente et sans partage.

Il est indéniable que ces récits ont participé tantôt à la constitution, tantôt au renforcement des préjugés à travers des époques différentes, même si le contexte observé et « raconté » a subi entre-temps de profonds changements culturels et sociaux. Et les stéréotypes, comme on le sait, ont la vie dure... Mais au-delà de ce constat, le voyageur-témoin (du « voyageur-scripteur » à l'« écrivain-voyageur » en passant par tous les cas de figure intermédiaires) est bien cette voix singulière (le « particulier » racontant le « général » à travers le prisme d'une expérience relatée) qui reflète à un moment donné un état de « penser l'autre » de sa société dont il est le porte-parole fidèle et inconscient. Il ressort de ces études que les représentations portées sur l'autre, sa communauté, son pays, ses traditions, ses mœurs, sont donc davantage la traduction des valeurs implicites de celui qui « raconte » que celles de celui qui « est raconté ».

***Le décodage des « représentations » :
un processus volontaire d'exil intérieur ?***

Les « représentations » s'avèrent donc être un concept opératoire parce qu'elles traduisent, à un moment donné de l'histoire des communautés en présence, l'état d'un système interrelationnel des groupes et des individus qui les produisent et qui se rencontrent dans un espace de confrontations volontaires ou involontaires. Elles nous obligent à nous interroger au même titre que Lévi-Strauss²¹ :

« sur ce système de référence avec lequel nous nous déplaçons littéralement, et les ensembles culturels qui se sont constitués en dehors de lui [*et qui*] ne nous sont perceptibles qu'à travers les déformations qu'il leur imprime. »

Tzvetan Todorov, théoricien littéraire d'origine bulgare, analyse, dans *Les morales de l'histoire*²², les représentations de son pays véhiculées par les voyageurs du XIX^e siècle croyant aux

21. Claude LÉVI-STRAUSS, *Le regard éloigné*, Paris Plon, 1983. Cf. « L'inné et l'acquis », chap. premier : « Race et culture ».

22. Tzvetan TODOROV, *Les morales de l'histoire*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1991. Cf. « Face aux autres », chap. I : « La Bulgarie en France ».

vertus du progrès et aux bienfaits de la civilisation. Alors que certains ne trouvent en Bulgarie ni l'un, ni l'autre, d'autres à l'opposé transmettent une vision idyllique qui n'est guère plus digne de confiance. L'auteur s'interroge sur ces deux versions, l'une noire, l'autre rose, d'un peuple lointain qui en disent davantage sur la méconnaissance voire le manque d'intérêt des « observateurs » vis-à-vis de ce peuple. Même quand leur jugement paraît plutôt valorisant, « les Bulgares sont travailleurs et hospitaliers », ils expriment en fait une certaine condescendance sur cette variante possible du « sauvage » qu'incarnent à leurs yeux, les autochtones. L'auteur, fustigeant les écrivains-voyageurs français en raison de leur ethnocentrisme, conclura ainsi son analyse :

« C'est en vain que j'ai feuilleté les pages de ces livres, à la recherche d'une image révélatrice de la Bulgarie. Ce que ces pages nous apprennent, c'est le climat intellectuel, culturel, politique dans lesquels elles sont nées, nous saurons quelque chose sur la France des XVIII^e et XIX^e siècles ; mais rien sur la Bulgarie »

À travers son analyse minutieuse des représentations de l'autre véhiculées par des écrits de philosophes, essayistes, historiens, aventuriers, missionnaires, etc., il est clair que l'entreprise de Todorov est de dénoncer surtout *l'aveuglement* sur la culture des autres de ces « écrivains-voyageurs » lorsque ceux-ci se rendaient à l'étranger et prétendaient décrire les habitants de son pays d'origine aux étranges coutumes, du haut de leur légitimité. En fait, constatera l'auteur, ces témoins — de « faux témoins » ajouterions-nous — n'ont pas trahi leur projet : que ce soit le philosophe du XVIII^e siècle ou le poète du XIX^e siècle, la description fidèle et attentive des autres n'est pas leur objet ni leur objectif.

Cette absence du concept de l'altérité, ou plutôt sa distorsion à travers le prisme des regards et des valeurs, a une conséquence majeure : elle apprend quelque chose sur le processus de la connaissance. « Il ne suffit pas d'être autre pour voir », déclarera Todorov. Il ne suffit pas d'être autre pour décrire l'autre, dirions-nous pour notre part. Les torts sont malgré tout partagés, reconnaîtra l'auteur :

« À l'image suffisante et naïve de l'autochtone sur sa propre culture fait exactement pendant le tableau superficiel et condescendant peint par l'étranger. À l'infini de l'un, correspond le zéro de l'autre. »

La différence étant toutefois, à nos yeux, que l'un va s'appropriier l'autre par l'acte d'écriture tandis que l'autre sera

dépossédé de son altérité et donc de son identité. Cette mise en garde engage le lecteur à adopter une attitude de vigilance vis-à-vis de « l'appréhension » de ces récits et des contenus qui y sont véhiculés. Car ces relations, nous l'avons vu, ont construit à travers l'épaisseur du temps des clichés persistants et des représentations durables inscrits dans la mémoire collective et reproduits par les représentants des communautés en présence : celles qui racontent et celles qui sont racontées, les unes et les autres s'installant — parfois complaisamment — dans un rapport dominants-dominés qui n'est pas sans rappeler « cette complicité infra-consciente corporelle » entre l'homme et son environnement socioculturel²³, s'ajustant en quelque sorte au « regard » porté sur lui et au rôle qui lui est attribué. Cette stratification cachée des valeurs à travers des histoires collectives et individuelles nous oblige à mettre en place un dispositif de « résistance » à l'interprétation immédiate, à l'anthropologie naïve. Elle nous incite, lecteur, chercheur ou enseignant, à décoder de manière méthodique les systèmes de valeurs et de mythes qui se dissimulent derrière ces images qui se sont échafaudées dans des contextes politiques, historiques, économiques, sociaux, déterminant ou configurant également les rapports à l'autre, ce barbare qui n'est pas soi. Les récits de voyage sont donc une expérience de l'altérité qui en dit plus long sur soi que sur l'autre.

Pour conclure, nous rejoindrons Todorov : il ne suffit pas d'être étranger ou d'être à l'étranger pour voir les différences et pour appréhender la diversité humaine :

« L'exotopie doit être vécue de l'intérieur ; elle consiste en la découverte, en son cœur même, de la différence entre ma culture et la culture, mes valeurs et les valeurs. On peut faire cette découverte pour soi, sans jamais quitter le sol natal, en s'aliénant progressivement — mais jamais entièrement — de son groupe d'origine ; on peut y accéder à travers l'autre, mais dans ce cas aussi il faut en être passé par une mise en question de soi, qui seule garantit qu'on saura porter un regard attentif et patient ; c'est en somme l'exilé, de l'intérieur ou de l'extérieur, qui met toutes les chances de son côté. »

Du concept du *regard distancié* par rapport à « l'objet d'étude » — qui est ici l'homme — prôné par Lévi-Strauss, au concept de *détachement de soi* ou *exil intérieur volontaire*, comme prérequis

23. Pierre BOURDIEU, *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980. Cf. chap. III : « Structures, habitus, pratiques ».

indispensable à la « lecture » de l'autre, que lui préfère Todorov²⁴, les représentations proposent un outil d'analyse objectivé des « textes culturels cachés » dans les récits de voyage. Ou bien, nous pourrions renverser la proposition : les récits de voyage, parce qu'ils sont le lieu-miroir des représentations de soi et de l'autre, sont des matériaux fondamentaux pour la compréhension de l'évolution des conceptions de l'altérité, de sa construction et de son évolution, à travers l'histoire respective des pays, peuples, nations et communautés.

L'objectif est bien de mener, avec rigueur, une entreprise de démystification en s'interrogeant sur les processus de mythification et de démythification de cet ordre du monde²⁵, instauré par celui qui s'érige en « porte-parole autorisé » par l'écriture, qu'il soit le porte-parole « naïf » ou « savant ». Nous ne pouvons néanmoins nous empêcher de nous interroger sur les interprétations de Todorov, transfuge culturel, ou celles de Mervaud et de Roberti, spécialistes du monde slave, ou encore sur celles du Suisse Reszler sur sa propre société : leur démarche traduit tantôt une entreprise de dénonciation, tantôt une entreprise de réhabilitation, tantôt une entreprise de démolition, en toute bonne foi scientifique. Ne risquent-ils pas, ne risquons-nous pas de projeter des catégories de pensée, et à travers elles, une certaine idée préétablie de l'altérité s'inscrivant dans le discours attendu du moment ? Où se trouve la démarcation entre le scientifique et le politique ?

C'est en pleine conscience de ces ruptures ou tentations épistémologiques qui sont au fondement même de la démarche anthropologique et de ses méthodes d'investigation que nous devons apprendre à « lire » les représentations de l'autre, les représentations de soi, dans ces textes témoignages, que ces textes soient le produit de la projection d'un imaginaire collectif et d'un vécu singulier (les récits naïfs) ou celui d'une (re) construction scientifique et d'un discours rhétorique (les récits savants). L'étude de la construction historique des représentations de soi et de l'autre à travers ce lieu-miroir que nous offrent, de manière inédite, diversifiée, les récits des écrivains-voyageurs et ceux des

24. Tzvetan TODOROV, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1989. Cf. « L'universel et le relatif ».

25. André RESZLER, *Mythes et identité de la Suisse*, Lausanne, Georg Éditeur, 1986. Cf. Chap. V : « La fin des mythes suisses ».

voyageurs-scripteurs (certains promus au rang de voyageurs-écrivains tels Custine !), s'avère indispensable pour mettre en œuvre « une théorie de la connaissance ». Il nous reste donc à confronter de manière systématisée ces récits de voyage ainsi que leurs analyses ethnosémiologiques avec d'autres témoignages, afin de multiplier les éclairages et de reconstituer la micro-histoire *des conceptions de l'altérité et à travers elles, l'évolution du « concept d'homme »*²⁶. Le seul danger réside dans ce jeu de « double miroir » réfléchissant sans fin des « textes culturels cachés » qui peuvent en fait en dissimuler un autre, celui de « l'interprète » par exemple et brouiller les pistes.

Université bilingue de Fribourg en Suisse

26. François LAPLANTINE, *Clefs pour l'anthropologie*, Paris Seghers, 1987. Cf. 1^{re} partie, chap. II : « Le XVIII^e siècle : L'invention du concept d'homme ».

Une esthétique de l'altérité dans le récit de voyage moderne

Jacques LA MOTHE

Un important cycle de récits de voyages se dégage de l'œuvre de l'auteur français contemporain Michel Butor. Il s'agit d'un ensemble de cinq volumes, connu sous le titre générique du *Génie du lieu*¹. Bien que chacun des textes qui les compose tire son origine de voyages et de séjours faits sur les cinq continents par leur auteur, ce ne sont pas des récits de voyages selon le sens habituellement en usage mais plutôt un ensemble de textes qui, chacun à sa manière, remet en question le genre même du récit de voyage de type traditionnel en mimant les règles valables jusqu'alors, de façon à mieux les transgresser. Ces récits métamorphosés nous présentent donc une réflexion sur la puissance et l'attrait du lieu dans ses transformations, sur la capacité du site à nous apporter la parole d'un moment historique fondamental mais aussi sur les liens qu'entretient l'espace géographique avec l'espace scriptural. En effet, le discours du voyageur contemporain se juxtapose à celui des écrivains voyageurs d'antan, mais aussi au discours ethnographique des historiens et des anthropologues : leur reprise dans un récit littéraire qui lui-même subvertit les règles en usage du genre que constitue le récit de voyage a pour effet de littériser ces intertextes, de manifester tout en respectant leur texture originale leur commune littérarité dans une dynamique interdiscursive qui

1. Michel BUTOR, *Le génie du lieu*, Paris, Grasset, coll. « La Galerie, 1958 », 211 p. ; *Où, Le génie du lieu*, 2, Paris, Gallimard, 1971, 395 p. ; *Boomerang, Le génie du lieu*, 3, Paris, Gallimard, 1978, 461 p. ; *Transit A et B, Le génie du lieu*, 4, Paris, Gallimard, 1992, 208 et 208 p. ; *Gyroscope, autrement dit Le génie du lieu*, 5 et dernier ; *Le génie du lieu cinquième et dernier autrement dit Gyroscope*, Paris, Gallimard, 1996, 204 et 204 p.

nous permet de percevoir l'organisation de l'espace d'une façon renouvelée.

Par l'écrit qu'il a en quelque sorte suscité, le lieu devient projection d'une vue du monde et se métamorphose en lieu de diffusion qui va ainsi modifier du tout au tout le rôle du voyageur-écrivain et partant, celui du lecteur :

« Ce ne sont plus les aventures d'un narrateur dont le timbre de la voix est effacé, dont les éléments biographiques ne sont plus des événements personnels mais des indices généraux, ce ne sont plus les aventures d'un narrateur-voyageur en Amérique [...] qui constituent l'essentiel du récit, remarque Jean Roudaut, mais celles du lecteur qui poursuit le fil du texte². »

Ce cycle de récits de voyages qui s'imprègne d'éléments autobiographiques et d'un caractère romanesque parfois fourmillant se présente aussi comme une exploration du livre comme objet, « le plus libérateur des monuments », sous la forme d'un ensemble de modèles réduits qui miment différentes manières dont nous nous percevons en un lieu spécifique évoqué par le narrateur-voyageur, situé dans l'espace qu'est devenue depuis Rousseau, la terre, « île du genre humain », comme le dira l'*Émile*. Comme si nous savions que la terre est sphérique, sans que l'expérience ait été encore intégrée.

Volumes dans l'espace

Ainsi, tel un cercle appliqué sur un plan, le premier tome tourne autour du monde ancien avec un ensemble de huit textes dont l'un, rompant ce cercle, s'enfonce au plus profond de l'Égypte. Le second tome, *Où*, adopte une construction annulaire mais il s'agit d'un anneau bien particulier car s'il tourne autour de la planète, les récits qui le composent n'évoquent que des lieux de l'hémisphère nord. Avec *Boomerang*, le volume suivant, nous sommes confrontés à une masse sphérique à densité variable qui serait à la fois fragmentaire et transparente, se rapprochant, selon l'auteur, du modèle des sphères armillaires. On y parle de l'hémisphère sud, cette *face cachée* de la Terre nous dit Butor : ne passe-t-on pas dans cette région du globe tout en continuant d'agir comme si nous étions toujours dans l'hémisphère nord ? C'est sous la forme d'un volume tête-bêche qui s'ouvre des deux côtés, avec en son centre,

2. Jean ROUDAUT, « Récit de voyage », *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, Paris, Encyclopédia Universalis, Albin Michel, 1997, 919 p., p. 594.

une double table des matières que se présente *Transit*. Ce livre, on doit le retourner pour le lire. C'est l'expérience de la sphéricité vécue à travers le processus lectoriel ! *Gyroscope*, cinquième et dernier tome de l'ensemble, complexifiant toute cette dynamique, va ajouter à la double ouverture, dans un format à l'italienne semblable à celui des trois tomes précédents, mais allongé cette fois, un mouvement relevant de la simultanéité : sur l'écran de la double page se déroulent quatre courants de textes juxtaposés, se poursuivant d'un hémisphère à l'autre du volume, changeant de canaux, « favorisant le *zapping* et par là même la lecture interactive ».

Le fil amérindien

Mais si cette étude du volume suscitant un mode de lecture nouveau met en relief des aspects oubliés de l'expérience de la rotondité de la planète, le répertoire des lieux et des champs culturels qui sont évoqués ou décrits avec précision au sein de ces récits de voyages met lui aussi en lumière des strates éludées de la pensée occidentale : il en est ainsi des figures de l'amérindien qu'il soit Inca, Maya, Aztèque, Zuni ou Kwakiutl.

Présentés rapidement, les principaux récits du cycle du *Génie du lieu*, qui traitent du champ amérindien, sont les suivants :

— « Le froid à Zuni », dans *Où*, décrit le rituel du Shalako :

— « La fête en mon absence », dans *Boomerang* reprend, en partie, le rituel du Shalako tout en décrivant certains motifs des cultures de la côte nord-ouest du Canada à partir de récits rassemblés par Claude Lévi-Strauss, d'une description de la reconstitution d'un village Haïda d'après ses vestiges et des photographies prises par George Dawson en 1878 et John Smily entre 1965 et 1973 et de l'évocation de la fête du potlatch à partir d'écrits de Georges Bataille et de Marcel Mauss.

— « Vingt et une lettres à Frédéric-Yves Jeannet à propos du Mexique », dans *Transit* évoque le monde indien conquis, celui des Aztèques et celui des Incas entre autres, à partir d'extraits des écrits de Sahagun et de Bernal Diaz del Castillo, auxquels se joindront des prélèvements de l'œuvre d'Antonin Artaud. Ces lettres seront traversées par l'apparition d'un revenant, le fantôme de l'Inca Garcilaso de la Vega.

— Toujours dans *Transit*, « Huit éclaircies dans l'épaisseur du Nord-Ouest », comprenant plusieurs textes dont nous retenons les deux suivants :

« La danse des monstres marins » élaboré à partir de ce que les Indiens Kwakiutl racontaient à George Hunt, guide et interprète de Franz Boas.

« Réminiscences du corbeau », qui met en relations des récits indiens de la côte nord-ouest du Canada ayant trait à cet oiseau ambivalent avec le poème d'Edgar Allen Poe tel que traduit par Charles Baudelaire, puis ensuite par Stéphane Mallarmé.

— Enfin, dans *Gyroscope*, nous pouvons lire « Survie Maya » et « Projet Maya », textes parcourus de descriptions, de fresques et de citations du *Livre du Savant Devin* de Chumayel, écrit à la fin du XIV^e siècle, et du *Livre du Conseil*, rédigé en langue quiché au XVI^e siècle.

Métissages et réverbérations

Évidemment, si l'on en reste à cette très succincte description, ces différents récits évoquant le champ amérindien donnent l'illusion de se présenter comme étant construits tout d'un bloc, prêts à être parcourus et déchiffrés sans résistance par l'œil lecteur : il n'en est rien. Certes, plusieurs de ces textes qui se lisaient de façon distincte lors d'une première édition dans un autre contexte doivent se lire autrement puisque ce contexte d'origine s'est considérablement modifié. Par exemple les deux récits « Survie » et « Projet Maya » n'en formaient qu'un seul dans l'album intitulé *Terre Maya*³ où il accompagnait un ensemble de magnifiques photographies de Marco de Jaegher. Chacune de ses strophes était illustrée, en marge, de l'un des vingt pictogrammes correspondant aux vingt jours de chacun des dix-huit mois mayas.

La reprise de ce texte dans le complexe du *Génie du lieu* va faire disparaître tout le pictural dont il ne subsistera que les traces, puisque vingt photographies sont décrites au sein du récit de Butor. Par ailleurs, ce texte déjà traversé par tout un réseau de citations qui contribuent à le constituer est mis en relations, dans *Gyroscope*, avec d'autres récits qu'il intersecte ou dont il subit les insertions soit aux hasards de la lecture que l'on lui porte, ou soit selon la construction ordonnée du volume suivant une subtile mathématique : la frontière entre chacun des textes d'origine déjà ébranlée par le parcours et l'utilisation de tout un réseau de citations devient alors poreuse dans sa reprise. Les superpositions,

3. Michel BUTOR et Marco DE JAEGER, *Terre Maya*, Tournai, Casterman, 1993, 120 p.

juxtapositions et alternances, même rapides, créent des chocs harmoniques et rythmiques au sein du processus lectoriel dont le premier effet est un effet de métissage. La texture du récit trace d'autres textes tandis que son hétérogénéité constitutive s'harmonise avec une unité de surface.

Par ailleurs, la reprise d'un ensemble de plans textuels dans un champ donné formant une série apparentée par le biais d'un motif commun et l'intégration de ce même ensemble à la dynamique d'un livre ou à celle d'un cycle de volumes va mettre sous tension ses divers éléments : ici, les principaux récits du *Génie du lieu* qui traitent du champ amérindien sont en effet mis sous tension entre deux scènes qui se réverbèrent à l'intérieur de l'ensemble.

Dans le premier tome se trouve la scène fondatrice : la figure de l'Indien se retrouve au fond d'une crypte, d'un tombeau, en une Europe presque orientale où la mosquée de Cordoue est décrite comme le lieu d'inhumation de l'Inca Garcilaso de la Vega, bâtard d'un capitaine conquérant et d'une princesse de Cuzco. Il reviendra hanter *Transit* sous la forme d'un fantôme. La scène finale, jouant un rôle d'envoi à la fois affirmatif et disséminateur, reprend les paroles de « l'aztèque à Sahagun parmi les chevelures du Sud-Ouest » et de « l'indien de l'île de Vancouver parmi les bruines du Nord-Ouest » telles que nous les trouvons dans *La vision de Namur* à l'intention de *La rose des voix*⁴ pour les réinscrire dans *Gyroscope*, légèrement modifiées en leur intitulé, offrant une réponse à l'angoisse de la confusion, voire de la disparition évoquée dans *Transit* :

« J'aurais retrouvé dans une de ces stations l'Indien kwakiutl rencontré à Tokyo, lors de mon premier voyage, sorti pour la première fois de l'île de Vancouver, que j'avais pris pour un Japonais, et qui, m'entendant parler une langue différente, s'était plaint à moi en anglais du fait que tout le monde dans la rue le prenait pour un Japonais, et s'adressait à lui en japonais ; et il m'aurait reconnu, me disant, toujours en anglais, que cette fois on le prenait pour un Mexicain, me demandant si j'en étais un, me disant qu'il en avait bien plus l'air que moi ; et je lui aurais expliqué que j'étais un Français, venu de l'autre côté de l'autre océan, travaillant à Genève entre des montagnes au bord d'un lac⁵ »

4. Michel BUTOR et Henri POUSSEUR, *La vision de Namur à l'intention de la rose des voix*, La Thiele, coll. « Modulation », 1983, 70 p.

5. Michel BUTOR, *Transit A, Le génie du lieu*, 4, Paris, Gallimard, 1992, p. 33

Récit de voyage, récit de vie

Enfin, le récit de voyage étant une forme d'autobiographie, une partie importante de sa matière première puise dans l'autobiographique mais, chez Butor, c'est en présentant un choix d'éléments autobiographiques qui, au premier abord, mettent en relief la façon traditionnelle d'élaborer un récit de voyage que l'auteur procède. Cependant, il est vite perceptible que la sélection de motifs consignés est indissolublement liée à l'écriture, au travail d'auteur car si son autobiographie doit éclairer sa vie, il ne faut pas oublier qu'il la passe avant tout à écrire. La réminiscence se mêle donc à la forme du récit de vie travaillée mais, simultanément, permet de mieux comprendre un récit reprenant en charge les savoirs anciens afin de les manipuler et d'en faire la critique.

Ainsi, cette conférence de Claude Lévi-Strauss, par deux fois évoquée, tel un pôle autour duquel se déploie le monde Zuni :

« Et je me souvenais de la première fois où j'avais entendu parler de Zuni : conférence de Lévi-Strauss au Collège de France il y a plus de 20 ans ; j'y avais retrouvé Breton et son groupe. Il avait été question des Têtes-à-courges.

« Et je me souvenais des heures passées dans la bibliothèque de l'Institut d'Ethnographie au dernier étage du Musée de l'Homme (boucle de la Seine vue de la terrasse), devant la collection des rapports du Bureau d'Ethnologie Américaine⁶. »

Non seulement le monde Zuni, mais aussi celui des Indiens de la région de Vancouver, raccordé à celui de l'ancienne Égypte, à celui des lectures du voyageur-narrateur :

« À cette conférence que Claude Lévi-Strauss avait faite au Collège de France, bien avant sa nomination, où je m'étais trouvé en compagnie de Breton, il avait été question non seulement des clowns sacrés de Zuni mais aussi de ceux qui interviennent dans certaines fêtes des Indiens de la région de Vancouver. Pluies. Je ne me souviens plus du détail de notre conversation, mais il y avait eu comparaison entre l'art de l'ancienne Égypte et celui de cette région ; le surréaliste même m'avait décrit avec flamme certaines œuvres qu'il avait vues dans les musées américains, sans avoir jamais pu aller jusqu'au pays des grands mâts. Le nom de Vancouver avait toujours exercé sur moi une fascination (l'avais-je trouvé dans Jules Verne ?) que la lecture des Fenêtres d'Apollinaire avait ravivée⁷. »

6. Michel BUTOR, *Où Le génie du lieu*, 2, Paris, Gallimard 1971, 395 p., p. 347.

7. Michel BUTOR, *Boomerang, Le génie du lieu*, 3, Paris, Gallimard, 1978, 461 p., p. 7.

Derrière l'évocation du célèbre conférencier c'est aussi toute une façon de percevoir les choses, toute une esthétique qui est rappelée, qui est, sinon, remise en question, du moins, mise à l'épreuve, voire une tentative d'illustration. Selon Lévi-Strauss :

« On conçoit généralement les voyages comme un déplacement dans l'espace. C'est peu. Un voyage s'inscrit simultanément dans l'espace, dans le temps et dans la hiérarchie sociale. Chaque impression n'est définissable qu'en la rapportant solidairement à ces trois axes, et comme l'espace possède à lui seul trois dimensions, il en faudrait au moins cinq pour se faire du voyage une représentation adéquate⁸. »

Simultanéités et incomplétudes

Le récit de Michel Butor intitulé « Le froid à Zuni » que l'on retrouve dans le second volume du *Génie du lieu*, me semble explorer les limites d'une telle assertion tout en tirant la leçon d'autres observations de l'anthropologue.

« Le froid à Zuni » tente de décrire le rituel du Shalako tel qu'a pu le percevoir Michel Butor lorsqu'il y a assisté en compagnie de sa femme Marie Jo et de deux amis américains en décembre 1969.

Le terme Shalako désigne aussi bien les cérémonies extrêmement importantes dans le rituel Zuni qui président au retour des esprits ancestraux et qui ont lieu vers fin novembre-début décembre, soit quarante-neuf jours après la pleine lune d'octobre, que les six Katchinas qui sont les oiseaux messagers du Conseil des Dieux.

La cérémonie proclame la stabilité d'un espace et en particulier la perpétuation de l'est, lieu du soleil renaissant, Pautiwa. Le soleil risquerait en effet de continuer à descendre après la date du solstice jusqu'à disparition complète dans le sud si l'espace n'était consolidé par un rituel qui s'étend sur l'année entière et dont le Shalako n'est que le point culminant. Les cérémonies ont lieu à Zuni dont l'ancien nom désigne l'ombilic du monde, Itiwana, qui est censé se trouver dans la partie sud du village actuel, mais désigne aussi le milieu du temps, c'est-à-dire le solstice d'hiver, et par extension, le solstice d'été.

Nous ne disposons d'aucune description complète de cette cérémonie, les observateurs, déroutés par la nature même des rites n'ont pu nous en décrire que d'innombrables détails dispersés : la

8. Claude LÉVI-STRAUSS, *Tristes Tropiques* [1955], Paris, Plon, UGE, « coll. 10/18 », 380 p., p. 68.

particularité la plus remarquable du Shalako étant sa simultanéité sur huit scènes, ainsi, non seulement la foule est fragmentée mais les gens vont et viennent d'un lieu à l'autre. De plus, si les six Shalakos ont chacun un chant légèrement différent, les Koyemshis qui jouent le rôle de clowns, parodient ces chants tout en respectant la teinte que leur confère leur caractère propre ; de leur côté, les deux Salamobias, qui sont des guerriers chargés d'exécuter les ordres des autres membres du Conseil des Dieux sont choisis chaque année sur une possibilité de six au costume spécifique. À cela, il faut ajouter que les Zunis se sont rendus compte, il y a longtemps, que les gens venus de l'extérieur considéraient leurs cérémonies religieuses comme spectacle de foire, si bien que la plupart d'entre eux ont refusé d'en parler avec les anthropologues et, parmi ceux qui l'ont fait, certains ont raconté des choses volontairement inexacts.

Un texte réparateur

Une scène introductive qui précède la description proprement dite du rituel, joue le rôle de frontispice en indiquant les enjeux de l'écriture et de la lecture du récit qui va suivre :

« Dans une vitrine du petit musée d'ethnographie de l'Université du Nouveau-Mexique à Albuquerque, on voit un modèle d'une place de Zuni où des poupées sculptées par un Indien représentent les principaux personnages du Shalako. Celui qui mène la marche est Pautiwa, masque du soleil levant, suivi par le petit Shulawitsi, masque de feu.

« De même, au village hopi de Sichumovi, en Arizona, qui a adopté au siècle dernier une version abrégée de ce rituel, c'est Pautiwa qui mène Shulawitsi.

« Mais à Zuni même, Pautiwa est absent de la fête ; il n'apparaîtra qu'avec les cérémonies du solstice d'hiver. Il est remplacé par un homme non masqué, vêtu comme un gringo, mais avec une grande couverture blanche sur les épaules. C'est lui qui s'assied le plus près de l'autel dans la maison de Come-longue⁹. »

Le récit s'affiche donc tout d'abord comme étant une entreprise de réparation face à une perception du rituel qui s'avère fautive dans sa représentation muséale. Cette approche n'est pas exclusive au « Froid à Zuni » : on peut la retrouver dans la facture d'autres récits tel « La fête en mon absence » dans *Boomerang* qui, à travers la description d'une reconstitution d'un village Haïda, met en

9. Michel BUTOR, *Où Le génie du lieu*, 2, Paris, Gallimard, 1971, p. 217.

lumière le vol, le vandalisme, le pillage dont ont été l'objet tous les éléments faisant partie de l'ensemble irrémédiablement dispersé, sans oublier leur détérioration par les éléments de la nature ou par la barbarie des ignorants. Seul, ici, le texte peut, maintenant, tenter de les rassembler et de les reconstituer tout en avouant son impuissance. Il s'agit aussi du récit d'un rituel qui se trouve être l'incarnation d'un mythe composé de l'ensemble de ses variantes : à la description principale du rituel Zuni s'adjoindront quelques évocations d'une variante Hopi tandis que l'ensemble sera mis dans une perspective à la fois chronologique et historique. Enfin le choix de décrire le rituel de Zuni semble être motivé par cette absence de Pautiwa, « remplacé par un homme non masqué » mais, en fait, non pas exactement remplacé par cet homme qui se trouve être le Père de Shulawitsi, et dont la présence souligne plutôt l'absence du personnage manquant, dont le rôle ne nous sera précisé qu'à la fin du récit.

Le récit de Michel Butor va se présenter de façon composite, dans une élaboration à multiples facettes fondée sur un ensemble préalable de descriptions partielles, esquissées, traduites parfois de mouvements, d'artefacts ou de chants. Dans sa reprise de ces éléments jusqu'alors dispersés, le récit de voyage va tenter de donner une représentation du rituel la plus complète et la plus englobante possible. Sous l'apparence d'un récit de voyage respectant, tout en les parodiant, les caractéristiques typiques de ce genre littéraire, ne refusant ni l'anecdotique, ni le didactique, rendant accessible au profane l'ethnographie d'une cérémonie complexe, l'architecture même du texte va indiquer les lacunes, les contradictions et les limites du genre.

Nous avons, en premier lieu, le récit de l'auteur racontant les péripéties de sa participation au Shalako de 1969 à Zuni, au Nouveau Mexique. Récit au présent, avec de brefs retours au passé récent puis, ce qui surprend, intrusions de paragraphes écrits au futur, ce qui bouleverse la chronologie de l'ensemble, jusqu'à ce que nous comprenions qu'il n'a pas assisté à toute la cérémonie, qu'il a quitté le site du rituel avant son dénouement. Cela sera confirmé de façon plus directe par le témoignage de l'une de ses filles, dans « La fête en mon absence » dont l'action se passe quelques années plus tard :

« Bien sûr nous avons emporté le livre de Michel, et les choses se sont passées à peu près comme il les a décrites [...] et puis au petit matin nous

avons vu des choses dont Michel ne parle pas car il était parti trop tôt avec ses amis¹⁰. »

Donc le récit principal qui, normalement, devrait s'afficher comme englobant, se donne plutôt à lire comme incomplet, voire, lacunaire.

Un intertexte critique

À ce premier plan du texte s'adjoignent plusieurs couches à caractère descriptif dont les éléments essentiels proviennent de témoignages antérieurs que l'auteur affirme avoir utilisés. Une description des lieux où se déroule le rituel, c'est-à-dire des six maisons des Shalakos, celle des clowns, dits Koyenshi ou Têtes-à-courges, celle, enfin, de Corne Longue, avec pour chacune, le mobile en forme de croix qui tourne, suspendu à l'une des poutres du plafond et l'autel qui y a été érigé. C'est d'après l'ouvrage de Mathilde Cox Stevenson (23^e rapport annuel du Bureau d'Ethnographie Américaine, 1901-1902) que Michel Butor affirme avoir élaboré les descriptions des autels « car il m'a semblé qu'ils n'avaient guère changé depuis. Il m'est impossible de préciser quelle coordination exacte ils ont eue avec les huit scènes en ce décembre 1969¹¹ » ajoute-t-il cependant. Les nombreux personnages, actant du rituel avec leur masque et leur habillement respectifs sont longuement décrits, avec un luxe de détails dans leurs pérégrinations à travers l'aire dans laquelle se déroule cette cérémonie. En plus de ce qu'a pu remarquer l'auteur, ces descriptions proviennent de sources diverses puisqu'aux observations s'ajoutent un certain nombre de nuances et de commentaires. Ainsi, Butor mentionne indirectement ses sources, tout en soulignant leur incomplétude ou encore, à propos du chant des Shalakos accompagnant leur danse : « Malheureusement une seule des six versions a été transcrite par Ruth Bunzel, celle du Shalako du nadir, la plus courte » (p. 309) ; à propos du troisième Koyenshi, nommé l'archer : « Mais ce qui est étrange c'est que, selon Ruth Bunzel, seule ethnographe à nous donner l'information, ses graines sont celles du maïs TURQUOISE alors que l'on s'attendrait au JAUNE. Dans la liste qu'elle donne toute la gamme semble être décalée d'une touche. » (p. 274).

10. Michel BUTOR, *Boomerang, Le génie du lieu*, 3, Paris, Gallimard, 1978, p. 410.

11. Michel BUTOR, *Où Le génie du lieu*, 2, Paris, Gallimard, 1971, p. 269.

Interviennent enfin les différents versets du chant de Corne Longue rapportés à l'imparfait, de celui du premier danseur, rapportés au présent, et de celui du second danseur qui semblera, au futur cette fois, reprendre les mêmes paroles que son prédécesseur avec, pour terminer, une reprise de ces chants alternés avec parfois changement du temps auquel ils sont rapportés, mais il ne s'agit nullement d'un long ensemble de citations, tel que nous aurions pu le penser, puisque :

« C'est naturellement de la version de Ruth Bunzel publiée dans le 47^e rapport annuel du Bureau d'Ethnologie Américaine, 1929-1930, que je me suis inspiré pour établir mon propre chant de Shalako, en le raccourcissant considérablement. J'ignore presque tout de la langue Zuni. Heureusement cette spécialiste a publié certaines de ses traductions en deux états : mot à mot interlinéaire, anglais normal, ce qui permet de mesurer les écarts ¹². »

Écarts que Michel Butor va mesurer à plusieurs moments à travers, par exemple, une insuffisance des lexiques (p. 313) et une insuffisance des transcriptions (p. 320) qu'il mentionne et vont l'obliger à conserver dans son chant le mot Zuni intraduisible en français comme il l'avait été pour Ruth Bunzel en langue anglaise, mais incompréhensible pour nous.

Et commente-t-il :

« Les strophes qui courent dans ce texte, eaux vives sous la glace, ne peuvent être, dans le miroir d'un voyageur, qu'un très lointain reflet d'un chef-d'œuvre dont l'étude commence à peine, car si la littérature ethnographique sur Zuni et en particulier le Shalako est déjà considérable, la particularité la plus remarquable de ce spectacle, sa simultanéité sur huit scènes, a jusqu'à présent tellement dérouté les observateurs qu'ils n'ont pu nous en décrire que d'innombrables détails dispersés ¹³. »

Si au récit de voyage évoquant le bref séjour de l'auteur français à Zuni en 1969 s'ajoute une réflexion critique au sujet des textes décrivant l'un ou l'autre des éléments du rituel et qu'il utilise, toute une autre utilisation de ces textes va contribuer à déstabiliser la teneur apparemment univoque du récit contemporain. Ainsi, par leur intermédiaire, plusieurs réseaux comparatifs sont entretenus tout au long du récit :

— Une série de changements, de modifications apportés au déroulement de la cérémonie que l'on peut constater en rapprochant ce que les premiers observateurs ont déclaré à ce que l'on peut voir aujourd'hui, en 1969 (p. 257, 261, 280, 299 et 308) ;

12. Michel BUTOR, *Où Le génie du lieu*, 2, Paris, Gallimard, 1971, p. 340.

13. Michel BUTOR, *ibidem*, p. 340.

— Les variantes que la cérémonie a cultivées face à son propre déroulement : « une autre année » (p. 275, 306, 332 et 379) ou « au début du siècle » (p. 336 et 355) ;

— Une remise en situation de Zuni dans le champ historique depuis ses origines, parmi les sept cités de Cibola jusqu'à la réserve actuelle prenant de l'expansion ;

— Enfin, en regard du rituel Zuni, l'évocation sous le mode comparatif, de la cérémonie du village hopi de Sichumovi « selon l'admirable ouvrage de Jesse Walter Fewkes : *Hopi Katchinas drawn by native Artists*, 21^e rapport annuel du Bureau d'Ethnographie américaine, 1899-1900 ».

Par ailleurs, tout un aspect du texte de Butor est à caractère encyclopédique, voire didactique, puisqu'il tente d'expliquer au profit du lecteur, le sens de la cérémonie, (p. 317, 347, 364, 367 et 372) tout en prenant ses distances avec les conceptions traditionnelles réductrices : « Selon certains spécialistes, les Têtes-à-courges représenteraient les prêtres franciscains qui ont essayé d'évangéliser Zuni. Ils sont sûrement bien autre chose encore ». (p. 317)

Contribuer au rituel

Enfin, le récit de Butor n'est pas que descriptif et d'ordre critique, mais contribue au rituel non seulement en tentant d'en proposer une sorte de rejeu textuel, mais aussi par l'introduction de deux récits de rêves comme éléments de l'ensemble, celui que fait le premier Porte-Bâton tout en accompagnant le chant de Corne Longue (p. 303, 304 et 310) et celui que fait Corne Longue en sa maison, tandis qu'il continue son chant (p. 313). Comme si, par ce geste, son récit proposait sa propre inscription au sein de l'orchestre formé autour du Shalako, faisait maintenant partie intégrante de l'ensemble.

Elaborer ce récit de voyage tel un palimpseste, tel un texte écrit en plusieurs couches, en intégrant variantes, critiques et transformations entre les différentes strates de textes cités ou adaptés et disposés de façon progressive va permettre, une fois résolue la complexité lectorielle de plus en plus grande provoquée par le grand nombre d'informations évoquées, d'avoir une vue incomparablement plus claire du rituel Zuni que celle obtenue en lisant chacun des textes d'origine indépendamment l'un de l'autre. La disposition privilégiée va situer, sur l'espace de la double page, l'évocation de scènes qui se déroulent simultanément mais en des

lieux distincts, et mettre en valeur le mouvement, la mobilité de l'ensemble dans lequel les personnages évoluent. Mais, pour contrer ces difficultés de lecture, l'auteur va suggérer plusieurs moyens pour mieux nous situer : la précision avec laquelle seront décrits tel autel ou telle croix de couleur suspendue à une poutre de l'une des maisons sacrées et tournant au vent, nous permet, après que nous en ayons lu une première description, dès qu'elle est de nouveau évoquée, de nous resituer dans la maison correspondante, d'y voir tel masque dont nous pouvons suivre les évolutions ou d'y écouter les chants du personnage qui le porte. Le rituel est donc décrit en mouvement, en sa mobilité, en son activité plutôt que de façon statique.

Mise en procès

La description ethnographique traditionnelle, tout en demeurant le matériau par excellence du nouveau texte, du récit de voyage, va toutefois se trouver mise en procès de façons diverses. Le travail de sélection et de découpage des textes cités, d'insertion, de reconstruction apparenté au collage, tout en conservant le timbre propre à chacun des textes, favorise une mise en relation de ces textes qui, autrement, n'auraient jamais pu se rencontrer en un même continuum. La confrontation entre l'observation *in situ* et la citation provenant de l'observation scientifique éclaire avec plus d'acuité dissonances et variations tout en mettant en valeur certains éléments habituellement éludés par le texte ethnographique : par exemple les coulisses du rituel, les préparatifs des acteurs, leurs pauses au cours de son déroulement, le côté convivial de la cérémonie, ici décrits. Enfin les limites du langage évoquées parfois dans le texte de Butor renvoient aussi aux limites qui s'imposent à la compréhension totale d'une culture autre. Les différents procédés nous permettent ainsi de circuler d'une nouvelle façon au sein de la cérémonie, d'y suivre un parcours plus complet et plus harmonieux tout en restant conscient du fait qu'il nous est impossible d'en obtenir une perception totale et entière. C'est dans sa relative transparence que nous pouvons maintenant l'interroger à partir d'une vision de l'intérieur, variable et mobile dans l'espace et le temps. Le récit de Butor met en évidence notre incapacité à tout saisir de ce rituel à cause de sa complexité intrinsèque et de nos limites langagières, mais ce rituel ne serait-il pas qu'un prétexte ?

Nous lisons avec « Le froid à Zuni », les aventures d'un récit amérindien traduit et adapté à travers un ensemble de témoignages et d'observations d'Occidentaux d'époques diverses, médiatisés par diverses formes de textes. Comment notre lecture peut-elle surmonter cette impossibilité de saisir dans son ensemble, dans son mouvement et sans la réduire, la cérémonie, fête ou rituel, tout en gardant apparentes les lacunes entretenues par nos limites perceptives ? Car si ces cérémonies ont tant d'importance pour nous, c'est non seulement parce qu'elles existent encore malgré tout ce qui aurait pu les anéantir, mais aussi parce qu'à différentes époques, y compris la nôtre, elles ont suscité l'intérêt profond de voyageurs écrivains ou scientifiques, au point qu'ils ont été tentés d'en restituer l'essence.

« La pensée mythique, écrit Lévi-Strauss, élabore des structures en agencant des événements, ou plutôt des résidus d'événements (opère avec des qualités secondes, d'occasion) alors que la science « en marche » du seul fait qu'elle s'instaure, crée sous forme d'événement, ses moyens et ses résultats, grâce aux structures qu'elle fabrique sans trêve et qui sont ses hypothèses, et ses théories¹⁴. »

Une relation rédemptrice

C'est en mimant les structures de la pensée mythique qui se rapprocheraient de la métaphore par rapport à celle de la pensée scientifique qui serait plutôt de l'ordre de la métonymie que ce récit de voyage moderne tente, il me semble, de répondre à ces interrogations. Si nous reportons ces observations sur l'ensemble du cycle des *Gême du lieu* nous serons plus sensibles aux propositions de ce dispositif qui nous permet d'appréhender le cours du monde ainsi traduit, et d'influer sur lui par la matière de ses critiques et de ses rêves ; la lecture plurielle qu'exige ce texte pluriel joue le rôle de modèle réduit puisqu'elle permet de traverser de façon analogique les étapes nécessaires à l'éveil d'une conscience plus affinée de l'Autre.

Université du Québec à Montréal

14. Claude LÉVI-STRAUSS, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, p. 33

Mémoire et fiction : à propos d'un texte de Anna Seghers *

Jochen VOGT

Depuis sa première publication en 1965, le petit texte de Anna Seghers sur sa ville natale, intitulé *Zwei Denkmäler*, a connu une très large diffusion et a même servi souvent pour des cours de littérature¹. À mon sens pourtant, sa place dans l'œuvre de l'auteur continue à être sous-estimée et sa portée plus générale méconnue. C'est cette dernière dimension que je voudrais présenter.

« Deux Monuments »

« J'ai commencé dans l'émigration un récit que la guerre a interrompu. Je me souviens encore de son début. Pas mot pour mot, mais du sens. Ce qui m'avait alors émue, aujourd'hui encore ne me sort pas de la tête. Je me souviens d'un souvenir.

« À Mayence, en Rhénanie, ma patrie, il y avait deux monuments que je ne pouvais jamais oublier, ni sur les bateaux, dans la joie ou la peur, ni dans les villes lointaines. Le premier, c'est la cathédrale. — Comme j'ai pu le voir à ma surprise quand j'étais écolière, elle est construite sur des piliers, qui s'enfoncent profondément dans la terre — presque aussi profondément que la cathédrale s'élevait haut me semblait-il alors. Leurs fissures disait-on, avaient été cimentées, dans le passé, là où l'eau avait causé des ravages. Je ne sais pas si ce qu'un professeur nous avait raconté est vrai : les piliers romans et gothiques seraient plus solides que les plus récents.

« Même si je ne l'avais plus jamais revue, cette cathédrale au-dessus du Rhin, dans sa puissance et sa grandeur, me serait restée en mémoire. Il y a un autre monument de ma ville natale que je ne peux pas oublier non plus. C'était une unique pierre plate, qu'on avait encastrée dans le pavé

* Ce texte est la version remaniée d'un article paru sous le titre « Was aus dem Mädchen geworden ist. Kleine Archäologie eines Gelegenheitstextes von Anna Seghers », *Argonautenschiff*, 6, 1997, p. 121-136.

1. Pour une récente réédition, cf. par ex. Hannes KRAUSS (ed.), *Vom Nullpunkt zur Wende. Deutschsprachige Literatur 1945-1990*, Essen, Klartext Verlag, 1994, p. 12 et suiv.

d'une rue. La rue s'appelait-elle Bonifaziusstrasse ? S'appelait-elle Frauenlobstrasse ? Je ne le sais plus. Je sais seulement que la pierre a été placée à la mémoire d'une femme tuée pendant la Première Guerre mondiale par les éclats d'une bombe alors qu'elle allait chercher du lait pour son enfant. Si je me souviens bien, c'était la femme du marchand de vin juif Eppstein. La Première Guerre mondiale était cruelle, anthropophage, mais ce n'est que vers la fin que commencèrent les bombardements aériens sur les villes et les gens. C'est pour cela qu'on avait posé à la mémoire de la femme cette pierre, plate comme le pavé, et qu'on y avait gravé son nom.

« La cathédrale a tant bien que mal survécu aux bombardements de la Seconde Guerre, alors que la ville a été détruite. Elle domine de sa hauteur le fleuve et la plaine. Si la petite pierre commémorative est encore là, je ne le sais pas. Lors de mes visites je ne l'ai plus retrouvée. »

« Dans le récit que j'avais commencé à écrire avant la Seconde Guerre et que pendant la guerre j'ai perdu, il était question de l'enfant, pour qui la mère allait chercher du lait qu'elle n'a pas pu rapporter à la maison. J'avais l'intention de raconter ce qu'il est advenu de cette petite fille. »

« Mais qui raconte ici, en fait ? »

Pour une fois l'auteur elle-même. Car le texte ne fournit aucune raison pour ne pas identifier l'auteur Anna Seghers avec le « je » de la narratrice et le « je » du personnage qui se souvient². Nous avons donc affaire à un texte factuel, plus précisément à une esquisse autobiographique, où apparaissent clairement les périodes et les ruptures de l'histoire allemande du siècle écoulé : l'Empire, la Première Guerre, la République de Weimar et l'exil, la Seconde Guerre et l'Allemagne d'après-guerre. Le « je » de la narration, la première personne du singulier, recouvre dans ce texte, outre le « je » qui se souvient, simultanément plusieurs « je » remémorés, qui correspondent aux différents âges de la vie de l'auteur/protagoniste, depuis ses années d'école, vers 1910, jusqu'au présent de l'écriture, au milieu des années soixante. Cette stratification temporelle est la première des trois structures narratives qui, ensemble, débouchent sur une stratégie narrative unique. Au moment de l'écriture, le souvenir se reporte aux différentes strates du passé, pour revenir toujours au présent. Une analyse détaillée du texte pourrait en donner la démonstration. Je me contente ici de constater brièvement que *Deux Monuments* décrit un mouvement oscillatoire relativement régulier entre le présent de l'écriture et plusieurs stades du passé, un vrai « zigzag

2. Cf. Philippe LEJEUNE, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1980.

du souvenir », selon la formule de Gérard Genette³. Une situation narrative décentrée en est le corrélat : l'auteur/la narratrice, si elle apparaît comme un des personnages de son histoire, n'est pas vraiment le personnage principal. En fait sa biographie est seulement le cadre de l'épisode central de la mort de la mère et du destin incertain de la fille Eppstein. On désigne habituellement cette variante du récit à la première personne comme « je témoin ». Il faut le comprendre ici non seulement comme « témoin oculaire » dans la fiction, mais aussi comme « témoin de son temps ».

La deuxième structure narrative que je voudrais souligner est « le concept abstrait de l'histoire » : l'opposition dans ce texte du grand et du petit, du haut et du bas, du pouvoir et de l'impuissance, opposition déjà contenue en germe dans le titre et rendue surtout manifeste sur le plan des symboles matériels (cathédrale *versus* pierre commémorative). Cette structure paradigmatique, étroitement liée avec la vision du monde et la conception de l'histoire de Anna Seghers (cf. par exemple *La Force des faibles*, également de 1965), cerne l'épisode central comme celui qui l'encadre ; elle suscite, en outre, (différentes) interprétations, conduisant ainsi à la troisième et (du point de vue de l'impact esthétique) principale structure narrative.

Il s'agit des deux *vides* ou *indéterminations*, de la curieuse double fin ouverte du texte. Il s'agit de l'importante ligne blanche avant le dernier paragraphe et de la fin laconique, qui laissent subsister les questions : qu'est-il arrivé au second monument, et qu'est-il advenu de la petite fille ? En abandonnant ses lecteurs et lectrices à ces questions (et à l'appel implicite à trouver les réponses), l'auteur nous permet de répondre à la question « qui raconte ici en fait ? » : « Nous deux. Tu le sais bien, Seghers⁴. »

Que s'est-il vraiment passé ?

Même s'il est très mal vu aujourd'hui de poser cette question, ce texte autobiographique, à maints égards enraciné dans l'histoire, nous incite à le faire. Or on a pu reconstituer les événements historiques auxquels se réfère le texte à partir de documents d'archives, de témoignages et de correspondances, entre autres

3. Cf. Gérard GENETTE, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, p. 81. Si le procédé n'est pas rare (il suffit de penser à Marcel Proust), il est remarquable dans un texte aussi court.

4. Cf. Uwe JOHNSON, *Jahrestage. Aus dem Leben von Gesine Cresspahl*, t. I, Frankfurt/Main, Suhrkamp, 1970, p. 256.

celle de Anna Seghers. Résumons : le bombardement de Mayence du 9 mars 1918, outre des dégâts matériels, fit onze victimes, dont quatre militaires. Parmi les victimes civiles, figurait Madame Meta Cahn, qui doit nous intéresser plus particulièrement. Elle était l'épouse de Jacob Cahn, qui avait hérité de son père une imprimerie et une papeterie en gros, situées sur la Bonifaziusplatz. La famille habitait un quartier bourgeois ancien, à quelques minutes de la Schulstrasse. Les Cahn étaient une famille socialement reconnue, tout comme leurs voisins et amis, les Reiling, qui habitaient Kaiserstrasse⁵. De cette reconnaissance sociale témoignent les nombreuses réactions publiques suscitées par la mort de Meta Cahn et qui, elles, explicitent en outre l'horizon idéologique et politique dans lequel ont eu lieu ces cérémonies funéraires⁶.

Jacob Cahn a réussi à fuir en Israël en 1939, où il est mort en 1975, à l'âge de 92 ans. Peu avant il avait raconté ses souvenirs de ce jour fatal de 1918 :

« En ce samedi, j'allais avec ma femme de Bonifaziusplatz, où habitaient mes parents, à notre appartement dans la Schulstrasse, au moment où est tombée la première bombe. [...] ma femme cria : « je cours voir les enfants » quand la deuxième bombe explosa, au coin de Bonifaziusplatz, et la blessa mortellement. [...] Nous avions deux enfants, un garçon qui n'avait pas encore quatre ans et une fille d'un an et demi. Pendant des années, je suis passé tous les jours devant la plaque posée à l'endroit de l'accident en allant à mon travail à Bonifaziusplatz — [...] — c'était une plaque ovale formée de petites pierres noires et blanches, mais ne portant aucune inscription⁷. »

De son côté la fille de Jacob et Meta Cahn, Madame Margarete Oppenheimer, confirme et complète le témoignage de son père, tout en le rattachant au présent :

« En juin 1992, j'ai passé une semaine à Mayence et à cette occasion j'ai parlé devant une classe du lycée de la Schulstrasse, devenue maintenant Adam-Karillonstrasse. Nous habitions en face de cette école, Schulstrasse 54. Lors des élections l'école servait de bureau de vote et nous regardions par la fenêtre pour voir si parmi les gens qui venaient

5. Sur la famille de Anna Seghers, cf. Friedrich SCHÜTZ, « Die Familie Seghers-Reiling und das jüdische Mainz », *Argonautenschiff*, 2, 1993, p. 151 et suiv.

6. En particulier le discours prononcé à cette occasion par le maire de la ville et publié dans le *Mainzer Journal* du 15-3-1918.

7. Témoignage recueilli par Barbara GLAUERT, historienne de la ville de Mayence.

voter il y en avait que nous connaissions. Je me souviens des affiches en faveur d'Ebert ou de Hindenburg... et plus tard de Hitler ⁸. »

Les questions historiques que pose *Deux Monuments*, y compris celle de la dernière phrase : *Qu'est-il advenu de la petite fille ?*, trouvent ainsi leurs réponses. Mais aussitôt s'en posent d'autres, spécifiquement littéraires et qui s'adressent au texte : la plaque commémorative portait-elle un nom ou pas ? Pourquoi Madame Cahn s'appelle-t-elle Eppstein ? Pourquoi l'auteur ne peut-elle pas se souvenir du nom de la rue, ni retrouver la plaque « lors de sa visite » après la guerre ? Et pourquoi garde-t-elle le silence sur ce qu'il est réellement advenu de la petite fille ?

Dans une lettre adressée à Jacob Cahn en 1969, Anna Seghers s'explique à propos du changement de nom :

« J'ai délibérément choisi un nom étranger quelconque, car j'avais pensé utiliser l'épisode en question comme début d'un récit plus long, et il ne devait pas s'ensuivre de confusion avec votre famille. Mais je ne suis pas arrivée à écrire ce récit, et c'est peut-être mieux ainsi, car la France où je vivais jadis a été occupée par les Allemands, j'ai dû partir avec mes enfants vers le sud et j'ai alors perdu ou brûlé un tas de manuscrits ⁹. »

S'agit-il seulement de discrétion ? Le nom est-il si arbitraire ? La vaine recherche de la rue et de la plaque est-elle due à un trou de mémoire ? Je pense qu'il s'agit plutôt d'un passage à la fiction, d'une distance narrative par rapport à la dimension factuelle et de sa transformation poétique. La dissimulation des faits historiques renforce l'impact que peut produire le récit et doit être examinée plus précisément. Mais d'abord se pose la question de savoir, comment, où et quand Anna Seghers pouvait publier un texte perdu en 1940 en France ? Ce qui nous amène à l'histoire de la genèse et de la publication de *Deux Monuments*.

« Mariage blanc »

Klaus Wagenbach a réuni en 1965, dans le recueil publié par sa maison d'édition sous le titre *Atlas. Zusammengestellt von deutschen Autoren*, des écrivains de différentes générations, d'Allemagne de l'Ouest et de l'Est, d'Autriche et de Suisse, qui

8. Cf. la lettre reproduite dans Christoph BATHELT, « Ein Gedächtnisloch in der Mainzer Stadtgeschichte oder ein Gedenkstein für Meta Cahn ? ! », *Gymnasium Moguntium. Blätter des Freundes- und Förderkreises des Rabanus-Maurus-Gymnasiums*, 56, 1993.

9. Lettre citée par Barbara GLAUERT.

devaient décrire « leur pays ». Parmi les textes devenus célèbres de cette anthologie, on trouve celui de Anna Seghers. Si le contenu du texte permet de le dater approximativement — l'après-guerre — la correspondance relative à sa publication semble pouvoir préciser la date de sa rédaction : il aurait été écrit en février-mars 1965. Et pourtant il existe un texte portant le même titre, publié vingt ans plus tôt à Mexico, dans un journal de l'émigration antifasciste allemande, *Demokratische Post*, du 1^{er} août 1945. Il s'agit d'un numéro spécial, qui, à l'occasion du deuxième anniversaire du journal, devait célébrer la fin du régime de Hitler et les perspectives d'une « nouvelle » Allemagne. On y trouve ainsi des noms illustres de l'émigration, tels ceux de Heinrich Mann, d'Egon Erwin Kisch, et celui de Anna Seghers qui signe un texte intitulé *Deux Monuments. Extrait d'une nouvelle inédite « Mariage blanc »*¹⁰.

Nous nous trouvons du coup en présence de deux versions bien distinctes du texte. La première (et presque inconnue) version était conçue comme le début d'une histoire plus longue. Le moi de la narration, comparé à celui de la version de 1965, est faiblement esquissé, la stratification temporelle encadrant l'épisode central est

10. Anna SEGHERS, « Zwei Denkmäler. Aus einer unveröffentlichten Novelle « Mariage Blanc », *Demokratische Post. Organo de los Alemanes demócratas de México y Centro-América*, 1^{er} août 1945, p. 8. Je remercie Sigrid Thielking qui m'a signalé l'existence de ce texte que nous reproduisons ici :

« Deux monuments de ma ville natale, qui est peut-être de fond en comble détruite, sont enracinés si fermement dans ma mémoire qu'ils ne peuvent être la proie d'aucune destruction. Un de ces monuments est la cathédrale qu'on aperçoit depuis les collines lointaines sur la rive droite du Rhin et à travers la vaste plaine. Ses piliers, tels des puits de mines, s'enfoncent aussi profondément dans la terre que ses tours montent haut vers le ciel. Pendant plus d'un millénaire tout le peuple a travaillé pour la construction de la cathédrale. Dans ses caveaux reposent les archevêques qui furent les grands chanceliers du Saint Empire romain de la nation allemande.

« L'autre monument est si insignifiant, si petit et plat, qu'il est peut-être encore intact, caché sous les décombres et les gravats. On le remarquait seulement quand on savait où il se trouvait exactement. C'était une pierre dépolie, portant une date, qui se distinguait à peine des autres pavés de la chaussée. Les autorités de la ville avaient fait poser cette pierre pendant la Première Guerre à la mémoire d'une femme qu'une bombe avait tuée à cet endroit. Malgré l'alarme, la femme avait couru dans la rue pour chercher du lait pour ses enfants. Sa mort était alors quelque chose de si curieux et rare, que l'administration de la ville a décidé d'en garder l'empreinte pour les concitoyens.

« C'était la femme du marchand de vin juif Gebhardt. »

quasi inexistante. La syntaxe et la langue sont extrêmement simples. En revanche, le motif fictionnel de la mère qui allait chercher du lait « pour ses enfants » y est également présent, elle est ici la « femme du marchand de vin juif Gebhardt ». Il n'est nullement question d'une fille et de son sort ultérieur. Seul le sous-titre, *Extrait d'une nouvelle inédite « Mariage blanc »*, laisse deviner les intentions de l'auteur.

En effet, en 1940, alors qu'elle se trouvait encore en France, Anna Seghers avait déjà travaillé à cette nouvelle, dont le sujet lui semblait convenir pour un film. « Mariage blanc » n'a-t-il jamais été écrit, le manuscrit en a-t-il été perdu, pourquoi Seghers a-t-elle publié le début de cette histoire en 1945 à Mexico ? Nous l'ignorons. Notons simplement qu'au cours de cette période paraissent *La Septième Croix* en anglais et en allemand et l'édition américaine de *Transit*, et en 1946 *L'excursion des jeunes filles qui ne sont plus*, écrit en 1943-1944. Dans ce contexte, la présence de motifs communs à *Deux Monuments* et à *La septième Croix* (la cathédrale, le Rhin), *Transit* (le mariage blanc, les « bateaux et les villes lointaines ») et surtout *L'excursion des jeunes filles* (l'école, la ville et ses rues, la mort d'une femme lors d'un bombardement, l'enfant survivant, etc.) ne peut guère nous surprendre. Ce qui est étonnant, c'est que cette dimension intertextuelle marque bien plus profondément la version de 1965. Un travail de la mémoire qui mérite un regard attentif.

Traces effacées

La complexité de la construction temporelle, l'entrelacs dense de motifs et de symboles, l'impression intense que laisse la lecture de *Deux Monuments* sont assurément dûs à la *réécriture*, élaborée grâce à la force de la mémoire et de l'imagination objective. C'est seulement du point de vue d'une femme de soixante-cinq ans que ce zoom à travers le XX^e siècle devient possible. Ce qu'elle présente comme un rapport factuel, s'avère être un effet de miroir raffiné entre les faits et la fiction.

Reprenons à partir de la fiction évidente de l'épisode central. « La rue s'appelait-elle Bonifaziusstrasse ? S'appelait-elle Frauenlobstrasse ? Je ne le sais plus. » La Bonifaziusstrasse est la prolongation de la Frauenlobstrasse, elle-même parallèle à la Schulstrasse, si familière à Anna Seghers depuis l'enfance. Loin de l'avoir oublié, elle tait sciemment ici le nom de la rue. De même, les événements de 1918 ne sont point oubliés : « J'ai vécu mon

premier bombardement sur les rives du Rhin », note-t-elle dans son journal en juin 1938 à Paris. La faiblesse de la mémoire de l'auteur apparaît plutôt comme une esquivé métonymique, qui rend en même temps possible la charge sémantique et symbolique du contenu diégétique. Winfried Bonifazius, missionnaire irlandais et archevêque de Mayence de 746 jusqu'à 754, est étroitement lié à la cathédrale, le premier des deux monuments. Le nom de la Frauenlobstrasse (rue de l'Éloge des femmes) parle de lui-même¹¹, sur le plan sémantico-symbolique, et peut être associé au deuxième monument. L'opposition qui se construit ici va être par ailleurs atténuée ou cachée. Si Eppstein — qui remplace le nom bien juif de Cahn et celui « arbitraire et étranger » de Gebhardt — est un nom juif-allemand courant, il est également celui d'une ville et d'un château de Rhénanie. Les comtes d'Eppstein ont occupé à cinq reprises, entre 1060 et 1305, la charge d'archevêque de Mayence. Parmi eux, Siegfried III von Eppstein (1230-1249), dont la tombe se trouve toujours dans la cathédrale et qui en inaugure l'aile ouest en 1239, est lié étroitement à ce monument¹².

Le « baptême » symbolique de Madame Cahn, qui s'appelle désormais Eppstein, indique que Seghers ne construit pas une opposition fondamentale entre chrétienté et judaïsme. La mère juive — et plus exactement l'expression archétypique de l'éloge de la mère — se trouve plutôt reliée par le choix du nom au contexte traditionnel (à dominante chrétienne) du pays. Dans la perspective de la vie de Anna Seghers, on peut, avec une grande plausibilité, interpréter cela comme l'expression d'une nostalgie de la symbiose judéo-allemande. Mais il faudrait aussi tenir compte de la façon toute singulière qu'elle a d'« effacer des traces et d'en produire d'autres¹³ ».

«... missing from a camp near Lublin »

Dans ses lettres écrites de Mexico, un sujet est constamment présent, sujet négligé par les recherches sur Anna Seghers, le souci du sort de sa mère, transportée au printemps 1942, à l'âge de

11. Même si elle doit son nom au troubadour Heinrich von Meissen, dit Frauenlob, mort à Mayence en 1318.

12. On retrouve la cathédrale et la tombe dans *La Septième Croix*.

13. L'expression est de Sonja HILZINGER, « Anna-Seghers-Kontexte », *Horizonte*, 3, 1996, p. 212.

soixante-deux ans, à Piaski près de Lublin¹⁴. Début 1945, le souci se fait affreuse certitude : « *Mother... has been declared missing from a camp near Lublin* ¹⁵. »

Les faits relatifs au transport massif des juifs de Hesse, le 20 mars 1942, vers Piaski (et ensuite probablement vers les camps d'extermination de Sobibor ou Belzec) ont été étudiés. Parmi les victimes figuraient Hedwig Reiling et le professeur Johanna Sichel. À cette dernière, son élève d'antan avait déjà rendu hommage dans *L'excursion des jeunes filles* achevé en 1943-1944, où d'ailleurs la déportation de la mère est explicitement mentionnée.

Peu après, et bien avant la publication du récit en 1946, Seghers essaie de concevoir une version cinématographique de *L'excursion des jeunes filles qui ne sont plus*, dans une perspective nouvelle. Dans une lettre de septembre 1944, elle précise en effet que l'histoire se déroulerait après la guerre et qu'« une jeune fille devait être sauvée », réussissant « à parvenir jusqu'à nous et nous exposer sa nouvelle situation ¹⁶ ». Entre la date de la lettre et celle de la publication de la première version des *Deux Monuments* en août 1945, *Demokratische Post* a publié une série d'articles sur l'horreur des camps de concentration. Et c'est apparemment à ce moment que le projet de « Mariage blanc » est définitivement abandonné. Ce serait donc la demande de Klaus Wagenbach en 1965 qui l'aurait poussée à reprendre le motif à demi oublié du sacrifice maternel et la question du destin de la fille.

Histoire(s) d'un adjectif

Le destin de l'enfant, une fille, comme il sera précisé dans la dernière phrase, le destin donc d'une jeune femme juive exposée à la terreur nazie, est appréhendé désormais par le regard rétrospectif de Anna Seghers sur l'histoire, l'histoire de sa vie et de son œuvre. Cette vision rétrospective apparaît pour la première fois dans son projet de film, et c'est d'elle que relèvent les correspondances thématiques existant entre *Transit*, *La Septième Croix* et *L'excursion des jeunes filles*. Cependant, la constellation mère-fille dans *Deux Monuments* reflète aussi, indirectement et sous le couvert de la fiction, la relation entre Hedwig et Netty Reiling. Le

14. Cf. en particulier Alexander STEPHAN, *Im Visier des FBI. Deutsche Exilschriftsteller in den Akten amerikanischer Geheimdienste*, Stuttgart-Weimar, Metzler, 1995.

15. *Ibidem*, p. 479.

16. Cité d'après Alexander STEPHAN, *ibidem*, p. 480.

texte n'explicite cela qu'en un seul adjectif : il s'agit, malgré les nombreuses médiations, aussi de la femme et de la fille du marchand d'art *juif* Reiling. Le devenir incertain de la jeune fille juive, nommée Eppstein, contient la possibilité des deux sorts, celui de la mère comme celui de la fille Reiling : déportation et extermination ou fuite et survie en exil. Cette construction en miroir est à la fois claire et subtile. Peut-être parce qu'elle se cache dans les endroits les plus (in) vraisemblables, telle la fameuse lettre volée chez Edgar Allan Poe : une autobiographie chiffrée à l'intérieur d'une autre, ouverte.

Il est certes possible d'expliquer ce procédé par la méfiance de l'auteur vis-à-vis des questions biographiques, par son refus quasiment constant de thématiser son identité juive, une disposition personnelle que l'antisémitisme latent en RDA a renforcée. Cependant, ce qui est impressionnant, dans sa simplicité presque géniale, c'est le « tour de main » de Seghers : *ne pas* raconter le sort du personnage de fiction qui est au centre du récit, laisser le lecteur remplir l'ellipse et résoudre le nœud. La connaissance de l'histoire ne permet plus de raconter l'histoire telle qu'elle était envisagée en 1940, c'est-à-dire une *histoire de sauvetage*. Mais pour des raisons bien différentes, la mort possible de la fille Eppstein comme la mort réelle de Hedwig Reiling dans les camps, c'est-à-dire une *histoire d'extermination*, ne peuvent pas être racontées non plus. Je soutiens qu'ainsi Seghers réagit à l'aporie inhérente à toute littérature sur la Shoah : le noyau de la terreur, la dernière expérience de la souffrance échappent au narrateur. Tout au moins au type de récit événementiel que Anna Seghers affectionne et développe. Et pourtant : « Parce qu'il était juif, mon père est mort à Auschwitz », écrivait en 1987 Sarah Kofman. « Comment ne pas le dire ? Et comment le dire ¹⁷ ? » Si les lecteurs racontent, ou non, l'histoire escamotée, passée sous silence par Seghers, et comment, s'ils remplissent, ou non, le blanc derrière lequel se trouve « l'absence démesurée », Auschwitz ¹⁸, et comment, cela dépend rigoureusement de la façon dont ils lisent le

17. Sarah KOFMAN, *Paroles suffoquées*, Paris, Galilée, 1987, p. 15-16.

18. Maurice BLANCHOT, *L'écriture du désastre* [1980], cité par Sarah KOFMAN, *Paroles suffoquées*, op. cit., p. 12.

mot *juif*. Isaac Babel avait remarqué : « Si j'écrivais mon autobiographie, je l'intitulerais « l'histoire d'un adjectif ¹⁹. »

La force de la faiblesse

Dans cette perspective, la miniature autobiographique de Anna Seghers pourrait gagner une nouvelle actualité, notamment dans le contexte de l'intense discussion en Allemagne sur les formes et les normes de la « mémoire culturelle » en général, et particulièrement sur les formes et les fonctions esthétiques et idéologiques des « monuments » et de la « politique de mémoire » qui leur est corrélative ²⁰. Actuellement, de tels débats se déroulent à l'intérieur de différentes disciplines, mais aussi publiquement. Et dans l'espace public, ces controverses, parfois argumentées, parfois polémiques, concernent souvent des monuments symboliques. (La fréquence de telles polémiques dans la métropole de l'actuelle « République de Berlin » révèle bien le besoin et les difficultés d'une « politique de la mémoire », nouvelle et conséquente.)

Si les monuments, au sens concret, sont l'objet privilégié de telles réflexions, la Shoah est incontestablement leur horizon transcendantal négatif. « Après Auschwitz », face à Auschwitz, les questions fondamentales qu'il est possible de poser à tout monument frôlent l'aporie : Comment s'est créée la mémoire culturelle à laquelle tout monument doit son existence ? De quels événements a-t-il conservé la mémoire ? Dans quelle perspective : celle des bourreaux, des témoins, ou des victimes ? Comment est-il possible — et cela est-il vraiment possible — d'exprimer par des moyens esthétiques l'injustice accomplie, la souffrance vécue ? Symbolisation et abstraction ne recouvrent-elles pas des différences essentielles (par exemple entre les victimes) ? Est-ce qu'elles ne servent pas, même, de dédouanement aux bourreaux ? Comment faire pour que les monuments ne restent pas monumentaux, dans le mauvais sens du terme, mais contribuent au contraire activement au travail de la mémoire ?

19. Cf. Elke SCHMITTER, « Heimwege in die Fremde. « Geschichte eines Adjektivs » — jüdische Autobiographien am Ende des 20. Jahrhunderts », *Die Zeit*, 8-11-1996.

20. Cf. Reinhart KOSELLECK, Michael JEISMANN (eds.), *Der politische Totenkult. Kriegerdenkmäler in der Moderne*, München, Fink, 1994 ; Peter REICHEL, *Politik mit der Erinnerung. Gedächtnisorte im Streit um die nationalsozialistische Vergangenheit*, München-Wien, Hanser, 1995 ; éd. fr. : *L'Allemagne et sa mémoire*, trad. Olivier Mannoni, Paris, Odile Jacob, 1998.

Je ne prétends évidemment pas que le petit texte de Anna Seghers puisse répondre à ces questions fondamentales. Mais le lire à travers la grille de cette problématique, que le texte à sa façon implicite et poétique anticipe, pourrait s'avérer productif. D'abord les *Deux Monuments*, apparaissent comme opposés : puissance ecclésiastique et étatique d'un côté, impuissance personnelle de l'autre. (Opposition en partie relativisée, puisque la cathédrale, comme nous l'apprenons dans *La Septième Croix*, n'est pas seulement « un signe de la mémoire », elle est aussi une cache, un lieu de protection.) La « petite pierre commémorative » marque en tant que « signe de la mémoire » le « lieu du crime » comme « lieu de mémoire » et sert le souvenir d'une victime individuelle. Mais, de même que ce souvenir est menacé par l'oubli, la pierre commémorative est — du moins dans la deuxième version du texte — désormais introuvable. A-t-elle été détruite par les nazis ? Ensevelie sous les ruines ? Recouverte par le béton lors du miracle économique de l'après-guerre ? Ainsi que l'a remarqué Aleida Assmann dans un contexte analogue : « On ne peut pas se fier à la mémoire des lieux sans mesures accompagnatrices. [...] Au contraire, préserver le vide, la place vide comme trace de la destruction exige un effort inouï²¹. » Il s'agit, autrement dit, de rapporter le signe spatial de la mémoire à une dimension temporelle, dans laquelle seuls « les souvenirs peuvent se garder vivants²² ». Dans le cas qui nous occupe, ce travail semble particulièrement nécessaire, la forme esthétique du monument étant elle-même un vide (dans le texte il est devenu introuvable, dans la réalité il est sans inscription) ; mais peut-être aussi particulièrement productif, parce que « c'est précisément ce vide qui crée un espace pour l'imagination²³ ».

Mais quel médium serait plus adéquat à l'effort que nécessite la création d'une nouvelle et paradoxale transmission que « la voix de la narratrice » (Walter Benjamin), voix caractérisée par le mutisme ? Elle détache la remémoration du discours idéologique

21. Aleida ASSMANN, « Das Gedächtnis der Orte », *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, Sonderheft 1994, p. 32 et suiv.

22. Cf. Andreas HUYSEN, « Faszination des Monumentalen : Geschichte als Denkmal und Gesamtkunstwerk », in Hartmut BÖHME, Klaus R. SCHERPE (eds.), *Literatur und Kulturwissenschaften. Positionen, Theorien, Modelle*, Reinbeck, Rowohlt, 1996, p. 283 et suiv.

23. Peter REICHEL, *L'Allemagne et sa mémoire*, op. cit. (note 20), p. 125.

originel, par lequel les victimes étaient militarisées de façon posthume, en même temps qu'elles étaient instrumentalisées en tant que témoins de la volonté de paix allemande ; elle incite à lire métonymiquement le monument dédié à la mère comme étant aussi celui de la fille, dont le destin incertain — l'exil ou Auschwitz — peut être le représentant d'innombrables destins.

La transformation narrative a produit un signe de la mémoire anti-monumental, un anti-monument,

« qui n'est plus fondateur de sens, comme d'habitude jusqu'ici, mais qui pose la question même du sens. [...] De tels monuments obligent à la réflexivité — ou à la « prise de conscience ». Ils refusent à la fois la fondation et la découverte d'un sens²⁴. »

L'histoire des « deux monuments » imaginée et commencée autrefois par Anna Seghers, qui devait raconter « ce qu'il est advenu de la petite fille » (selon toute probabilité une histoire de sauvetage), a elle-même été victime de la violence de l'histoire — comme un *troisième* monument en quelque sorte. Et le bref texte de souvenir qui nous a préoccupé ici, peut être conçu comme un *quatrième* monument, qui pudiquement engage les lecteurs à une « prise de conscience ».

Dans cette perspective enfin, *Deux Monuments* parle à sa manière bien discrète (et autoréférentielle du point de vue littéraire) de la (faible) force de la littérature et de la conscience poétique pendant les temps les plus sombres. *Exegi monumentum aere perennius* : « J'ai érigé un monument plus durable que l'airain » — la monumentalité poétique consciente qui s'exprime dans les vers deux fois millénaires d'Horace²⁵ semble dans notre contexte bien déplacée ; tout comme le « Mais ce qui demeure les poètes le fondent » de Hölderlin que Heidegger aimait tant citer²⁶. Avant de conclure, il faudrait peut-être rappeler les réflexions du philosophe turinois Gianni Vattimo commentant Heidegger. Une « vision monumentale de l'œuvre d'art » ne peut s'accomplir dans notre actualité que « sous la forme de la périphéricité ».

« Il s'agit cependant d'un « demeurer » plus proche du résiduel que de l'*aere perennius*. Le monument est certes fait pour durer, mais pas comme la présence pleine de ce dont il porte le souvenir ; car cela ne demeure

24. Reinhart KOSSELLECK, « Einleitung », in Reinhart KOSSELLECK, Michael JEISMANN (eds.), *Der politische Totenkult, op. cit.* (note 20), p. 18 et suiv.

25. Quintus Horatius Flaccus, *Carmina III*, 30.

26. Cf. Martin HEIDEGGER, « Hölderlin et l'essence de la poésie », in *Approche de Hölderlin* [1961], trad. Henry Corbin, Paris, Gallimard, 1973.

précisément que comme souvenir [...] Les techniques des arts [...] peuvent être envisagées comme des moyens qui transforment l'œuvre en élément résiduel, en monument capable de durer puisque produit dès l'origine dans la forme de ce qui est mort ; en un mot, non pas grâce à sa force, mais grâce à sa faiblesse²⁷. »

Université de Essen

(Traduit de l'allemand par Nia Perivolaropoulou)

27. Gianni VATTIMO, *La fin de la modernité*, trad. de Charles Alunni, Paris, Seuil, 1987, p. 91.

Réification et consommation ostentatoire dans *Gatsby le Magnifique*

Robert SAYRE et Michaël LÖWY

Dans l'une de ses plus intéressantes déclarations sur des sujets littéraires, Marx affirmait qu'on pourrait apprendre davantage sur la situation sociale de l'Angleterre contemporaine en lisant certains romanciers qu'en étudiant l'ensemble des analyses qui avaient cours sur le sujet ¹. Pour l'auteur du *Capital*, donc, la littérature peut donner accès à des connaissances sociales. Elle peut exercer une fonction cognitive dans les domaines qui sont l'objet d'étude de ce que nous appelons maintenant les sciences sociales et ce, parfois, de manière plus pertinente que certaines de leurs productions. Or, si cette proposition nous semble hors de doute, il faudrait ajouter — et souligner — que le discours littéraire et les discours des sciences sociales représentent des modes de connaissance foncièrement spécifiques. Comme le disait souvent le sociologue de la littérature Lucien Goldmann ², la théorie formule des concepts, des lois, des analyses, l'œuvre littéraire fait vivre des individus, des personnages, et des situations. Si la première suit la logique de la rationalité scientifique, la seconde suit celle de l'imagination et par ce biais produit un « effet de connaissance » irremplaçable, en éclairant, pour ainsi dire « de l'intérieur », les contours et les formes de la réalité sociale. Ce qui implique une *complémentarité* possible, et souhaitable, entre les deux formes de discours.

1. Karl MARX et Friedrich ENGELS, *Sur la littérature et l'art*, éd. J. Fréville, Paris, Éditions Sociales Internationales, 1936, p. 134 (extrait d'un article de Marx, intitulé « La classe moyenne anglaise », paru dans le *New York Tribune* en 1854). Les auteurs mentionnés sont : Dickens, Thackeray, les sœurs Brontë et Elizabeth Gaskell.

2. Voir par exemple de Lucien GOLDMANN, *Structures mentales et création culturelle*, Paris, Anthropos, 1970.

Nous allons essayer d'illustrer ce propos en examinant ce que le célèbre roman de Francis Scott Fitzgerald, *Gatsby le magnifique* (1925), peut apporter à la compréhension des aspects primordiaux de la société moderne que sont la réification et la consommation ostentatoire, aspects qui sont à la fois intimement liés et relativement distincts. Il s'agira donc de faire ressortir quelques modalités majeures d'une connaissance *sui generis* de ces phénomènes, exclusivement articulée par des moyens littéraires. On peut dire d'emblée que l'auteur de *Gatsby le magnifique* fut particulièrement bien placé pour cerner ces dimensions de son époque. Son premier roman, *De ce côté du Paradis* (1920) le rendit immédiatement célèbre... et fort riche, ce qui lui permit de mener une vie luxueuse et de fréquenter les milieux oisifs les plus aisés. Fitzgerald put donc observer de près la consommation ostentatoire dans ses formes les plus aiguës, pendant les « années folles » de l'après-guerre. Son train de vie fastueux finit rapidement par le cribler de dettes, cependant, et il découvrit le revers du « rêve américain ». Bien que séduit en partie par les charmes mirobolants de la grande richesse, Fitzgerald resta lucide et fut un critique sévère de la société américaine dans son ensemble, notamment en ce qui concerne la dégradation des valeurs humaines due au règne de l'argent aux États-Unis³.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler d'abord les grandes lignes de la trame narrative de *Gatsby le magnifique*. L'action principale se déroule pendant l'été de 1922, et le narrateur, Nick Carraway, participe lui-même aux événements. Originaire du *Middle West*, il s'installe à West Egg, ville de nouveaux riches près de New York, où il est le voisin de Jay Gatsby. Ce dernier, au passé mystérieux, habite un immense manoir où il donne régulièrement des fêtes extravagantes. Nick est le cousin de Daisy Buchanan, qui habite avec son mari de l'autre côté d'une baie, à East Egg, dont les habitants ont des fortunes plus anciennes. Progressivement dans le récit, certains éléments de la vie passée de Gatsby se révèlent : il avait courtisé Daisy pendant la guerre et s'est installé dans son manoir pour être près d'elle ; issu d'une

3. Il s'intéressait d'ailleurs au marxisme et vers la fin de sa vie — dans ses carnets pour l'année 1938 — déclarait que sa perspective était « essentiellement marxiste ». Voir Robert SKLAR, *F. Scott Fitzgerald, the Last Laocoön*, NY, Oxford U. P., 1967, p. 325. Pour un essai biographique assorti d'éléments iconographiques, voir Arthur MIZENER, *Scott Fitzgerald and His World*, Londres, Thames and Hudson, 1972.

famille de fermiers pauvres, sa fortune est vraisemblablement fondée sur des activités criminelles, notamment la contrebande d'alcool, et en se livrant à ces activités Gatsby semble être prêt à tout, y compris au meurtre. Gatsby renoue sa liaison avec Daisy, dont le mari, Tom, homme brutal et hypocrite, a une maîtresse : Myrtle, l'épouse d'un garagiste pauvre, George Wilson. Le dénouement du roman se jouera entre ces personnages, car à la suite d'un imbroglio Daisy tuera Myrtle par accident au volant de la voiture de Gatsby, et ce dernier sera tué, dans un acte de vengeance, par le mari de Myrtle.

La réification, ou la magie du fétichisme de la marchandise

On peut dire sans exagération que le principe fondamental de l'univers de *Gatsby le magnifique* est la réification dans le sens donné à cette notion par Marx et Lukács⁴. Car dans ce roman le pouvoir de l'argent a pénétré partout pour transformer le paysage des êtres et des rapports humains en « *wasteland* » (terre stérile), pour emprunter le titre du poème publié par T. S. Eliot en 1922 et qui fut une inspiration majeure pour Fitzgerald. Dans la représentation de la dévastation humaine engendrée par la réification, le roman fait preuve d'originalité à plusieurs égards.

4. Dans *Le Capital* [1867], Marx insiste sur le caractère « mystique » et « fantastique » de la marchandise, qui, de simple produit du travail humain devient une entité autonome sur le marché. (Paris, Flammarion, 1969, Livre I, p. 68-69.) Dans la société capitaliste développée toute chose — matérielle ou immatérielle — tend à devenir marchandise et la valeur d'échange, représentée par l'argent — marchandise des marchandises —, tend à subvertir toute autre valeur. Le champ social, un réseau de rapports vivants, est « chosifié » par le pouvoir de transformation de l'argent : les rapports humains sont « déshumanisés » pour devenir des rapports marchands. Cette transformation opérée par la réification jette par ailleurs un « voile » de mystification sur les rapports sociaux réels, ce qui rend leur perception difficile. Dans *Histoire et conscience de classe*, Lukács souligne qu'en se constituant historiquement la société capitaliste fait pénétrer la réification de plus en plus universellement et profondément dans la multiplicité des rapports sociaux, jusqu'à ce qu'il n'y ait aucun domaine qui ne soit touché et transformé. (György LUKÁCS, *Histoire et conscience de classe* [1923], Paris, Éditions du Minuit, 1960, p. 110-142.) Pour une autre lecture de *Gatsby le magnifique* qui se fonde également sur les conceptions marxiennes et lukacsiennes du fétichisme et de la réification, voir Ross POSNOCK, « A New World, Material Without Being Real : Fitzgerald's Critique of Capitalism in *The Great Gatsby* », in *Critical Essays on F. Scott Fitzgerald's The Great Gatsby*, Boston, G.K. Hall, 1984.

D'abord, son protagoniste, Gatsby, se révèle être quelqu'un chez qui les sentiments les plus exaltés — l'amour et le rêve des potentialités humaines — sont infiltrés, et intimement corrompus par l'obsession de l'argent. On a rarement aussi bien montré comment la réification peut envahir même les domaines qui sont entièrement aux antipodes de la valeur d'échange, et opposés à elle. Mais aussi, et encore plus novateur, le roman traduit dans sa forme *l'expérience* de la réification, faisant sentir ses attraits et sa mystification tout en la dénonçant. Les métaphores employées (ironiquement) par Marx dans son analyse du fétichisme de la marchandise sont celles du surnaturel et de la magie, et de plusieurs manières *Gatsby le magnifique* incarne cette magie hautement ambivalente et trompeuse.

La représentation de la réification dans *Gatsby le magnifique* est à la fois extensive et intensive : nous la voyons toucher tous les recoins de l'univers romanesque d'une part, et d'autre part nous voyons les ruses et les profondeurs de sa pénétration, notamment chez les personnages centraux : Nick, le narrateur, et Gatsby lui-même. Si l'on regarde la géographie du monde romanesque, on s'aperçoit qu'elle est structurée sur deux oppositions qui sont liées et renvoient à des distinctions sociales et culturelles conventionnelles : l'Est et l'Ouest⁵ des États-Unis — souvent vus comme les pôles d'un contraste : région de vieille culture versus région d'accumulation sauvage — ainsi que East Egg et West Egg, villes banlieues habitées respectivement par d'anciens riches et de nouveaux riches. Mais le roman déstabilise ces distinctions, montrant que du point de vue du pouvoir de l'argent les différences disparaissent. Alors que dans le roman, Tom, Daisy et Nick, appartiennent à de vieilles familles aisées du *Middle West*, tout ce que nous voyons de ces familles montre l'importance qu'elles attachent à la richesse, alors qu'elles ne manifestent aucun signe d'intérêt pour les valeurs culturelles sinon matérielles. En outre, dès les premières pages du roman Nick démystifie l'aura « aristocratique » de sa propre famille en dévoilant qu'elle tire ses origines, trois générations auparavant, de la quincaillerie en gros : la « vieille » famille d'aujourd'hui était naguère nouvellement riche⁶.

5. Plus précisément le *Middle West*, mais dans le texte le terme Ouest est utilisé, comme pour mieux marquer l'opposition.

6. Voir F. Scott FITZGERALD, *The Great Gatsby* [1925], Londres, Penguin, « Penguin Modern Classics », 1988, p. 8. Toutes les références et citations

Quant à l'Est, c'est dans les alentours de New York et à New York que l'action du roman a lieu, ce New York où habite le juif mafieux avec qui travaille Gatsby et où, dès qu'on traverse un pont pour entrer à Manhattan, tous les renversements sociaux sont possibles (p. 67). Entre les Egg et New York se trouve le lieu privilégié du roman : la Vallée des Cendres. Dépotoir des détritux de la civilisation de l'argent et de la marchandise, elle symbolise le tout : l'Amérique tout entière est une vallée de la mort ou les êtres humains, couverts de cendres, ressemblent à des morts-vivants (p. 26).

Dans ce monde déchu, tous les personnages — à une exception près — sont corrompus par le pouvoir de l'argent à façonner leur vie : mobiles, émotions, actions. Tom, par exemple, utilise sa richesse pour contrôler et dominer les autres, et son identité se définit par les choses qu'il possède, choses dont il ne jouit pas mais qui fonctionnent comme signes de son pouvoir. Daisy, sa femme, par contre, est un être sensible, prise au piège de son milieu et qui, attachée au luxe matériel dont son enfance a été entourée, est devenue incapable de vivre son amour pour Gatsby. Après la guerre, elle a épousé Tom finalement pour cette raison, au lieu d'attendre le retour d'un Gatsby qui n'a pas encore fait fortune. Et quand Gatsby sera menacé par la rumeur publique et la vindicte de son mari, elle prendra parti pour ce dernier pour retrouver la sécurité des gens fortunés. Signe ultime de sa mauvaise foi : elle n'enverra pas même un message lors de l'enterrement de Gatsby.

Quant à Myrtle, la maîtresse de Tom, elle aussi est motivée de manière déterminante par l'argent et la marchandise. Ce qui l'a attirée vers Tom lors de leur première rencontre, c'étaient son costume et ses chaussures de luxe (p. 38). Non seulement l'appartement que Tom lui a acheté est surchargé de meubles et d'objets de mauvais goût qu'il lui a offerts mais Myrtle ne pense et ne rêve qu'à s'en faire offrir et à en acquérir davantage. Comme elle a épousé un homme sans fortune elle se sent en manque dans une société où le statut est déterminé par la richesse, et illustre l'ensorcellement de la réification dont peuvent souffrir les pauvres dans cette société.

Celle-ci est donc toute-puissante dans le roman, et on pourrait démontrer que son emprise s'étend à tous les personnages secondaires — à une exception près cependant, le mari de Myrtle

précisément. Paradoxalement George Wilson se révèle être le seul amoureux authentique du roman ; anéanti par la mort de sa femme qu'il adorait en silence, il tue Gatsby — à la suite d'un malentendu — et ce meurtre est vraisemblablement le seul acte du roman qui ne soit pas entaché par une motivation pécuniaire.

La démonstration de la quasi-universalité de la réification dans *Gatsby le Magnifique* — la dimension extensive du phénomène — est sans doute puissante, mais on peut la trouver dans d'autres romans modernes également. L'originalité particulière de *Gatsby*, pensons-nous, réside dans le portrait du protagoniste, et les modalités de présentation du personnage par le narrateur, qui explorent la réalité et l'expérience de la réification sur le plan intensif : on voit chez Gatsby la pénétration du fétichisme de la marchandise dans les aspirations les plus essentielles — le rêve des possibilités et l'amour — alors que la narration de Nick réifie la personne même de Gatsby et effectue une mystification (partielle) de l'ensemble du phénomène dans le roman.

Dès la première mention de Gatsby, il est caractérisé (selon Nick) par sa « sensibilité aiguë envers les promesses de la vie » et son « don exceptionnel de l'espoir » (p. 8). La projection de cette sensibilité fait partie du charme indicible de Gatsby, et se fait sentir dans ses créations — les fêtes — qui se déroulent dans une ambiance de « possibilités romantiques » (p. 105). Cette ouverture spontanée au possible et au futur explique en grande partie l'impression de jeunesse perpétuelle donnée par Gatsby. Mais dans le courant du récit, nous découvrons que cette vie rêvée de Gatsby s'est identifiée dès l'enfance avec le « rêve américain » le plus classique : celui de la « réussite » matérielle, de l'enrichissement. Si bien qu'encore enfant il s'est donné pour règle de vie « l'amélioration » de soi dans ce but, ce qui ressemble étonnamment à la règle dont fait état l'autobiographie de Benjamin Franklin (p. 164). L'acte fondateur du programme de réussite de Gatsby devenu jeune homme, c'est d'aider un yachtsman millionnaire à sauver son bateau en danger, avec l'intention calculée de s'attacher à lui pour en tirer profit. C'est donc un exemple frappant de l'inversion des valeurs propre à la réification : un acte d'aide à autrui est instrumentalisé en vue d'avantages matériels, et l'altruisme se transforme en acte intéressé. Par la suite, les années passées comme *factotum* du millionnaire — qui a fait fortune dans la ruée vers l'or — seront un apprentissage pour Gatsby, et il gardera une photo du prospecteur, au « visage dur et vide », dans son bureau (p. 97). Lorsqu'il se verra évincé de

l'héritage du millionnaire, Gatsby poursuivra son rêve de fortune dans l'illégalité et avec une résolution d'une telle férocité qu'en le regardant dans un moment de crise Nick a l'impression qu'il a dû lui arriver de tuer quelqu'un (p. 128).

Voici donc où aboutit le rêve de Gatsby, et par extension, sans doute, le « rêve américain ». Mais à un certain moment de son parcours, Gatsby voit son rêve se confondre avec l'amour, un amour qui sera par conséquent aussi entaché que le rêve. En effet, nous découvrons progressivement que Daisy est indissociable de la richesse dans l'esprit de Gatsby. On apprend d'abord simplement qu'elle est très riche : sa famille possède « le plus grand gazon » de Louisville (p. 72) ; plus tard, lorsque Gatsby raconte à Nick sa première rencontre avec elle, nous voyons que c'est la somptuosité de sa maison qui impressionne Gatsby par-dessus tout ; le pouvoir de séduction de Daisy est inséparable de celui qu'exerce la maison sur lui (p. 141). Mais la révélation la plus frappante sur ce que représente Daisy pour Gatsby, concerne sa voix. De manière répétée et dès le début, le texte insiste sur le pouvoir de fascination de la voix de Daisy, pour Gatsby particulièrement mais aussi pour autrui en général. Sa chaleur et sa musicalité sont invoquées, et aussi la « promesse » qu'elle semble incarner. Mais un jour Gatsby étonne Nick, qui reconnaît la justesse de sa remarque, en définissant ainsi l'essence du charme de cette voix : « sa voix est pleine d'argent » (« *her voice is full of money*⁷ », p. 115). Dans le même passage Daisy est appelée « la fille d'or » (« *the golden girl* »). Il apparaît donc clairement que le rêve du possible de Gatsby, qui était déjà devenu un rêve d'argent, en se transformant en amour pour Daisy a réifié cet amour de fond en comble au même titre que le rêve de départ.

Il faut ajouter que Gatsby lui-même nous apparaît comme un homme réifié — un homme qui se définit par les marchandises qu'il possède et sa valeur en argent. Sa relation à autrui est systématiquement médiatisée par la valeur d'échange, car il cherche toujours à « acheter » par ses largesses l'aide, l'acceptation ou l'affection des autres. Cette démarche s'étend à Daisy également, et le jour de leurs retrouvailles, Gatsby, habillé en vêtements de couleur or et argent, s'empresse de lui montrer son manoir et tout ce qu'il contient, pièce par pièce. À la fin de cette

7. La phrase est imparfaitement traduisible, parce que c'est aussi un jeu de mots avec un lieu commun sentimental : « *a voice full of honey* », une voix pleine de miel.

visite, il étale devant les yeux de Daisy toute sa collection de chemises. Cette scène, qui culmine par la réaction de Daisy — elle fond en larmes en disant : « cela me rend triste parce que je n'ai jamais vu de tellement... de tellement belles chemises » (p. 89) — illustre à merveille l'emprise de la chose-marchandise dans le monde du couple et dans l'univers du roman.

Le dernier raffinement de cette démonstration, c'est lorsque la voix du narrateur, celle de Nick Carraway, traduit l'expérience même de la réification en la mystifiant — en s'intoxiquant de ses charmes et en la niant — en même temps qu'elle donne des indices permettant une compréhension et une démystification. Mais avant tout il y a le leurre : dès le début Nick annonce que Gatsby était différent, et meilleur que les autres autour de lui (p. 8), et vers la fin du récit il s'identifie pleinement avec Gatsby : face à l'indifférence générale à sa mort de ceux qui l'ont connu, Nick commence à éprouver un « sentiment de défi et de solidarité méprisante entre Gatsby et moi contre tous les autres » (p. 157) ; le fils de famille prend donc partie pour l'arriviste. Par ailleurs, pendant tout le récit, Nick présente Gatsby comme un être captivant, séduisant, dont la présence et l'allure sont resplendissantes (« *gorgeous* » en anglais : p. 8) et, somme toute, quasi magiques. Tout son mode de vie et sa manière d'être apparaissent sous une lumière quelque peu féerique. De cette façon, donc, la réalité de la réification se trouve voilée, mystifiée, par la voix même du narrateur, et le lecteur subit indéniablement le charme qui émane de Gatsby tel qu'il est raconté par Nick.

Ce dernier, cependant, donne au lecteur les outils qui permettent de déconstruire sa construction mystificatrice. Nick est un personnage ambigu, partagé entre une tendance mercantile (il ressemble à son grand-oncle, fondateur de la fortune familiale) et un certain goût pour la littérature. Lorsqu'il vient dans l'Est pendant l'été fatidique de 1922, c'est pour travailler dans une banque mais aussi avec l'idée de revenir aux lectures littéraires qu'il avait délaissées. Les seules lectures qu'il fera pendant cet été porteront sur des questions techniques de la finance ; il choisira donc finalement la banque comme il prendra partie pour Gatsby. Mais on pourrait dire que c'est son côté littéraire qui, même s'il s'est affaibli, permet à Nick d'avoir — en coexistence trouble avec son regard mystifié — un point de vue distancié et critique à l'égard de Gatsby (point de vue qu'on peut voir à l'œuvre dans les derniers paragraphes du roman). L'originalité du récit tient donc à ce double regard, et il semblerait qu'à l'intérieur de ce récit

ambivalent c'est la sensibilité propre à la littérature qui aboutit à la démystification de la réification.

La consommation ostentatoire

Un des aspects les plus intéressants de *Gatsby le magnifique* est sa mise en scène du phénomène de la consommation ostentatoire, expression frappante de la réification dans la vie sociale des classes oisives. Si toutes les manifestations de la première ne sont pas directement le produit de la seconde, l'affinité ou l'articulation entre les deux n'en est pas moins indéniable. On peut considérer la consommation ostentatoire comme étant, jusqu'à un certain point, une des formes que prend la réification dans une société hiérarchisée. Il s'agit, là encore, de la domination des « choses » sur l'être social des individus et de la dégradation-chosification des rapports sociaux.

Pour mieux faire ressortir l'originalité et la puissance cognitive du roman de Fitzgerald, nous allons le confronter avec le célèbre livre du sociologue et économiste Thorstein Veblen, *Théorie de la classe de loisir*⁸. Cette confrontation est possible parce qu'ils observent tous deux le même phénomène : les mœurs, le style de vie, la culture — au sens anthropologique — des classes oisives, notamment aux USA. Ils portent tous deux un regard critique, non dépourvu d'ironie et même de sarcasme, sur l'éclat superficiel et « magnifique », le luxe tapageur de cette élite parasitaire et rapace. Nous ne savons pas si Fitzgerald a lu l'ouvrage de Veblen. En tout cas ce n'est pas d'une théorie quelconque qu'il a tiré son inspiration principale, mais de son expérience personnelle. « Observateur participant », à la fois extérieur et intérieur, *outsider* et *insider*, critique mais fasciné, de la classe de loisir américaine

8. La force de *La théorie de la classe de loisir* [1899] — ce qui en fait, jusqu'à aujourd'hui, un classique de la sociologie moderne — c'est l'acuité de son regard critique sur l'élite pécuniaire. Son détachement ironique lui permet une analyse sans pitié de la comédie sociale bourgeoise, dont il esquisse une « caricature plus fidèle que la photographie » (Raymond Aron). Son affinité avec les romanciers de la condition sociale moderne distingue Veblen de la plupart des sociologues contemporains, et sa sensibilité romantique antibourgeoise lui permet — malgré un certain scientisme d'inspiration évolutionniste et darwiniste, fondé sur une doctrine ahistorique des « instincts humains » — d'échapper aux platitudes des apologistes positivistes du capitalisme libéral (Spencer !). Les deux aspects le rapprochent, jusqu'à un certain point, de Fitzgerald.

des années vingt, l'écrivain apporte un éclairage unique, auquel la sociologie véblénienne ne saurait en aucun cas se substituer⁹.

Regardons de ce point de vue la consommation ostentatoire, thème central de la *Théorie de la classe de loisir* : la consommation improductive de biens et de services comme preuve de la capacité pécuniaire à s'offrir une vie d'oisiveté. Il s'agit, par un étalage permanent du superflu et de l'inutile, d'afficher perpétuellement sa richesse et tracer la signature de sa puissance monétaire en grosses lettres¹⁰.

Dans le roman, ce besoin d'étalage est particulièrement frappant chez le personnage de Gatsby, le nouveau riche — « sorti de rien, tout droit du caniveau » par le spéculateur/escroc juif Wolfsheim — qui a besoin de forcer la note, d'exagérer dans le gaspillage pour pouvoir affronter son rival, Tom Buchanan, l'homme de la richesse héréditaire. Sa voiture « monstrueuse », gonflée de multiples réceptacles « triomphants », et ornée d'un « labyrinthe de vitres réfléchissant une douzaine de soleils » est un bel exemple de cette surenchère. Le même vaut pour sa maison, « une affaire colossale, de tous les points de vue », un faux château de Normandie, avec sa tour, son jardin immense et sa piscine de marbre ; ou pour ses somptueuses réceptions mondaines, dont les participants étaient « anxieusement conscients de l'argent facile dans le voisinage » (p. 11, 43, 87).

Le riche héréditaire ne fait pas moins ostentation de sa puissance pécuniaire — « J'ai une belle demeure ici » (p. 13), se vante-t-il auprès du narrateur en embrassant d'un vaste geste la maison sophistiquée (*elaborate*), le demi-kilomètre de gazon, le jardin italien et le bateau à moteur — mais il la dépense avec plus de naturel : issu d'une famille « immensément riche », il gaspille

9. Cette observation critique n'est pas dépourvue d'implications philosophiques et politiques. Un an avant la rédaction du *Great Gatsby*, Fitzgerald se définissait lui-même comme un « pessimiste et un communiste (avec des nuances nietzschéennes) » (cf. Ross POSNOCK, « A New World, Material Without Being Real : Fitzgerald's Critique of Capitalism in *The Great Gatsby* », in *Critical Essays on F. Scott Fitzgerald's The Great Gatsby*, Boston, G.K. Hall, 1984, p. 201). L'approche marxiste et le pessimisme romantique nietzschéen sont sans doute présents, comme arrière-fond, dans le roman, mais celui-ci ne contient pas de formules à caractère « théorique » : on ne trouve, dans ses pages, que des situations et des personnages uniques.

10. Thorstein VEBLEN, *Théorie de la classe de loisir*, p. 31, 51, 59. Toutes les citations de Veblen se réfèrent à l'édition française, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1978.

avec une aisance « à vous couper le souffle » (p. 11). Tous les deux utilisent le gaspillage ostentatoire comme un instrument dans ce que Veblen appelle « la comparaison provocante » : la rivalité pécuniaire, la dispute pour écraser l'adversaire par la démonstration visible de sa supériorité monétaire.

Parmi les formes de consommation ostentatoire les plus importantes Veblen cite l'habitude de « donner à grands frais festins et divertissements » (p. 51). Mais il n'analyse pas le contenu social de ce rituel et quelle forme spécifique il prend dans les sociétés capitalistes modernes (en contraste notable avec les festins aristocratiques anciens). Dans l'un des passages les plus impressionnants de son roman, Fitzgerald nous montre, par petites touches successives, « l'esprit » d'une telle fête tapageuse et clinquante : une foule de gens — pour la plupart non invités — dont « les règles de comportement étaient celles associées aux parcs d'amusements » —, danse dans des « cercles éternels disgracieux » (p. 47), tandis que le champagne coule à flots et que des « éclats de rire vides montent vers le ciel d'été » (p. 48). Ce qui frappe le plus dans ces manifestations éclatantes et « joyeuses » de richesse, c'est la *solitude* des individus au milieu de la foule — à commencer par celle de Gatsby lui-même, l'hôte des réjouissances, que la plupart des fêtards ne connaissent pas et ne désire pas connaître. L'alcool, même en grandes quantités, n'arrive pas à remplir le *vide sidéral* de cet « événement social » et de sa « convivialité » factice.

On trouve ici une autre caractéristique fondamentale du *style de vie* des classes oisives qui est curieusement absente chez Veblen : *l'ennui*. Jordan Baker, l'amie de Daisy, personnage jeune/sportif/arrogant, ne cesse de bailler tout au long de l'histoire. Quant à Daisy elle-même, voici son cri du cœur : « Que ferons-nous de nous-mêmes cet après-midi ? Et le jour suivant et les prochaines trente années ? » (p. 113). Cet aveu résume, mieux que tout discours sociologique, l'*acedia* — au triple sens de paresse, ennui et mélancolie — qui frappe de son sceau les interminables journées d'oisiveté des *happy few*. C'est pour échapper à l'ennui que Daisy a voyagé avec son mari Tom Buchanan en France et partout dans le monde « où les gens jouent au polo et sont riches ensemble » (p. 11). Mais cette fuite en avant aboutit à une impasse : « J'ai été partout, j'ai tout vu et tout fait. Je suis blasée ! » (p. 22). C'est l'éternelle répétition du même — polo, fêtes, voyages, voitures de sport, chevaux de course, polo à

nouveau et ainsi de suite, *ad aeternam* — qui rend la vie de l'élite pécuniaire si vide et si ennuyeuse.

Selon Walter Benjamin, le pire des enfers est celui des Grecs anciens, où les damnés — Sisyphe, les Danaïdes — sont voués à l'éternelle répétition des mêmes gestes, à l'infini. Si l'on accepte cette prémisse, il n'y a pas de doute que le paradis artificiel des richissimes oisifs a quelque chose d'une descente aux enfers. Nous ne sommes pas loin de l'atmosphère de *Gatsby le magnifique*...

Pour tromper l'ennui, la « classe de loisir » se donne parfois des opinions politiques. Selon Veblen, le conservatisme est la tendance dominante, parce que considéré comme digne, respectable et de « bon ton » (p. 130-131). Ce qu'il ne dit pas, c'est que ce « digne conservatisme » est souvent parfaitement hypocrite : Fitzgerald nous montre un Buchanan affichant un discours moraliste où il défend ostensiblement l'institution familiale, tout en pratiquant joyeusement l'adultère avec l'épouse d'un garagiste. Un autre aspect du conservatisme de l'élite pécuniaire moderne (capitaliste) qui semble avoir échappé au sociologue, c'est sa prétention à la « modernité » et à la « scientificité », pour étayer les opinions les plus outrageusement réactionnaires. Voici un discours du même Buchanan, fidèlement retransmis par le romancier :

« La civilisation est en train de tomber en morceaux [...] Avez-vous lu « L'Essor des Empires de Couleur » par cet homme Goddard ? [...] Tout le monde devrait le lire. L'idée c'est que si l'on ne fait pas attention la race blanche sera — sera totalement submergée. C'est un truc tout à fait scientifique ; ça a été prouvé. [...] Tous ces livres sont scientifiques. [...] Ce type a analysé toute l'affaire. C'est à nous, qui sommes de la race dominante, de faire attention, ou alors ces autres races vont contrôler les choses. [...] Nous sommes Nordiques, continue-t-il, et c'est nous qui avons produit toutes ces choses qui font la civilisation. »

Plus loin il revient à la charge : « De nos jours les gens commencent par mépriser la vie familiale et les institutions familiales, et bientôt ils jetteront tout par-dessus bord et pratiqueront le mariage entre blancs et noirs » (p. 18, 124).

Ce discours peut sembler quelque peu outrancier, mais il faut se rappeler que les opinions racistes et antisémites n'étaient pas du tout exceptionnelles — ou considérées de « mauvais ton » — dans l'élite pécuniaire aux États-Unis dans les années vingt. Rappelons que c'est à cette époque que Henry Ford a publié *Le Juif International* (1921), destiné à devenir un des livres de chevet des dirigeants du Troisième Reich, eux aussi partisans « scientifiques » de la « Civilisation nordique ».

La vie économique moderne et le mode de vie de la « classe de loisir » finissent par façonner aussi le *caractère* des individus, leur « âme », leur « esprit » au sens psychosocial du terme. Dans l'un des passages les plus forts de son livre, Veblen montre comment la culture pécuniaire et la rivalité dans la consommation ostentatoire engendrent ce qu'il appelle « un tempérament prédateur » ou « rapace » : une exceptionnelle absence de scrupules, une mentalité strictement égoïste, un mélange de férocité et d'astuce, bref, le mépris impitoyable et endurci des sentiments et aspirations d'autrui. (p. 150-56, 179-80).

Nous retrouvons ces traits de caractère, point par point, chez les personnages du roman. Si la rapacité et la fraude ne sont pas absentes des activités financières de *Gatsby* — et surtout de son « associé », l'escroc Wolfshiem — c'est Thomas Buchanan qui incarne, dans toute sa splendeur, le « tempérament prédateur » de la classe oisive : ses yeux « brillants d'arrogance », son corps « cruel », toujours incliné « agressivement en avant », son ton méprisant, son « égotisme physique grossier (*sturdy*) » témoignent de ce penchant. L'*ethos* rapace se manifeste notamment dans son comportement envers les femmes, aussi bien l'épouse Daisy que la maîtresse Myrtle, dont il casse le nez dans un geste d'une brutalité inouïe. Mais les autres personnages ne sont pas meilleurs, depuis la hautaine et méprisante Jordan Baker, « incurablement malhonnête », qui a failli, par indifférence, renverser un ouvrier avec sa voiture, jusqu'à Daisy elle-même qui a écrasé Myrtle « comme un chien », sans arrêter son véhicule. Ils sont tous, constate le narrateur, des gens sans scrupule qui détruisent les créatures et les choses pour ensuite battre en retraite vers leur argent, laissant à d'autres le soin de nettoyer les dégâts. Quant à Myrtle, la garagiste, elle tente, avec une vulgarité et une maladresse pitoyables, d'imiter le « dédain des ordres inférieurs » et l'arrogance de l'élite pécuniaire (p. 12-13, 34, 58-59, 170).

Que peut-on dire à l'issue de cette analyse de la dimension « cognitive » du roman de Fitzgerald ? Avant tout, que l'apport spécifique de l'œuvre littéraire se situe au niveau de la *singularité concrète*, du *microcosme* qui contient, d'une certaine façon, le macrocosme social. Si elle enrichit tellement notre connaissance de la réalité sociale, c'est non seulement parce qu'elle l'éclaire *autrement* que les concepts scientifiques, voués, même dans la sociologie dite compréhensive, à une certaine extériorité ; c'est aussi, et surtout, parce qu'elle illumine des moments « obscurs » de

cette réalité, que le scientifique social ne perçoit pas — soit par ses propres limitations, soit parce qu'ils sont, par leur propre nature, d'accès difficile du point de vue de la science, nécessairement abstrait et généralisateur. La *lumière interne*, l'approche *subjective*, la nature *concrète et singulière* des personnages et situations font de la littérature un moyen infiniment précieux et inépuisablement profond de connaissance sociale, qu'aucune œuvre de science, si adéquate qu'elle soit, ne peut remplacer.

CNRS

Université de Marne-la-Vallée

Moi : mot de tonnerre-mensonge **Approche de l'œuvre de Hubert Fichte**

Andreas ERB

« D'abord des histoires courtes, puis un petit roman, puis un grand ; maintenant j'envisage le Roman Fleuve du tourisme¹ » écrit Hubert Fichte dans son journal de Rome en 1967 en passant brièvement en revue son œuvre littéraire. Celle-ci est encore modeste : quelques essais, des critiques littéraires et des petits textes de prose parus d'abord dans diverses publications, parmi lesquelles la revue franco-allemande *Antares* ; en 1963, quelques-unes de ses nouvelles sont réunies en volume sous le titre *Aufbruch nach Turku* (« Départ pour Turku ») ; en 1965, il obtient le prix Hermann Hesse pour son premier roman *Das Waisenhaus* (« L'Orphelinat ») ; enfin son roman *Die Palette* (1968), qui devait devenir le livre-culte de la « Beat-Generation » allemande, est connu depuis 1966 par le biais de lectures. A Rome cependant, seul le préoccupe son nouveau projet : « Je m'intéresse moins à ma vie qu'à mon Roman Fleuve. Je veux commencer à vivre pour écrire et non plus vivre pour avoir quelque chose à écrire². » Quand en 1986 l'écrivain hambourgeois disparaît, le grand projet qu'il avait intitulé *Die Geschichte der Empfindlichkeit* (« L'Histoire de la sensibilité ») n'est pas achevé. Cette œuvre majeure est faite d'un cycle de textes en plusieurs volumes, cycle qui renvoie les uns aux autres des romans en apparence labyrinthiques, des essais, des pièces radiophoniques, des écrits ethnologiques et des interviews. Il s'agit d'un ensemble de textes que Fichte appelle roman-delta ou encore roman-fleuve. Au centre de cette œuvre aux multiples ramifications se trouve un Moi, son histoire, sa genèse, ses métamorphoses. Mais les étapes de son existence sont l'objet d'une description qui ne suit pas les modèles du roman bourgeois d'apprentissage, et qui n'implique pas non plus un processus de socialisation linéaire, cohérent et en soi logique. Bien au contraire, cette description thématise des contradictions, des conflits et des ruptures. Aussi, c'est la formation et le développement de la sexualité et de la conscience corporelle, qui, entrant en conflit avec les normes sociales et les idéologies politiques, déterminent la constitution du moi, du sujet. *Die*

1. Hubert FICHTE, « Oktober 1967. Romtagebuch für Dulu », in *Alte Welt. Glossen*, Francfort, Fischer, 1992, p. 253.

2. *Ibidem*.

Geschichte der Empfindlichkeit s'avère donc être un projet de recherche sur le moi à travers les champs de force sociopolitiques, soutendus par le discours sur la sexualité et sur le corps. En même temps, la question de l'identité, ou plutôt des identités du moi, s'articule, d'un côté, avec l'histoire de l'homosexualité, de l'autre, avec le regard ethnographique porté sur soi et l'étranger. « Est-ce vraiment une honte que d'avouer qu'on fait des recherches sur les Woloff parce qu'on est pédé ? » écrit Fichte, explicitant ainsi son système d'écriture et de recherche, qui implique l'articulation entre le moi, ce qui lui est propre et ce qui lui est étranger, à condition que les frontières soient à chaque fois reconsidérées.

Le point de départ de toute écriture chez Fichte est l'étude de la culture homosexuelle. Plus concrètement, l'ensemble du projet peut être lu comme l'histoire de l'initiation à l'homosexualité et celle des stratégies corrélatives d'affirmation d'une identité homosexuelle multiple dans des sociétés qui imposent des normes sexuelles répressives en les érigeant en normes universelles et par là stigmatisent et marginalisent l'autre, l'étranger. Le protagoniste de *Versuch über die Pubertät* (« Essai sur la puberté³ ») apprend à l'âge de quatorze ans le résultat d'une analyse hormonale qui lui attribue une sexualité « fifty-fifty » :

« Boum ! Bi ! La symphonie (du Destin) ! Je suis fifty-fifty ! Boum ! Bi ! Tarataboumedï ! La Cinquième ! Fifty-fifty... C'est-à-dire homosexuel. Fifty-fifty. Ne cherchons pas midi à quatorze heures. Si c'est d'ores et déjà à moitié, allons, alors tout de suite à cent pour cent.

« Boum ! Pédé ! Coup de gong ! Trompettes de Jéricho ! Les souris défèquent sur les pastèques... le pédé défonce ou se fait défoncer la pastèque ! Tabou ! Attaque de terreur ! Bombe atomique !

« Fifty-fifty ! Une tantouse ! Une tantouse ! Une tantouse ! Un pédoque ! Un causeur à rebours ! Un gazier ! Un prout-prout ! Une chochette (un empaffé, un empapapaouté, un emprosé, un enfoiré, un qui prend du chouette, un enfié) ! Une tata ! Un de la jaquette flottante ! Un enculeur ou enculé !

« Je suis un métier au premier degré, un enfant illégitime et maintenant de surcroît : pédé — ça, c'est exagéré.

« Ils vont me couper au besoin les couilles. Et, avec une aiguille à tricoter, me cautériser le centre érotico-sexuel du cerveau ! Que nul ne le sache ! sinon, les enfants vont courir après moi dans la rue, et l'inscrire à la craie sur la façade des maisons.

« Je suis l'acteur et metteur en scène Gustaf Gründgens, je suis Patrocle, Platon, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Buxtehude, Mozart, Frédéric le Grand, etc. cela ferait un bel album d'images du chocolat Stollwerck. »

(*Puberté*, p. 39-40)

3. Hubert FICHTE, *Versuch über die Pubertät*, Hoffmann und Campe, Hamburg, 1974, traduit en français par Raymond Barthe, *Puberté*, Paris, Gallimard, 1977.

Le choc subi par le moi de cette expérience se traduit sur le plan linguistique par la langue rituelle, par la conjuration. Les répétitions en guise de refrains, les cascades de mots, la ritournelle d'assignations d'identité, la litanie des noms confèrent à la connaissance de son statut de « pédé » un rythme propre. La langue perd sa cohérence et se transforme en une langue magique, cultuelle. Confronté à sa sexualité « autre », le moi, exclu du monde et donc de la protection qu'apportent les normes hétérosexuelles, se cherche son lieu social. Ça explose — car enfin « être pédé » signifie la transgression des frontières et d'une certaine manière la destruction : « Tabou ! Attaque de terreur ! Bombe atomique ! » — finalement la castration. La connaissance de l'altérité en soi fait naître d'abord des processus de pensée et des comportements qui renforcent l'exclusion. Comme si le fait de savoir qu'on est « autre » activait subitement une langue dominante et de domination, intériorisée à travers les siècles, qui se retourne alors contre le moi, le blesse, détruit son intégrité et les liens existants et déclare le moi homosexuel « asocial ». Une fois le signe de l'infamie devenu visible, la réprobation sociale et les méthodes de torture visant à l'élimination et à la destruction de l'autre sont d'emblée présentes ; mais en même temps, la conscience d'appartenir à un groupe d'élus : le moi — à l'instant encore « une tantouse » — s'inscrit dans l'histoire intellectuelle européenne depuis l'Antiquité. Ainsi, l'« existence pédée » s'établit entre violence, dédain de soi et sainte pédérastie.

Le lien entre l'« être-pédé » et la « situation-du-moi » traverse toute l'œuvre de Hubert Fichte. « Je suis » est une construction dont l'une des composantes marque le lieu culturel, idéologique et national. « Je suis » ouvre alors le regard à un système kaléidoscopique d'identités à l'intérieur duquel le moi se trouve constamment en mouvement, chacune de ses cristallisations naissant et disparaissant sans cesse. Le moi est autant plus « chochette » qu'il est « Platon », « tata » ou « Buxtehude ». Les personnages de Fichte résistent à toute identification univoque ; la cohérence et l'identité semblent être des contradictions : elles ne sont tout au plus que des états imposés par l'extérieur. Le moi existe toujours de façon plurielle — il se constitue précisément dans l'ambivalence et la pluralité, dans sa confrontation incessante aux pratiques sociales dictées par la « normalité ». La description du moi, analyse anatomique implacable et martyrisante du moi, présentée dans *Puberté* comme la « vivisection d'une puberté », renvoie au fonctionnement de la communauté. Comme production de la nudité corporelle, qui atteint dans l'acte de la dissection une expression douloureuse, cette description n'est pas simplement une autoréflexion, elle aboutit, au-delà, à un dévoilement et à un éclaircissement politiques.

Fichte accentue cette dimension politique dans *Puberté* relativement à la constitution du moi dans la société d'une part, de l'autre, dans la quête de données régulatrices permettant de contourner le système qui la

détermine : un système de peur socialement et politiquement institué. C'est en ce sens que le roman rapporte les facettes d'un processus d'individuation, c'est-à-dire la présentation littéraire des « différentes peaux d'une existence », aux recherches ethnologiques. Celles-ci ouvrent le regard sur des sociétés radicalement différentes de celles de l'Allemagne nazie et de la République fédérale où s'est faite la socialisation de Fichte. Les religions afro-américaines montrent au moi comment il est possible de survivre sous des régimes de domination violente, grâce à un « système psychique » qui « finalement a permis aux Africains de surmonter l'horreur de l'esclavage et leur permet de surmonter la misère inouïe du néo-colonialisme⁴ ».

Dans ce mélange de processus autobiographique et de recherche ethnologique, la connaissance ethnologique prend le pas sur la description du processus biographique :

« Je résolus de répartir dorénavant les actions en celles qui relevaient du magique et en celles qui s'en étaient dégagées.

« (Ce faisant, je transformai quelque peu à mon usage personnel la notion du magique.)

« Je me mis à examiner si mes représentations conçues pendant la puberté n'étaient pas elles aussi des ritualisations, à l'instar du langage par signes des hyménoptères, comme les poisons validant ou invalidant le serment d'initiation et comme le maquillage des novices. »

(*Puberté*, p. 7)

Ainsi Fichte, rompant avec une conception de l'écriture comme simple description, la définit comme un acte de ritualisation de sa propre biographie. Car ce sont justement les actes rituels — et la langue en fait partie — qui protègent du monde extérieur en contribuant à l'établissement d'un espace intérieur stable. Les rituels créent des forces antagonistes aux forces dominantes, ils permettent la régulation interne des rapports de force vécus à l'extérieur. L'écriture devient alors un acte politique doté d'un potentiel anarchiste. Les textes de Hubert Fichte sont une bannière contre toute politique d'oppression lorsqu'ils aboutissent à des images physiquement menaçantes, telle celle de l'autopsie dans la morgue de Bahia au début de *Puberté*. Cette scène compte parmi les passages décisifs qui révèlent l'orientation de son œuvre.

« Sur cette table-là, un mois plus tard, sera disséqué Lamarca. Ainsi que le brigand Lampiao, l'armée l'a traqué à l'aide d'hélicoptères et d'engins blindés et l'ayant enfin dépisté, lui a cassé doigt après doigt, dent après dent, arraché le membre viril ; comme il n'était plus possible de le raccommoder pour la grande presse, le médecin légiste dut faire son autopsie en pleurant devant le photographe de l'armée afin que ses

4. Dieter E. ZIMMER, « Leben, um ein Stil zu finden, schreiben um sich einzuholen. Gespräch mit Hubert Fichte », in Thomas BECKERMAN (éd.), *Hubert Fichte. Materialien zu Leben und Werk*, Francfort, p. 120.

coupures de scientifique puissent coïncider avec celles des tortionnaires, un peu moins scientifiquement exécutées.

« Proche des troglodytes gît le gamin de quatorze ans mis en bière, avec les entailles cultuelles pratiquées à gauche et à droite sur le thorax. Tué par trépanation crânienne, par séparation de l'organe sexuel tout juste mûr ? Il fut sacrifié à Ogoum. »

(*Puberté*, 24)

Ce passage, établissant des liens entre la torture et la science révèle l'instrumentalisation de cette dernière par la répression politique, dans la mesure même où l'activité scientifique (l'autopsie) efface les signes de la violence. La science offre les moyens de dénier des processus historiques, de les rendre invisibles. Cependant le texte établit également un lien entre des anomalies sociales (le brigand Lampiao), néo-coloniales (Lamarca) et les rites afro-américains puisque la torture, la science et les actes rituels s'accordent à laisser des corps écorchés et détruits. Mais les textes chiffrés des mutilations corporelles n'ont de ressemblance qu'épidermique. Les blessures cultuelles sont l'expression de la résistance (intérieure) contre la violence politique (extérieure), que la science légitime finalement en la couvrant. Ainsi, l'armée et la médecine légale d'un côté, « Lampiao » et le « gamin de quatorze ans » de l'autre, s'articulent en un système de domination et de résistance anarchiste.

Le lien local entre la médecine légale et le sacrifice rituel s'exprime sur le plan linguistique par l'invocation rituelle des personnages du roman, mais également de ceux de l'histoire culturelle occidentale :

« Omolou. Meroulo. Obaloué. — Omolou. Meroulo. Obaloué. Trygve. — Omolou. Meroulo. Obaloué. Mozart — Omolou Meroulo. Obaloué. Trygve. — Omolou. Meroulo. Obaloué. — Gesualdo di Venosa. Baron de Samedi. — Nana Bouroukou. Nana Bouloukou. Trygve. — Omolou. Meroulo. Obaloué. Mozart. — Omolou Meroulo. Obaloué. »

(*Puberté*, p. 62)

Le syncrétisme littéraire que constitue l'évocation répétitive des dieux afro-américains, de Trygve (personnage du roman) et de ses références culturelles articule les niveaux narratifs de la recherche ethnologique et du roman biographique. En même temps ce mode d'écriture tente l'« expérience » (Versuch) d'appréhender la puberté comme un acte rituel qui évoque — et ne cesse d'évoquer — tous les conflits constitutifs de la socialisation du moi. Ainsi l'écriture devient analyse, davantage, elle se fait dissection de soi et de l'autre, qui finissent par converger : « Disséqueur et disséqué se ressemblent à tel point qu'on est porté à croire qu'un sosie falot du mort s'incise lui-même. » (*Puberté*, 348) Et enfin, renouant avec le début du roman, l'acte du sacrifice rituel sera mis en parallèle avec l'acte de l'autopsie et ainsi la science, la recherche, l'ethnologie et la biographie sont mises sur le même plan et la notion d'« expérience » est à entendre, non plus approximativement, mais au sens fort du terme.

L'intrication de la lecture et de l'écriture, de la recherche et de l'écriture, de la science et de la fiction, détermine également l'ensemble de l'œuvre tardive. L'auteur Fichte y est le maître et l'artisan volontaire de cet entrelacement, l'auteur dont le « moi » était encore l'objet de la recherche dans les textes romanesques de l'*Histoire de la sensibilité*. Outre les récits, ce moi détermine aussi les essais et les écrits scientifiques des études ethnologiques. Il en résulte une simultanéité de plusieurs « moi », qui sont certes tous impliqués dans des rapports de force politiques, mais qui essaient justement de les contourner par le voyage, la recherche et l'autoréflexion. La réalité de la République fédérale des années cinquante, caractérisée par l'exclusion légitimée par l'État de tout ce qui n'est pas conforme, évoque un mouvement fondamental d'éloignement :

« Allemagne. — Allemagne de l'Ouest. — République fédérale. — 54.

« Je n'ai pas lu un seul article sur le réarmement. — Mais je connaissais les médecins-conseil, les chefs-de-bloc, les gardiens-des-camps, les tables-haricots, les couleurs (de l'industrie). — Marcher droit. — Je voulais partir. — Comme je l'ai toujours voulu. — Je n'en faisais pas partie⁵. »

Le voyage et l'écriture restent les conditions nécessaires d'une confrontation générale avec sa propre socialisation, avec la constitution du moi sous le national-socialisme et dans l'Allemagne de l'Ouest de l'après-guerre, tout en étant la quête d'anti-mondes, ceux des rites, qui pourraient représenter des alternatives aux structures de pouvoir. Le projet d'écriture de l'*Histoire de la sensibilité* s'appuie sur ce mouvement géographique. Si la fuite permanente du moi écrivant confirme l'inanité de tout espoir d'échapper à ces structures — puisque la recherche démontre bien le lien étroit entre les rites et les formes de sociétés — elle est pour le voyageur une forme de vie et de survie.

La quête incessante du soi, la confrontation avec l'étranger, vécue à travers l'écriture et le voyage, la poursuite d'un regard extérieur, celui des mondes différents, sur soi, sur les métropoles du pouvoir, aboutissent au roman-fleuve, qui réunit en lui, en les essayant, les formes les plus diverses d'expression et de communication. Dans l'*Histoire de la sensibilité*, la description d'une société concrète — par exemple Hambourg, la Provence, le Portugal, Belize, Rome, New York, le Brésil ou l'Afrique — débouche toujours sur la représentation d'un monde où les voix de la contestation, essentiellement rituelles et cherchant à fuir la répression sociale et politique, se font entendre. Cela vaut aussi bien pour le fascisme portugais sous Salazar, le néo-colonialisme en Afrique et au Brésil que pour le discours dominant du groupe 47. La description d'un monde polyphonique exige ces regards multiples. Elle est en outre un appel à la création et au maintien d'une société qui, à l'encontre de la

5. Hubert FICHTE, *Hotel Garni*, Francfort, Fischer, 1987, p. 9.

culture dominante, offre des possibilités d'échapper à la violence, à l'oppression et à la destruction des corps. Donner une forme adéquate à la représentation de cette contre-culture, tel est l'acte politique de l'écrivain Fichte. Cette forme présupposait et impliquait un rapport inédit entre production scientifique, étude objective, et production littéraire, expression subjective, rapport qui dépasse le clivage science/littérature en abolissant la différence entre l'objectif et le subjectif et en mettant en cause la notion même de sujet de notre culture.

Université de Essen

(Traduit de l'allemand par Nia Perivolaropoulou)

Comptes rendus

Francis FARRUGIA, *Archéologie du pacte social, Des fondements éthiques et sociopolitiques de la société moderne*, Paris, L'Harmattan, 1998.

Ce livre de Francis Farrugia complète et amplifie celui qu'il avait écrit sur la crise du lien social (*La crise du lien social, essai de sociologie critique*, Paris, L'Harmattan, 1993) dans la modernité, notamment chez Hobbes et Locke, et faisait déjà à Rousseau une place importante. Mais il abordait aussi le problème chez Comte, Durkheim et Max Weber, voire chez les sociologues philosophes de l'École de Francfort. Ici il s'agit de sonder l'« histoire » même du lien social, ou plutôt d'en faire ce que Farrugia, s'inspirant de Foucault, appelle aussi l'archéologie. Mais la tentative de Farrugia dépasse l'approche de Foucault toujours quelque peu dispersée et parfois peu rigoureuse. En cernant non seulement les textes d'auteurs, mais ceux des commentateurs, il nous mène d'Aristote et des sophistes jusqu'à Rousseau, arrêtant là son « enquête », puisque le reste était déjà fait dans son livre antérieur.

Le fil directeur chez Farrugia, c'est le concept de nature. Il part de la nature aristotélicienne, proche de la nature platonicienne, au moment où la décadence d'Athènes impose sur ce point une réflexion : une nature venue des dieux, qui comporte les dieux et les hommes en même temps, mais où l'artificialité de la vertu chez Aristote, ou, chez Platon, la recherche du Beau, du Bien et du Vrai arrache l'homme (est-ce l'individu ?) aux pesanteurs du Cosmos et à la fureur des dieux. Nature, donc, encore référée à eux, pour le politique et la politique, pour le citoyen, pour la cité.

Le drame c'est la sophistique et les sophistes, dont nous sommes les héritiers, par Rousseau, plus que de Platon et d'Aristote. Farrugia commente le beau livre de Guthrie sur les sophistes, montre que, pour eux, la nature peut être sans dieux, que, faute de savoir où est la loi, il faut se fier à cette nature, se laisser aller à ce qu'elle nous pousse à faire. Il s'agit toujours de l'homme dont on ne sait s'il est l'individu ou l'être humain. On pourrait dire que les sophistes « cassent la baraque », malgré les efforts de Platon pour les combattre. Farrugia ne s'étend pas sur l'épicurisme et en vient vite aux stoïciens dont on ne peut oublier qu'ils ont inspiré le christianisme naissant. La nature stoïcienne est proche de la nature platonicienne et aristotélicienne : les dieux donnent tout, dit Sénèque. La vertu reprend ses droits, ainsi que la *philia* (l'amitié) et l'*omonia* (la concorde). Mais peut-être les grands stoïciens insistent-ils sur une paix de l'âme, sur une sérénité à atteindre que Platon et Aristote semblent plus ou moins négliger.

Mais dans ce livre, tout ce qui nous est dit sur les philosophes grecs et romains ne vise qu'à nous montrer comment Rousseau, contre la philosophie de son temps et contre l'idée de nature chère à Hobbes, à Locke, voire à Helvétius et à Voltaire, avec toutes les divergences qu'elles ont entraînées autour de l'état de nature, va reprendre la tradition antique, mais aussi la renouveler au feu de la modernité. Reconnaissons à Farrugia une extraordinaire maîtrise à décrypter les textes de Rousseau — faciles à lire, mais difficiles à interpréter — et les commentaires qui en sont faits par Starobinski (*Rousseau, la transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, 1975) ou Léo Strauss (*Droit naturel et histoire*, Paris, Plon, 1962). Il ne parle guère des trois volumes de Philonenko (*Rousseau ou la philosophie du malheur*, Paris, Vrin, 1978), ni des travaux d'Henri Burgelin (notamment sa préface à l'*Émile*, Garnier-Flammarion).

Pour Farrugia, avec Rousseau nous sommes au cœur du lien social. Bien sûr, Rousseau fait droit à une loi de nature qu'il oppose à la loi naturelle, l'une étant mauvaise, l'autre bonne. De la bonne nature il tire l'état de nature, qui n'aurait jamais existé — pourtant il se sert, pour le concevoir, de l'exemple des derniers Indiens Caraïbes. Bien sûr, il trace, dans le *Discours de l'inégalité parmi les hommes*, l'histoire du désastre, de la malencontre, aurait dit Clastres : la propriété qui enclôt, etc. Bien sûr, le contrat social est, chez Rousseau, un remède qui ne guérira pas le mal. Farrugia, comme nous et quelques autres, met en évidence l'admirable découverte/invention de la volonté générale (due aux Encyclopédistes et, auparavant, à Malebranche, mais venue surtout de la sensibilité « sociologique » de Rousseau). Bien sûr, le pacte social, le contrat, est artificiel, il est rupture avec la nature et alliance entre les hommes pour se choisir des chefs.

Tout cela est connu. Ce qui l'est moins, c'est que le lien social — le pacte — qui ne prend sens que parce qu'il y a désormais du politique (de l'artificiel, des principes) et de la politique, ne peut se penser qu'avec un retour nostalgique, jamais achevé, à la nature perdue, à la belle et bonne nature — hypothétique — d'avant la société et la propriété.

Farrugia conclut son livre en disant que le lien social ne peut pas s'engendrer lui-même. Il lui faut un lieu d'engendrement. Pourquoi pas cette nature de Rousseau, ce lieu peut-être inexistant et pourtant appelé par la nostalgie ? Disons le franchement, nous ne sommes pas d'accord. Dans la nature rousseauiste, il y a aussi la mauvaise nature, dans laquelle il relègue la Sophie de l'*Émile*. Les Constituants de 1789, ceux de la déclaration des droits, y relègueront, eux, les femmes, les enfants, les fous, les sans propriété. Mais la démonstration de Farrugia est à ce point convaincante qu'on est près de se laisser prendre au jeu.

Et le livre est beau, écrit dans un style qui, tout en faisant la plus grande part à la réflexion, laisse percer la sensibilité, peut-être un peu nostalgique, de l'auteur.

Louis MOREAU DE BELLAING

Gérard NAMER, *Le système social de Rousseau, De l'inégalité économique à l'inégalité politique*, préface de Francis Farrugia, Paris, L'Harmattan, 1999, Coll. « Logiques sociales ».

Voici donc réédité ce livre qui, en son temps, accompagnait le *Rousseau sociologue de la connaissance* et un ouvrage sur Machiavel, le tout faisant partie de la thèse d'État de l'auteur. À lui seul, ce *Système social de Rousseau* est un monument qui a l'originalité, comme le note Francis Farrugia dans sa préface, de prendre l'œuvre en son entier et d'en dégager peu à peu les linéaments en ce qui concerne ce que Namer appelle un peu vite le « sociologue » Rousseau. Il tente notamment de faire apparaître ce qui, de ce système social, tiendrait à une « sociologie » de la connaissance. On peut discuter sur l'emploi de ces termes pris dans un autre registre que celui, historique, spécifique à la plupart des interprètes de Rousseau ; ils n'en sont pas moins une grille de lecture pour comprendre la pensée de l'auteur du *Contrat social*.

Il est difficile de résumer, voire de synthétiser ce livre de Namer fait d'une multitude de typologies à partir de l'œuvre, celles-là dans les termes même de Rousseau. On peut schématiser en disant que Rousseau, élève dissident de Montesquieu, construit le modèle d'une société d'inégalité à partir de la fameuse rupture avec l'état de nature hypothétique, puis qu'à partir du *Contrat social* il bâtit la société d'égalité légitime à la fois utopique et réelle (Genève), qu'enfin — et c'est l'une des découvertes de Namer dans cet ouvrage — il achève son édifice, en rupture avec la phase précédente, celle du *Contrat*, par le modèle d'une société d'égalité légitime pourtant volontairement inégale du point de vue politique.

Le moteur de cet édifice — qui, dans ces trois sociétés, ne se veut nullement statique — c'est, semble-t-il, la mobilité sociale. Elle n'existe pas en société d'inégalité : les riches sont riches et les pauvres sont pauvres. Elle est peu souhaitée par Rousseau dans la société d'égalité, celle de Clarens, où elle se manifeste, nous semble-t-il, à l'intérieur de la communauté paysanne, qui doit, pour ne pas se corrompre, demeurer éloignée des villes. Namer — et c'est encore l'une de ses découvertes — utilise admirablement les textes de *La Nouvelle Héloïse* (ce que disent Saint-Preux, Monsieur de Wolmar et Julie sa femme, Saint-Preux apparaissant, dans ses propos, en retrait par rapport aux deux autres). Il montre — et c'est son mérite — qu'il s'agit bien, dans *La Nouvelle Héloïse*, du premier modèle de société d'égalité. Enfin, dans le commentaire sur le *Contrat social*, l'économie, qui avait dominé, notamment dans le *Discours sur l'économie*, les deux autres modèles : richesse et pauvreté dans le premier, pauvreté ou plutôt frugalité plus ou moins entretenue dans le second, est surmontée par le politique et la politique. Les citoyens sont forcés, dans *Le Contrat social*, à être libres et, sans doute, égaux. Ni eux, ni les magistrats ne sont corrompus par la richesse ou le désir d'avoir. La Volonté générale se déploie, ainsi que la

souveraineté populaire ; le législateur joue son rôle pédagogique. La loi est au-dessus de l'homme et non l'homme au-dessus de la loi.

Réinscrit dans la progression des modèles chez Rousseau, ce commentaire du *Contrat social* n'en acquiert que plus de sens. Certes l'utopie anime le modèle de la société d'égalité légitime, mais y apparaît aussi une réalité que Rousseau rappelle discrètement, en évoquant des institutions démocratiques et républicaines existant plus ou moins en son temps.

Et puis, c'est le renversement final, peut-être moins important chez Rousseau que Namer le laisse entendre. Renversement néanmoins. Rousseau craint les révolutions, le danger des révolutions en Europe. Il est prêt à parier — par amertume, sous l'influence de Mirabeau — pour un despotisme, ou plutôt pour un volontarisme politique qui réinscrit l'inégalité politique dans son système social. Il est prêt à parier que l'homme (du volontarisme politique) doit être au-dessus de la loi.

Namer est un grand exégète. Il l'a prouvé en travaillant également sur l'œuvre d'Halbwachs. La réédition du *Système social de Rousseau* devenait, en ces temps où, de nouveau, on parle de cet auteur, une nécessité.

Louis MOREAU DE BELLAING

Jacques TEXIER, *Révolution et démocratie chez Marx et Engels*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Actuel Marx Confrontations », 1998.

Il faut saluer le livre de Jacques Texier qui condense le résultat d'une longue recherche consacrée à la théorie politique de Marx et Engels, et plus particulièrement aux rapports entre révolution ouvrière et démocratie politique. L'ouvrage entrelace enquête philologique et analyse philosophique, il refuse de prendre en compte les seuls textes canoniques de la tradition marxiste, arbitrairement isolés de leur contexte historique national et international, et séparés de l'évolution complexe du mouvement ouvrier. La lecture acribique de tout le corpus disponible des deux fondateurs justifie un ensemble de thèses soigneusement étayées et problématisées. À notre connaissance, en France du moins, rien de semblable n'a été tenté. Marx et Engels sont traités comme des classiques sans pour autant être abandonnés à l'académisme. En effet, Texier soutient une thèse qui intéresse à la fois l'historiographie marxologique, la théorie politique la plus contemporaine, et le débat socialiste.

Contrairement à ce qu'ont pu affirmer les critiques libéraux du marxisme, comme Raymond Aron ou Bobbio, rejoins en cela par certains théoriciens marxistes contemporains, comme le dernier Althusser, il existe une théorie politique de Marx et encore davantage de Engels. Cette théorie ne se borne pas à poser la question « qui » (qui détient le pouvoir, quelle classe sociale ?), elle pose la question « comment » (comment le pouvoir est-il exercé ? selon quelle forme politique ? avec quelles

institutions juridiques et politiques ?). Cette théorie repose sur des concepts qui ont été retravaillés en fonction de l'action du mouvement ouvrier, de ses percées et de ses échecs (révolution de 1848, Commune de Paris, constitution de la social-démocratie en parti de masse dotée d'une grande force syndicale et électorale). L'interprétation léninienne dans son combat pour surmonter le révisionnisme et l'homologation des partis socialistes en partis libéral-sociaux reproducteurs du mode de production capitaliste a simplifié et occulté la recherche d'une voie qui n'opposait pas démocratie et révolution, qui refusait de se laisser fasciner par la violence rédemptrice de masse dirigée par une minorité blanquiste, qui enfin n'identifiait pas la conception structurale de la dictature de classe à sa traduction en une forme exclusive de dictature politique.

L'ouvrage montre qu'après l'échec de la révolution de 1848 Marx lui-même distingue entre formes politiques, la république démocratique parlementaire constituant le meilleur terrain de la lutte de classe pour le prolétariat, pour l'élaboration de ses alliances. Les droits qu'elle sanctionne sont bien des préalables. Marx en particulier s'intéresse aux nations les plus avancées (Angleterre, Hollande, France). Il va plus loin et envisage l'hypothèse d'un passage pacifique enchaînant à la démocratie politique la lutte majoritaire de masse pour une démocratie sociale sur le terrain de la production. Le thème de la dictature du prolétariat comme suspension des droits politiques et terreur exercée à l'encontre des classes dominantes tend à s'effacer après 1848 ou à prendre un sens structural tel que rien n'exclut que la dictature structurale des masses populaires ne soit liée à la forme politique républicaine, une république des communes. Tout se passe comme si la prégnance du modèle révolutionnaire français s'estompait pour libérer un espace politique de l'hégémonie au sens de Gramsci : la coercition politique change de forme et de contenu. Elle peut se limiter en laissant toujours plus de place aux mécanismes d'une nouvelle institutionnalisation républicaine. Son usage direct dépend de la stratégie choisie par l'adversaire.

Engels, surtout en ses derniers écrits (*Critique du programme d'Erfurt* de 1891, Introduction au recueil d'écrits de Marx consacrés aux *Luttes de classes en France 1848-1850*, en 1895) parvient à présenter une théorie de l'appareil d'État non instrumentale, centrée sur l'autonomie relative de la forme politique conçue comme force d'organisation et d'unification de droits politiques et sociaux encadrant la tâche de l'appropriation collective des moyens de production. Texier donne une analyse particulièrement éclairante de cette *Introduction* de 1895, de ce que l'on a appelé le testament d'Engels. Il montre comment Engels a dû dans le choix des textes marxistes des années 1848-1850 (destinés à former ce qui plus tard sera considéré comme un livre de Marx, *Les luttes de classes en France*) affronter les pressions révisionnistes des commanditaires — le parti social démocrate allemand —, comment il a tenu compte de la difficile situation politique (menaces d'interdiction et provocations de la part du

gouvernement allemand qui souhaitait que son adversaire se lançât dans une stratégie insurrectionnelle pour mieux l'abattre). Il fait apparaître combien l'usage de ce testament, en un sens purement réformiste par Bernstein ou inversement sa minoration par Lénine au profit d'une théorie univoque de la dictature du prolétariat, ont compromis de manière irréversible l'élaboration d'une théorie révolutionnaire démocratique prémunie cependant contre toute illusion démocrate. Après Marx et Engels, en effet, la rupture se consommera entre réformisme social-démocrate et révolutionnarisme communiste. Les tentatives pour reformuler la question de la révolution et de la démocratie, qu'il s'agisse de Rosa Luxemburg et surtout d'Antonio Gramsci, restèrent sans écho politique effectif, et sans suite théorique immédiate.

Pour Texier, on le voit, Marx et Engels ont élaboré des éléments pour surmonter l'antinomie théorique et politique qui a déchiré la théorie et la pratique du mouvement ouvrier d'inspiration marxiste au sein des affrontements de la Seconde et de la Troisième Internationales. La responsabilité en incomberait à Lénine autant qu'à Kautzky. En ce point il faudrait engager la discussion et compliquer les choses en rappelant que Lénine a bien su un moment retrouver le filon de la forme « républicaine-communale » en interprétant l'invention des soviets et des conseils comme la grande invention populaire en matière de forme politique, sans parvenir toutefois à assurer son extension et sa consolidation. Il faudrait réinterroger les théoriciens de la révolution permanente sans oublier Trotsky, sans passer sous silence la confrontation avec Gramsci. Mais c'est là un autre débat. Il nous suffira de dire combien en une période d'hégémonie contestée de la vulgate libérale — plus ou moins sociale — la recherche de Texier donne à ceux qui ne se contentent pas de la nouvelle histoire sainte une mémoire théorique pour penser une histoire qui ne saurait être archivée, et surtout des éléments pour une pensée politique de l'avenir, pour une réouverture simultanée de la question de la révolution et de la démocratie. La dégénérescence de la forme actuelle de notre démocratie devenue une simple procédure de gestion des contradictions entre stratégies d'exploitation des diverses fractions de la force internationale de travail oblige à remonter de la question du comment à la question « qui », ou plutôt à penser ensemble le comment et le qui. Oui vraiment, il faut reposer à nouveaux frais la question aujourd'hui inconvenante : quelles procédures pour quelle démocratie ?

André TOSEL

Claude LEFORT, *La Complication, retour sur le communisme*, Paris, Fayard, 1999.

Comment expliquer le totalitarisme stalinien ? On peut se demander si ce n'est pas la question que Lefort s'est posée pour écrire ce livre. D'abord, à la différence de nombreux auteurs-commentateurs, il ne renonce pas au concept de totalitarisme, pour désigner ce qui s'est passé

en Russie de 1917 à 1989. Il ne dissout pas ce type de société dans la conjoncture historique où il se produit. Bien au contraire, il tente de le saisir dans son originalité — dans ce qu'il a d'énigmatique — à partir du processus historique où il apparaît. Comme toujours chez Lefort, la démonstration est dans le fond, voire l'arrière-fond du propos. Mais il ne s'agit pas d'un procédé d'exposition. En l'occurrence, il apparaît effectivement impossible de commencer à faire comprendre ce qu'est le totalitarisme stalinien, sans examiner les interprétations récentes, après que le glacié totalitaire se soit en grande partie effondré (il reste la Chine et Cuba).

Ces interprétations sont celle de François Furet, *Le passé d'une illusion*, et celle, moins connue en France, de Martin Alia, *La Tragédie soviétique*. Le premier fait du communisme une illusion sur laquelle auraient vécu ceux et celles qui y croyaient, cela pendant soixante-dix ans. Elle expliquerait leur adhésion au stalinisme et à ses pires excès, à travers ce que représentait pour eux le Parti. Le second voit dans la révolution bolchevique et le stalinisme la réalisation de l'utopie communiste y compris sous la forme que lui auraient, selon lui, donnée Marx et Engels : la dictature du prolétariat, la société sans classes et sans État.

On ne peut dire que Lefort récuse absolument ces deux thèses. Mais elles lui paraissent relativement impuissantes à expliquer ce que fut, ce qu'est encore ce type de société sans équivalent dans l'histoire humaine, autant par la violence mise en œuvre que par la foi qu'il peut engendrer. On dirait, à le lire de près, que Lefort se refuse à faire des dirigeants et des adhérents au communisme — mis à part les canailles — des groupes et des individus ballottés par les événements, acteurs ou victimes d'une histoire qui les dépasserait. Certes, sur la bureaucratie bolchevique, puis stalinienne, il rejoint la thèse de Marc Ferro : la bureaucratie était, pour le communiste, sa chance, elle le promouvait, elle l'arrachait à l'usine ou à la ferme et sans risque de retour ; la bureaucratie était son cocon ; s'il y perdait ses attaches, il n'était plus rien. Du côté des dirigeants et de l'Egocrate, le choix de Lénine, dès le début, de donner puissance au parti, de refuser un pouvoir démocratique paraît à Lefort délibéré. Lénine lui semble s'éloigner, se séparer de toute idée et pratique de démocratie représentative et de pluralisme démocratique. Mais les autres ? Pourquoi adhèrent-ils ? Est-ce seulement par la terreur ? Ou par passivité ?

Aux interprétations de Furet et d'Alia Lefort s'ajoutent celles de Raymond Aron et de Hannah Arendt. L'interprétation d'Arendt, dans les années cinquante, remarquable dans ses analyses, bute sur une aporie : loi du mouvement ou loi de l'Histoire. Celle d'Aron, dans les années soixante, après avoir bien distingué le totalitarisme de la démocratie — les partis constitutionnels-pluralistes opposés au parti unique — cherche, sans y croire, comment le totalitarisme poststalinien peut se transformer. Lefort est sensible à ce que ces analyses comportent de vrai dans un temps

où bien peu, même à gauche, y portaient attention. Mais là encore, elles lui paraissent insuffisantes pour l'explication.

Sa propre thèse, soubassement de tout le livre, est à la fois historique, sociologique, anthropologique et, si l'on peut dire, psychologique au sens d'une histoire, d'une sociologie, d'une anthropologie et d'une psychologie critiques qui font leur part à l'indétermination et au symbolique. Lefort invoque à ce propos Marcel Mauss, considère l'égalité comme un fait social total et insiste sur la dimension sociologique et anthropologique des phénomènes humains. Lefort « complice », comme il le dit lui-même, ce qu'il a dit auparavant sur la bureaucratie et sur la démocratie. Ce qu'il recherche, ce sont des faits qui ont pu concourir à la genèse et à la naissance de ce type de société. Par exemple le populisme russe qui comportait déjà le parti unique et la terreur ; le despotisme du tzar, vieux type de société qui survit après l'intrusion du capitalisme économique en 1885 et jusqu'en 1917. Sans oublier l'apport démocratique entre Février et Octobre 1917, dont on retrouve des traces (encloses dans le nouveau système et par là même sans effets) jusque dans la Constitution de 1936.

Mais, fondamentalement, pour lui, le communisme, y compris dans les partis occidentaux, ne s'explique pas ou peu par un désir d'égalité — tout au plus d'égalitarisme —, un désir de liberté, un désir de justice. Ce qui fascine les militants, les adhérents et les sympathisants, c'est l'attrait de l'Un, mais non plus d'Un despotique ou monarchique (la monarchie d'Ancien Régime, celle qui n'était pas absolutiste, requérait un minimum de droits et d'obligations), mais d'une unité collective (et non pluraliste), le parti et l'Egocrate, par laquelle ils se savent et se reconnaissent totalement représentés. Au point que, lorsqu'individuellement, ils dévient, l'accusation ne doit pas venir du parti, mais d'eux-mêmes. Adhésion à l'Un qui ne va pas sans violence vis-à-vis de l'ennemi tout autant collectif (l'impérialisme américain) qu'individuel (chaque trotskyste).

C'est à La Boétie et à son *Discours de la servitude volontaire* que Lefort fait référence, pour soutenir ce que nous appelons, faute de mieux, la dimension psychologique de sa thèse. Confiant, il pense que nous avons aujourd'hui plus conscience de l'imprévisible. Mais le totalitarisme stalinien était-il imprévisible ?

Louis MOREAU DE BELLAING

Antonio NEGRI, *Le pouvoir constituant. Essai sur les alternatives de la modernité* [Il potere costituente. Saggio sulle alternative del moderno, Sugar Co. Edizioni, 1992], Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Pratiques théoriques », 1997, 447 p.

Cet ouvrage marque un tournant dans les recherches sur le concept de politique dans une société démocratique, grâce à l'enquête menée pour la première fois sur « le concept de pouvoir constituant en tant qu'il est le

concept d'une crise » liée au « dualisme du pouvoir constituant et du pouvoir constitué ». En situant d'emblée le premier du côté de « la puissance de la multitude », Antonio Negri propose un livre bouleversant, objectivement et subjectivement. Le chapitre I (mise en place des fils de l'enquête) examine les tentatives faites pour intégrer le pouvoir constituant dans un dispositif juridique (Max Weber, John Rawls, Carl Schmitt, institutionnalisme français ou italien, etc.). Plutôt que de chercher à surmonter la crise de ce concept en tant que catégorie juridique, il s'agit de l'accepter et de « refuser toute possibilité (pour celui-ci) d'être lui-même fondé, et ainsi arraché à sa propre nature de fondement » — ce qui arrive « chaque fois que le pouvoir constituant est subordonné à la fonction représentative ou au principe de souveraineté ». L'auteur reconnaît que ce concept est celui d'une absence — « point central du débat métaphysique qui concerne la question de la puissance et de son rapport au pouvoir. [...] d'Aristote à la Renaissance, et de Schelling à Nietzsche, l'alternative métaphysique est en effet celle de l'absence et du pouvoir, du désir et de la possession, du refus ou de la domination ». L'alternative se présente tantôt comme close, tantôt comme ouverte, par exemple dans le courant de la pensée politique moderne qui, « de Machiavel à Spinoza et à Marx, [...] fonde la pensée démocratique » (p. 20-21). La détermination du concept de pouvoir constituant se poursuit à travers l'analyse des positions d'Hannah Arendt et de Jürgen Habermas, notamment, puis dans la réflexion menée sur sa radicalité originaire.

Les chapitres II à VI présentent chacun « une figure particulière de la formation du concept de pouvoir constituant et de son destin à chaque fois singulier » : II. « *Virtù* » et fortune. Le paradigme machiavélien, III. « Le modèle atlantique et la théorie du contre-pouvoir », en particulier chez Harrington, IV. « L'émancipation politique dans la Constitution américaine », V. « Révolution et constitution du travail », autour du « temps des Sans-culottes » et VI. « Le désir communiste et la restauration de la dialectique ». Le lecteur est tenu en haleine jusqu'au dernier chapitre (VII. « La constitution de la puissance »), où se nouent les « fils » de l'enquête. Si elle ne résout pas « l'énigme » du pouvoir constituant, elle invite chacun à devenir participant de la dynamique par laquelle ce pouvoir ressort « comme rupture de la catégorie de modernité ». Negri donne en effet à lire la crise du concept comme « ouverture positive » et son « mouvement [...] comme respiration incessante de la pratique » (p. 419). Face à la peur dont naît la philosophie politique moderne et à la négation politique de la puissance de la multitude (isolement du social du politique dans une science séparée), il nous est proposé de « répondre à cette violence de la théorie, [...] de réaffirmer le rôle décisif du pouvoir constituant : c'est fondamentalement lui qui nous sauve de la barbarie ».

Christiane VEAUVY
EHESS

Sonia COMBE, *Une société sous surveillance. Les intellectuels et la Stasi*, Paris, Bibliothèque Albin Michel, coll. « Idées », 1999, 264 p.

« Une société sous surveillance » : tel était bien, à défaut d'une répression tous azimuts, l'objectif de la Stasi (sécurité d'État) lorsqu'elle sollicitait ou exigeait des rapports dans de multiples domaines. Sonia Combe s'est délibérément cantonnée à une catégorie spéciale, celle des intellectuels, auxquels il a été fait grief lors de la chute du mur de ne s'être pas suffisamment engagés dans la contestation du régime de la RDA. Elle établit une typologie des « informateurs » (IM pour collaborateur informel), allant du médiocre stérile soucieux de préserver sa zone de pouvoir au « dissident fidèle » en passant par l'apparatchik et par celui qui pratique des stratégies d'évitement. Elle inscrit en outre cette typologie dans une périodisation qui signale la diminution progressive de l'importance du « rapport » pour domestiquer la société ou, plus précisément, les intellectuels. Ceux-ci, dans son échantillon, sont essentiellement des universitaires ou des membres de l'Académie des Sciences, ces derniers jouissant d'une meilleure marge de manœuvre dans la mesure où ils étaient moins susceptibles d'infester les jeunes esprits. Ces deux classements s'inscrivent à leur tour sur une grille de lecture largement inspirée de Michel Foucault : réprimer, surveiller, neutraliser. Elle rappelle quelques cas célèbres de répression d'intellectuels tels que Ernst Bloch ou Robert Havemann.

Parmi les multiples éléments que révèle cette étude, il ressort qu'un des objectifs majeurs, outre l'insécurisation généralisée induite par la surveillance, était la compromission même des informateurs pour en faire des mandarins aux mains sales. Question de génération, mais pas exclusivement : il était possible, et pas seulement pour les plus jeunes, de refuser de rédiger des rapports, même pour les privilégiés qu'étaient les « *Reisekader* » c'est-à-dire ceux qui étaient autorisés à se rendre à l'étranger, en particulier « capitaliste ». Autre constatation : en dernière instance, c'était le parti, le SED, qui décidait de l'usage qui pouvait être fait des informations, ce qui constitue un sérieux bémol à la toute puissance supposée de la Stasi. Comme corollaire, il apparaît que comme d'autres pays du bloc de l'Est qui n'ont pas connu les procès suivis de purges, la RDA n'a que faiblement connu la déstalinisation.

Sonia Combe rappelle opportunément que les sources policières prises isolément permettent tout au plus d'élaborer une histoire policière qui nourrit nombre de théories du complot. C'est pourquoi elle souligne d'entrée de jeu les distorsions entre son propre dossier et ses activités — ses rencontres, ses discussions, etc. — lors de ses séjours en RDA. Précaution méthodologique qui vaut aussi pour les cas qu'elle analyse : à l'instar de l'historien Jürgen Kuczinski, les mémorialistes se multiplient depuis la chute du Mur. La confrontation des mémoires et des sources policières pourra permettre de nouvelles décantations. Ce devrait être

notamment le cas pour l'un des personnages qu'elle présente et qui est un ami à moi. Sa version à lui, telle qu'elle ressort des conversations que nous avons pu avoir, diffère sensiblement de l'image renvoyée par les dossiers. Or, justement, il est en train, à la demande d'un éditeur, de rédiger ses mémoires.

Claudie WEILL

Gérard LECLERC, *Le Sceau de l'œuvre*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1998.

Auteur d'une *Histoire de l'autorité*, Gérard Leclerc reprend d'une autre manière la même thèse à propos du texte, de l'œuvre et de l'énoncé. L'intérêt principal de son livre est donc, à nos yeux, qu'il contribue à débarrasser la sociologie, la philosophie politique, l'anthropologie, des définitions erronées de l'autorité qu'elles se plaisent à véhiculer. Ici l'autorité est prise pour ce qu'elle est, *auctoritas*, *authorship*, c'est-à-dire ce qui vient donner garant à l'objet, à l'être, à l'œuvre, qui, sans elle, n'aurait pas de sens. Il ne s'agit donc plus de l'éternelle définition de l'autorité, soit quasiment confondue avec le pouvoir, bien sûr de contrainte, soit venant légitimer seulement ce même pouvoir. Il s'agit ici de l'autorité de la tradition, de celle de l'auteur, voire de celle du peuple.

C'est au fond autour de ces trois pivots que s'organise le livre. Quels que soient les thèmes abordés, Gérard Leclerc retrouve la question de la tradition, celle de l'œuvre individuelle, celle de l'œuvre populaire. D'abord l'identité n'est pas seulement celle de l'auteur, comme on aurait tendance à le croire. Celle-ci n'apparaît en Europe qu'avec l'imprimerie. Auparavant, même si les auteurs sont connus, l'identité est celle de l'œuvre, attestée par la Tradition et par une tradition de l'œuvre. L'« auteur » se veut avant tout copiste ou rapporteur (Joinville, Villehardouin), même s'il met de lui-même dans le texte.

Mais que veut dire : signer une œuvre ? Qu'est-ce que la signature ? Elle marque le texte, elle fait trace sur lui. N'en fait-elle pas une œuvre ? L'identité de l'auteur donne sens, en tout état de cause, à ce qu'il revendique, non comme œuvre de lui, mais comme œuvre exhumée, produite au jour par lui (c'est, par exemple, le cas de Chrétien de Troyes).

Précisément sur l'autorité, Gérard Leclerc nous donne de belles pages. Elle est, nous l'avons dit, au Moyen Âge, l'autorité de la Tradition, elle devient autorité de l'auteur, celui-ci faisant autorité par son œuvre. Leclerc oublie de citer le beau texte de Proust racontant la mort de Bergotte et surtout, le soir et le lendemain de sa mort, la présentation de ses livres dans les devantures des librairies, œuvre qui survit à sa mort, qui lui donne, comme auteur, autorité sur le temps et sur ses lecteurs futurs.

La propriété est moderne. Elle assure à l'auteur, qu'il soit individuel ou collectif (le générique), des droits sur l'œuvre : de reproduction, de

modification, etc. Elle se développe en un droit de propriété littéraire et artistique dont Bernard Edelman nous disait qu'il avait pris, avec l'audiovisuel et les moyens actuels de reproduction, une extension sans commune mesure avec ce qu'il était auparavant.

La propriété de l'œuvre est spécifique, que cette dernière soit peinture, musique, livre, sculpture, etc. Elle n'est pas dépendante de la possession, comme la propriété d'une maison ou d'une automobile. Elle est le droit d'auteur. Elle s'inscrit dans l'écoulement du temps et dans la mémoire de celles et de ceux qui connaissent l'œuvre.

La deuxième partie du livre — déjà ébauchée dans les parties précédentes par les présentations d'auteurs (La Rochefoucauld, La Bruyère ou Voltaire par exemple) — fait la généalogie de l'œuvre littéraire, plus que de la littérature. L'œuvre moderne notamment, tout particulièrement les œuvres produites par les surréalistes, montre que, de plus en plus, ce qui est produit se distancie de son auteur. C'est vrai aussi pour la littérature dite populaire. Leclerc montre que le lecteur oublie le nom de l'auteur d'un roman feuilleton, mais pas ses personnages, ni son titre, ni les films ou les pièces de théâtre qui en ont été tirés. De même, le cinéma nous offre-t-il un cinéma d'auteur, un cinéma d'acteur/trice(s), et un cinéma d'acteur/trice(s) et d'auteur.

Un livre parfois un peu trop sage dans son écriture et sa forme, qui ne fait pas référence aux abus dans ce domaine. Mais un vrai livre de réflexion, une œuvre qui, pour le lecteur, ne peut que faire autorité.

Louis MOREAU DE BELLAING

Frédéric VANDENBERGHE, *Une histoire critique de la sociologie allemande, Aliénation et réification*, Tome II : *Horkheimer, Adorno, Marcuse, Habermas*. Paris, La Découverte/M.A.U.S.S., 1998, préface de Jeffrey C. Alexander

Dans un volume précédent, Frédéric Vandenberghe avait abordé le problème de la réification chez Marx, Simmel, Weber et Lukacs. On peut dire que le second volume commence quand le Lukacs d'*Histoire et conscience de classe* va devenir celui qui glorifiera le dogmatisme stalinien. Mais le relais est pris, non en Hongrie, mais en Allemagne par l'École de Francfort qui débute dans les années trente. C'est d'elle que Vandenberghe nous parle, ou plutôt de ses grands auteurs : Horkheimer, Adorno, Marcuse et, surtout, Habermas qui, à lui seul, occupe la moitié du livre.

À le lire, Horkheimer et Adorno semblent avoir été beaucoup plus marxistes, dans la première période de leur œuvre, que Marcuse ou Habermas. En fait, chez les deux premiers, le constat quasi empirique d'une réification totale — constat qui n'est pas chez Marx au même titre, encore moins chez Simmel, tempéré d'individualisme héroïque ou postreligieux chez Weber, et menant à la révolution chez Lukacs — est affirmé. L'espoir dans le marxisme que nourrissaient encore, avant la

guerre, Horkheimer et Adorno disparaît après la guerre. Le monde de l'Ouest et de l'Est leur apparaît comme entièrement réifié, c'est-à-dire aliéné et instrumentalisé dans le fétichisme de la marchandise et celui de la technique. *L'Éclipse de la Raison*, le très beau livre d'Horkheimer, qui date de l'immédiat après-guerre en témoigne. Faute de mieux, Horkheimer se réfugiera dans la théologie et Adorno, qui poursuivait toujours un travail sur l'esthétique — parallèle à ses travaux sociologiques et philosophiques : il est l'auteur, avec Horkheimer, de *La Personnalité autoritaire* — s'attachera à l'esthétique musicale et produira des écrits de musicologie.

Marcuse est un peu différent. Vandenberghe est beaucoup plus sévère avec lui, l'accusant d'incohérence. Nous n'entrerons pas, avec l'auteur, dans les détails de la pensée de Marcuse, la plus connue en France depuis 1968. La réification vient s'y signifier dans ce que Marcuse appelle l'homme unidimensionnel, c'est-à-dire celui que le langage et les œuvres actuels écartent de ce qu'on pourrait appeler la vraie société. Société largement utopique chez Marcuse qui, nous dit Vandenberghe, est un romantique, société du « luxe, du calme et de la volupté » dont Marcuse pense qu'elle peut être réalisée, recommandant, pour ce faire, des principes quasiment dogmatiques. Le « Il faut les forcer à être libre » de Rousseau retrouve, chez Marcuse, tout son sens.

Pour Vandenberghe, Habermas rompt aussi bien avec l'idée horkheimienne et adornienne d'une réification totale et définitive qu'avec celle de Marcuse qui, lui aussi, la croit totale, mais appelle de ses vœux et pense réalisable « despotiquement » une société harmonieuse, libérée. Habermas, lui, dès les années cinquante, pense le rapport du travail avec l'interaction. C'est-à-dire qu'il se demande, semble-t-il, comment l'individu travaillant entre en relation avec autrui. Autrement dit, ce qui lui paraît dépasser, quasiment d'emblée, toute réification, ce sont les rapports humains eux-mêmes, inhérents, mais non confondables, au travail instrumentalisé. C'est au fond cette idée de départ qu'Habermas développera — nous schématisons sa pensée et celle de Vandenberghe —, aboutissant à renoncer à une philosophie et à une sociologie du sujet et de la conscience, pour privilégier celles du langage. Et c'est à partir du langage qu'il peut bâtir sa théorie de l'agir communicationnel — qui, à notre avis, est tout sauf sociologique, malgré l'analyse critique qui la précède, notamment sur Weber et Parsons.

Mais Vandenberghe ne s'arrête pas là. Il montre précisément que la théorie de l'agir communicationnel ne fait qu'apparemment l'économie d'une philosophie et d'une sociologie du sujet et de la conscience. Et il relance le débat, d'abord en rappelant — il le dit aussi bien au début qu'à la fin de son livre — qu'est nécessaire également une théorie de l'agir émotionnel, nous dirions pour notre part une théorie sociologique, philosophique et anthropologique des émotions et des affects. Puis, après avoir critiqué les nominalismes et insisté sur l'opposition

nominalisme/réalisme, Vandenberghe écrit : « Une théorie critique doit donc supposer que les faits sociaux existent réellement et, pourtant, que les entités, les relations et les représentations sociales relativement autonomes et donc relativement irréductibles aux faits psychologiques (ou biologiques, etc.) peuvent réellement avoir une efficacité sur les faits psychologiques (ou biologiques etc.). »

On ne peut mieux dire. À suivre ce « programme », la sociologie a quelque chance de trouver (ou de retrouver) sa voie.

Louis MOREAU DE BELLAING

Henri PROVISOIR, *Le rôle des mécanismes aveugles dans l'histoire qui se fait, l'événement historique, les « variables stratégiques » et l'interaction des boucles*, Paris, IREP, 1998.

Il s'agit d'un essai s'inspirant largement du marxisme, mais n'hésitant pas à le critiquer. Il se donne pour but de montrer que des mécanismes dits aveugles (il aurait fallu mieux préciser le sens du terme) sont à l'œuvre qui commandent, en quelque sorte à l'insu même de ceux qui les produisent, le MTE (c'est-à-dire le mouvement technico-économique).

Pour mener sa démonstration, l'auteur s'appuie d'abord *a contrario* sur les *Mémoires* de Kissinger dont les propos planétaires défendent la thèse de l'Amérique (États-Unis) gardienne de l'humanité universelle, rôle qu'elle ne pourra pas, dit Kissinger, toujours conserver. Provisor pense, en un certain sens, que Kissinger a raison, mais pas pour les motifs que ce dernier invoque. En effet, ce qui apparaît à l'auteur, c'est que nous sommes emportés dans une sorte de train (pour employer sa métaphore) dans lequel les contradictions du capitalisme nous interdisent de savoir où nous allons. Les « variables stratégiques » semblent y être l'avoir, le pouvoir et le savoir, l'avoir étant détenu par quelques-uns, le pouvoir confisqué par des « chefs » et le savoir tellement médiatisé que l'on a peine à le reconnaître. Provisor reprend à son compte la problématique de Marx sur les forces productives, mais ne fait pas sienne celle de la détermination économique en dernière instance telle que la conçoit Althusser.

La fin du livre est consacrée à l'événement historique. Elle n'est pas ou mal rattachée explicitement au reste. On demeure un peu indécis devant ce que l'auteur appelle un événement historique. Il ne le sépare pas, semble-t-il, de la structure sociale qu'il s'efforce de définir, privilégiant la définition qu'en donne Braudel, apparemment la plus compréhensible et la mieux apparentée aux faits.

Le livre n'abandonne pas l'idée — marxiste — que le capitalisme *est* globalement la société moderne, ce qui est un choix (souvent en usage). La démocratie est bourgeoise et la question n'est pas posée d'une démocratie, ici et maintenant, qui tenterait de ne pas l'être, chez les jeunes par exemple. Provisor reproche à Althusser d'être abstrait : on pourrait lui opposer son goût de la généralisation (conceptualisée, il est vrai, mais sur

de vastes ensembles), généralisation quelquefois hâtive. Renvoyer l'Asie tout entière à un déficit technique et technologique, c'est oublier que la Chine était beaucoup plus armée techniquement et technologiquement (papier-monnaie, imprimerie, etc.) que le Moyen Âge occidental. Par ailleurs, il est un peu rapide de dire que Marx ne s'est intéressé qu'au capitalisme. Des pages des *Fondements à la Critique de l'économie politique* sont consacrées, notamment dans le texte intitulé couramment *Les Formes*, au despotisme. Pages que les progrès de l'historiographie n'ont pas réellement démenties.

Dans les limites qu'il s'est données, l'essai est intéressant. On ne peut qu'être d'accord avec l'auteur sur sa critique du productivisme et du technicisme actuels.

Louis MOREAU DE BELLAING

Jon JUARISTI, *El Bucle Melancólico. Historias de Nacionalistas Vascos*, Madrid, Espasa « e Bolsillo », 1997.

S'inscrivant en faux contre l'histoire légitimante et victimiste des nationalistes basques, l'auteur de cet ouvrage, basque et ancien de l'ETA, professeur de philologie espagnole à l'Université du Pays Basque, nous propose une contre-histoire du mouvement abertzale où il met à mal un certain nombre des particularités qui fonderaient l'identité basque et justifieraient les revendications nationalistes. Pour Juaristi, le discours nationaliste est imperméable à la critique parce qu'il repose sur une histoire et non sur une argumentation, une histoire qui se perpétue et prolifère en histoires individuelles dont le récit reproduit l'histoire archétypique du peuple basque : rébellion, sacrifice et défaites dues à la trahison. Juaristi insiste sur une constante des écrits nationalistes : la référence continuelle à la volonté des morts exprimée à travers les voix ancestrales où il voit une sorte d'obsession nécrophile, la domination de la mort sur la vie.

La mélancolie caractériserait la plupart des nationalismes. Jon Juaristi la définit à partir de Freud comme un deuil impossible, la négation de la perte de l'objet à travers une identification du sujet avec l'objet perdu. Le mélancolique retire son désir du monde extérieur pour le diriger sur lui dans une boucle inflexible (« La boucle mélancolique »). Juaristi étend cette notion à la culture, qui se transmet à travers le discours, et reconsidère, à la lumière de l'histoire, les légendes, les rumeurs et les mythes véhiculés par le nationalisme. Pour ce, il s'attache, en restituant les microcosmes culturels qui ont servi de cadre à leur formation, à reconstituer les biographies (*historias*) des figures dominantes du nationalisme basque. C'est ainsi qu'il fait revivre d'abord les plus célèbres (du moins hors d'Espagne) : Unamuno, mais surtout Sabino Arana, fondateur en 1894 du Parti national basque (PNV), inventeur de l'Euskadi — terme néo-basque qu'il a créé pour désigner son pays —, et de sa mort. À ce propos il faut lire le chapitre « Néo-langues » sur la

« fabrication » du basque, langue en déclin depuis le Moyen Âge selon Juaristi et que d'ailleurs la plupart des nationalistes ne parlaient pas. Viennent ensuite des personnages moins connus de nous mais plus contemporains : Gallastegui, Krutwig, Mirande (néo-fasciste français), Alvarez Emparaza, etc. Il retrace à travers leurs écrits les grandes lignes du nationalisme basque et analyse ses fondements idéologiques, dont un certain racisme, tempéré ou accommodé au goût du jour par quelques éléments modernes et progressistes, et même marxisto-maoïstes au temps où c'était à la mode avec Krutwig, auteur de ce que les étaras considèrent comme une somme (*Vasconia. Estudio dialéctico de una nacionalidad*, Buenos Aires, Norbait, s.d. [1963], publié sous le pseudonyme de Fernando Sarraïh de Ihartza, 638 pages) qui a su réinventer contre Arana, mais au fond à sa manière, un nationalisme moderne où il introduit la notion d'ethnie en soi et pour soi.

« La nation ne préexiste pas au nationalisme » pourrait servir de fil conducteur à cet ouvrage. Pour l'auteur, les nationalistes pleurent une patrie — galicienne, catalane ou basque — qui n'a jamais existé. Ce qui s'est perdu, c'est l'empire espagnol dont Galiciens, Catalans et Basques, au même titre que Castellans, Andalous, etc., furent les artisans et les supports. Et la montée des nationalismes périphériques en Espagne, contemporaine des régénérationnismes et du nationalisme espagnol de la génération de 98, coïncide avec la perte des ultimes possessions de l'Empire (Cuba, Philippines) à la fin du XIX^e siècle. C'est dans ce contexte qu'est né le mythe d'une patrie basque qui aurait péri sous l'oppression de l'Espagne impériale : stratégie revancharde destinée à consoler des humiliations réelles de la perte de l'empire.

Il n'y a jamais eu d'État basque indépendant : au cours du temps, le Pays basque a fait partie de monarchies différentes, navarraise ou castillane, et le Pays basque français de l'Aquitaine. L'histoire nationaliste nous raconte une interminable succession de défaites : conquête de la Navarre par les Castellans, échec des insurrections carlistes, abolition des *fueros* (« fors » : lois et privilèges coutumiers des provinces basques), capitulation des *gudaris* du côté républicain. En fait, répond Juaristi, la Navarre n'a pas été conquise mais la victoire d'une fraction de la noblesse sur une autre s'est traduite par un changement de dynastie ; les villes basques se sont défendues par les armes du côté du libéralisme contre les carlistes ; l'abolition des *fueros* n'a bouleversé qu'une minorité, et si les Basques ont fourni 40 000 *gudaris* à la République ils ont aussi fourni 60 000 *requetes* à Franco.

En conclusion, un ouvrage bien argumenté (un index des noms propres aurait facilité sa consultation), où l'humour féroce le dispute au ton ironique — seule méthode efficace pour répliquer aux « arguments » nationalistes car « les nationalistes ne discutent pas, ils disqualifient » — et qui n'engendre pas la mélancolie.

Nicole BEAURAIN

Bernard FRIOT, *Puissances du salariat, Emploi et protection sociale à la française*, Paris, La Dispute, 1998.

Le livre de Bernard Friot est, à lui seul, un événement. Pour la première fois, en sciences sociales, un auteur prend à bras le corps le problème du salariat, montre son histoire, la version européenne continentale qui est la nôtre par rapport aux pays anglo-saxons et en arrive à faire apparaître le salariat comme ce qu'il est très probablement : un fait social total au sens de Mauss. Reste maintenant, après ce premier et radical défrichage, à analyser les dimensions plus lointainement historiques, celles anthropologiques, psychologiques et sociales du phénomène. Sans poser de questions vers les autres dimensions, ce qui limite un peu, on le verra, son propos, Friot s'en tient, dans cette première approche, à la dimension économique.

Telle est l'ambition du livre et son incontestable réussite. Friot parle de l'actualité, montre comment, dans les pays anglo-saxons, le salaire est *séparé* des avantages sociaux, des cotisations sociales et de la retraite, comment la patrimonialisation des sommes versées, hors salaire, par les salariés a abouti aux fonds de pension qui ont contribué à déréguler l'économie mondiale. Qui plus est, bien souvent les titulaires des retraites ou des avantages sociaux ne s'y retrouvent pas.

À ce modèle qu'il appelle bévéridgien — le propos de Beveridge nous paraît dépasser quelque peu ce simple qualificatif —, Friot oppose le modèle européen (moins la Grande-Bretagne) qui est celui de la salarisation. Il montre qu'en deux siècles, l'État, puis les syndicats, les associations, le Parlement sont parvenus à intégrer au salaire *toutes* les cotisations sociales et les avantages sociaux, celles pour les allocations familiales, pour la retraite, mais aussi le paiement des allocations familiales et d'avantages divers. Le salaire devient ainsi une pluralité de puissances (le terme puissance, à conceptualiser, semble pertinent) : le salarié *se reconnaît* dans son salaire, c'est-à-dire y reconnaît sa vie sociale, économique, etc. Il peut, à partir de la revendication salariale (augmenter le salaire), mais aussi à partir des revendications sur le statut de la Sécurité sociale, des institutions de retraite, etc., faire valoir ses droits. Friot appelle un peu vite et d'une manière légèrement fétichisante ce salarié (qui n'est pas seulement un individu) le travailleur collectif. Nous dirions plutôt le collectif des travailleurs, leur collaboration qui leur donne, comme salariés/salarisés, cette pluralité de puissances que Friot évoque.

Venons-en à l'objection. Même si c'était nécessaire au premier abord, Friot s'enferme trop dans l'économique, n'est pas suffisamment sociologue. Dressant avec maîtrise le « portrait » du salariat, il se bloque sur son objet de recherche et n'en voit pas les limites. Plus globalement, on pourrait croire qu'il lui faut un bouc émissaire pour parvenir à construire son fait social total salariat. Ce bouc émissaire, ce n'est pas le libéralisme économique, ou au moins pas directement, mais ses voisins

sociologues et anthropologues qui s'efforcent d'analyser tant bien que mal, avec les mots de la tribu (il n'y en a pas d'autres pour le moment, même dans le marxisme), des populations qui sont précisément radicalement à l'écart ou hors du salaire, du salariat et de la salarisation. Renvoyer, comme le fait Friot (et d'autres), exclusion, désaffiliation, solidarité au vocabulaire libéral, faire de la CSG ou du RMI des mesures libérales est certainement excessif. À lire, par exemple, *La Métamorphose de la question sociale* et quoi qu'on puisse en penser, on voit mal Castel dans le rôle du libéral-économiste-sociologue de service.

Cette espèce de massification d'un soi-disant évitement du salaire et du salariat, qui, qualifiée de libérale, est tout et n'importe quoi — et sur laquelle Friot nous annonce un livre — est dangereuse. À double titre. D'abord parce que le salaire et la salarisation *ne peuvent intégrer* dans un proche avenir un certain nombre de populations en souffrance : chômeurs de longue durée, en fin de droits, permanents ; nouveaux pauvres, grands pauvres ou sous-prolétaires, les uns et les autres à des degrés différents de la pauvreté (qui n'est pas une notion libérale) ; SDF en première désocialisation, SDF en désocialisation prolongée, SDF clochards, les uns et les autres à des degrés différents de la misère (qui n'est pas, non plus, une notion libérale). Ensuite, parce que le type d'argumentation que développe Friot laisse ces populations dans l'inconnu, ne permet pas de les approcher, de les connaître, de savoir ce qu'elles demandent. On peut quand même, sans misérabilisme et sans morale sociale libérale-économiste, s'occuper sociologiquement, anthropologiquement et économiquement de populations qui font partie, au même titre que les ouvriers, c'est-à-dire comme citoyens, de la société où nous sommes.

Cela dit, il faut lire le livre de Friot, construit, minutieux dans ses informations. En sciences humaines et sociales, c'est aujourd'hui le livre sur le salarié, le salaire, le salariat et la salarisation.

Louis MOREAU DE BELLAING

Claude DUBAR, Pierre TRIPIER, *Sociologie des professions*, Paris, A. Colin, coll. « U », 1998, 256 p.

Cette contribution a pour objectif d'investir un vide conceptuel et paradigmatique car il n'existe pas d'ouvrage synthétique de sociologie en français consacré à la question des professions. Claude Dubar et Pierre Tripier plaident pour une sociologie des professions autonome, distincte de la sociologie du travail ou de la sociologie des organisations : la profession correspond à la fois à une identité déclarée, à une croyance politico-religieuse, un emploi, un gagne-pain, à un groupe professionnel et à une corporation, ainsi qu'à une position hiérarchique, soit : déclaration, métier, fonction et emploi. Les enjeux de l'étude des professions sont à la fois politiques, éthiques, culturels et économiques ; « la sociologie des professions a donc un triple objet : l'organisation sociale des activités de travail, la signification subjective de celles-ci et

les modes de structurations des marchés du travail ». Au travers de ces enjeux se forme selon Dubar et Tripier un nouveau champ de recherche à part entière : la sociologie des professions.

Dans un premier temps, Claude Dubar et Pierre Tripier définissent des « modèles », en s'inspirant des travaux de Georges Duby (*Les trois Ordres ou l'imaginaire féodal*, Paris, Gallimard, 1978), comme une mise en forme des activités, une manière de dire l'action de l'homme sur le monde. Viennent ensuite les « théories », tentatives pour forger un système de compréhension et des concepts cohérents. Enfin, sont exposées des recherches empiriques que les auteurs regroupent en fonction des problématiques : marché du travail fermé, groupe des cadres, fonctionnaires d'État, professions dites indépendantes. Cette manière de procéder permet d'ordonner les recherches et de cerner les problématiques orientant ces études, tant en France que dans les pays anglo-saxons. Pour ce faire, les auteurs transgressent les frontières de la sociologie du travail, des organisations et de la *Sociology of the professions* et indiquent que le fait professionnel intervient à tous les niveaux d'une activité de travail : *via* les systèmes de formation, la population salariée est touchée par le phénomène professionnel qui se développe dans la relation des salariés à leur entreprise. La question centrale de la sociologie des professions actuelle est celle de l'identité des personnes par rapport à leur entreprise. Les formes identitaires sont les principaux facteurs expliquant les différentes configurations professionnelles. Les auteurs se rattachent à la tradition interactionniste marquée par les travaux d'E. C. Hughes (*Men and their Work*, Glencoe, The Free Press, 1958). Constatant que la thèse du dépérissement des professions face à l'expansion du capitalisme ne se vérifie pas, ils distinguent quatre principes actuels d'analyses des professions dans notre pays : 1. Il faut toujours replacer le groupe professionnel dans son système professionnel. 2. Il existe des segments internes aux professions et non pas des professions « unifiées ». 3. Un processus de structuration et de déstructuration professionnelle est à l'œuvre constamment : un groupe professionnel s'inscrit toujours dans une dynamique. 4. Il y a d'incessantes relations entre les biographies individuelles et l'institution professionnelle, la formation et le travail. Ce programme permet d'introduire les « salariés ordinaires » au cœur de la sociologie des groupes professionnels — et non plus seulement les médecins ou les avocats, trop privilégiés dans l'approche fonctionnaliste.

Cette sociologie des professions s'éloigne quelque peu des observations d'E. C. Hughes qui centrait ses recherches sur le « drame social du travail ». En effet, si l'on s'appuie sur les formes identitaires, le regroupement des professions s'opérera sur la forme identitaire et non pas sur l'activité pratiquée. L'enjeu d'une profession se situe aussi, nous semble-t-il, autour de la conception de l'activité, du travail quotidien et de sa mise en forme imagée. Ensuite les productions (tangibles ou non) issues de l'activité des salariés contribuent à la production des identités

professionnelles. Si bien que l'on pourrait proposer l'hypothèse d'une relation entre l'identité acquise et la production effectuée. La tentation peut être grande de limiter l'analyse des professions aux formes identitaires. Car si l'on ne tient pas compte de la production des salariés (et de l'image de cette production), de leur activité spécifique, des aspects collectifs de celle-ci, la sociologie des professions se résumerait à la détermination des formes d'identité collectives transversales aux activités de travail. Ceci reviendrait à reproduire les travers fonctionnalistes, car la profession concourrait à une fonction d'identité des individus. Enfin, à l'heure où la notion de métier est de nouveau mise à contribution dans les entreprises, il aurait été intéressant d'analyser ses significations au regard de la sociologie des professions, tant il y a trop souvent confusion.

Le travail de Claude Dubar et Pierre Tripier, fondateur en France, est incontournable pour ceux qui s'intéressent à la question des professions. Nous pensons qu'il suscitera de multiples programmes de recherches.

Philippe CHARRIER

Université P. Mendès France, Grenoble Département de Sociologie

Félicien CHALLAYE, *Un livre noir du colonialisme. Souvenirs sur la colonisation* [1935]. Paris, 1998. Éditions les Nuits Rouges, 201 p.

Une des idées dominantes du début du siècle, c'est que la colonisation est « une entreprise humanitaire destinée à faire progresser des peuples de races inférieures au contact de la civilisation blanche ». Cet *a priori* « positif » le jeune Félicien Challaye le partageait au moment où il a commencé son étude du monde colonial : « Quand je suis parti, il y a trente cinq ans, dans le premier de mes grands voyages, je croyais naïvement ce qu'on m'avait enseigné dans les écoles de la République ».

En 1935, il écrit : « S'est imposée à moi une certitude [...] : la colonisation n'est pas une entreprise humanitaire ; elle est un régime d'oppression politique ayant pour fin l'exploitation économique des peuples soumis. » C'est sans doute cela qui rend son témoignage si important humainement et historiquement : représentant des contradictions du siècle, il est aussi un élément exemplaire de sa prise de conscience. Prise de conscience qui s'exerce, dans son cas précis, par une volonté d'inventorier méthodiquement les dérives et les contradictions du système colonial. De 1900 à 1935, Challaye visite donc les différents empires coloniaux et, en observateur consciencieux, note tous les éléments qui lui permettront ensuite d'établir sa démonstration. C'est ainsi que, dès 1901, parlant de son passage en Indochine, il écrit : « Je vois constamment les Français vexer, injurier, brutaliser l'indigène. Je vois constamment le Français, affolé souvent par la chaleur, l'absinthe, l'opium, battre le domestique indigène qui a mal exécuté un ordre mal donné dans une langue mal comprise. » En 1905, Challaye résume déjà le pourquoi de son anticolonialisme viscéral : « Tel était l'état d'esprit de ce

Congo, où le meurtre d'un indigène est appelé un animalicide. » Pour lui, régime colonial, violence et déni de l'autre forment un tout inextricable. C'est d'abord d'une révolte empirique qu'est venue la théorisation de son anticolonialisme : « Les cannibales de la civilisation sont plus cruels que les cannibales de la barbarie : ils exigent plus de chair » dira-t-il dans la conclusion de son livre.

Le livre de Félicien Challaye marque donc une rupture très nette avec l'unanimité du discours sur les colonies et le colonialisme (à part quelques autres exceptions marquantes, les livres d'André Vionis : *SOS Indochine*, 1933-1934 et d'André Gide : *Voyage au Congo*, 1927) : « Le problème pratique qui se pose peut être formulé ainsi : que vaut la colonisation capitaliste actuelle, c'est-à-dire la main mise d'un peuple économiquement et militairement fort sur un peuple généralement d'une autre race, économiquement et militairement faible. » Il est d'autant plus précieux qu'il a été rédigé à une époque où les informations montrant les exactions du colonialisme circulaient peu. L'ouvrage, publié en 1935, avait d'ailleurs été édité par les « amis de l'auteur » dans une maison d'édition militante. L'édition originale comportait en introduction de brefs messages de sympathie d'Alain, d'André Gide, de Paul Langevin et de Romain Rolland : ces messages ont été reproduits dans la présente édition. Il n'avait guère dépassé le succès d'estime d'un cénacle restreint déjà largement convaincu par la nécessité de la remise en cause du système. La période des années trente correspond d'ailleurs plus à l'apogée de l'idée coloniale qu'au début de sa remise en cause : cf. le succès (35 millions de visiteurs) de l'exposition coloniale de 1931.

C'est donc pour transmettre la mémoire de ce combat resté dans l'ombre que les éditions Les Nuits rouges ont procédé à l'actuelle réédition, agrémentée d'annexes, de témoignages et d'un crédit photographique tout à fait édifiant. Une idée force qui s'épanouit à la fin du livre : « L'émancipation des indigènes sera avant tout l'œuvre des indigènes eux-mêmes », ouvre le chemin de la libération prophétique des colonies et de l'indépendance des peuples.

Christelle TARAUD

Paris Centre de recherche africaine

Laurent BAZIN, *Entreprise, politique, parenté, Une perspective anthropologique sur la Côte d'Ivoire dans le monde actuel*, préface de Gérard Althabe et Monique Selim, Paris, L'Harmattan, coll. « Connaissance des hommes », 1998.

On pourrait dire, à le lire rapidement, que le livre de Laurent Bazin est une monographie. Il a choisi une entreprise en Côte d'Ivoire et nous en fait connaître la vie sociale. Et c'est effectivement l'une des intentions de l'ouvrage. Mais son titre nous alerte sur le désir de l'auteur de ne pas s'en tenir à l'empirique et d'ouvrir une perspective théorique complémentaire, si l'on peut dire, d'autres travaux accomplis ailleurs, par exemple en Asie

du Sud-Est (Monique Selim) et, au Congo naguère (Gérard Althabe). L'ouvrage vient donc s'insérer — et l'auteur y insiste — dans un cadre déjà ouvert où il tente de prendre sa place.

D'abord il s'agit de se débarrasser des stéréotypes traînant un peu partout sur une prétendue incapacité des Africains — ici des Ivoiriens — à gérer correctement une entreprise moderne. On connaît la rengaine : le régime politique est corrompu, l'économie est elle-même pourrie par la corruption et, surtout, les individus africains qui gèrent ne peuvent être aussi compétents que des Blancs et sont eux-mêmes pervertis par des privilèges qui s'instaurent grâce au clientélisme venu des relations de parenté. Cette mise en exergue de « défauts » qui apparaissent autant, sinon plus, ailleurs, notamment en Occident, qu'en Côte d'Ivoire rend impossible l'analyse sociologique et anthropologique de l'entreprise en Afrique. Le propos de Laurent Bazin va donc consister à restituer — à partir d'un matériau de terrain recueilli par entretiens sur une entreprise ivoirienne, la SUBSI — la manière dont les partenaires socio-économiques vivent leur participation à cette entreprise. C'est en effet sur leur vécu que l'auteur apporte des hypothèses et une argumentation précises, leurs pratiques étant celles rapportées par les acteurs eux-mêmes.

Si l'on tente de schématiser sa démonstration, il apparaît que le processus d'ivoirisation qui consiste, pour l'État ivoirien, à prendre en main sa propre économie et à privilégier l'embauche d'Ivoiriens dans ses entreprises aboutit à la création de la SUBSI comme entreprise rivale d'une autre entreprise dont les capitaux sont étrangers. La fondation de cette entreprise est menée par un Ivoirien qui est parvenu, après une faillite, à remonter la pente et à rassembler, avec les appuis nécessaires du côté de l'État, tous les éléments indispensables à sa mise en marche.

Ce que l'auteur nous montre, c'est, une fois l'affaire engagée, la perception que les acteurs principaux ont d'eux-mêmes et des autres acteurs. Car c'est cette perception croisée qui va « faire » l'entreprise.

Nyamien, le président, croit à ce qu'il a fait et veut réussir, bien que l'entreprise soit très déficitaire. Son directeur, qu'il a lui-même choisi et qui n'est pas son parent, est lui aussi un Ivoirien dont il fait d'abord l'éloge, puis qu'il blâmera. D'autres comparses interviennent, dont un Français, Martin, qui s'occupe de la finance et constate les difficultés de trésorerie. Mais c'est au niveau des ouvriers que les choses se compliquent. Certain(e)s ont été embauchés parce qu'ils étaient parents ou alliés d'un des dirigeants (l'obligation familiale et d'alliance semble assez stricte). Mais, pour autant, ils ne font pas acte d'allégeance à l'entreprise, ni à ses dirigeants, ni même à celui qui les a fait embaucher. La grande critique adressée par le personnel ouvrier à ses dirigeants et notamment à Nyamien, c'est qu'ils sont payés en retard et que, pour certains, le travail effectué au commencement de l'entreprise n'a pas été rémunéré. L'accusation de corruption adressée aux dirigeants est très ambiguë : elle est rarement directe, elle est plutôt suggérée.

Apparaît alors une seconde hypothèse qui vient compléter celle de l'ivoirisation. C'est celle de l'ethnisation. Le personnel ouvrier tend à croire que seuls les Blancs dans l'entreprise sont honnêtes, font leur métier, méritent respect. L'appartenance à la société moderne (le Côte d'Ivoire) et à la petite société d'origine (Abron) se joue, vis-à-vis des individus dirigeants, sur le mode du bien et du mal. Ils sont bons ou mauvais. S'ils sont mauvais, ils peuvent même être soupçonnés de recourir à la sorcellerie.

Si l'on résume, on peut dire que, coincés entre une économie encore dépendante et une volonté politique nationale, les dirigeants ivoirisent, tandis que les dirigés (dominés) vivent la contradiction entre une perception de l'ancien colonisateur valorisé après coup et celle, ambivalente, de dominants locaux dont ils ont quelque peine à comprendre le statut et la signification sociale et économique. D'où le recours à l'imaginaire pour combler en quelque sorte le vide propre à cette contradiction. Un organigramme aurait clarifié les positions respectives des différents acteurs.

D'une écriture rigoureuse, construit comme une saga, le livre est attachant et convaincant. C'est une anthropologie qui nous confronte, non plus à la fois à la modernité et à la tradition, mais à une modernité qui se cherche dans un nouvel humus.

Louis MOREAU DE BELLAING

Marie-Blanche TAHON, *Algérie. La guerre contre les civils*, Québec, Les Éditions Nota Bene, 1998, 198 pages.

Auteur de plusieurs travaux sur l'Algérie — notamment sur la question « femmes et citoyenneté » —, Marie-Blanche Tahon était bien placée pour argumenter dans son nouvel ouvrage sa « thèse » selon laquelle l'origine de « la guerre contre les civils qui se déroule en Algérie depuis le coup d'État du 11 janvier 1992 » est à rechercher non pas dans l'intervention des islamistes mais dans « la non-constitution des Algériens et des Algériennes en sujets politiques ». Toutefois, celle-ci « ne se donne à lire que si l'on accorde aux femmes l'attention qui leur revient. C'est en examinant le statut qui est le leur aux différentes phases historiques que l'on saisit toute la difficulté que rencontre, en Algérie, l'institution d'un vivre en commun qui transcende la communauté pour s'établir au niveau de la société » (p. 14-15). L'ouvrage emprunte une démarche chronologique, depuis la colonisation qui recouvre à peu près « la première guerre d'Algérie » (de la prise d'Alger en 1830 aux massacres de mai 1945 dans l'Est algérien). Deux annexes et un riche appareil de notes fournissent, outre les références aux sources (textes officiels, presse, etc.), des repères chronologiques et bibliographiques permettant au lecteur de situer la « thèse » courageuse de Marie-Blanche Tahon dans l'ensemble des travaux de sciences sociales disponibles sur l'Algérie.

Dans ce pays devenu tel par l'effet de la colonisation, le statut des colonisés était défini par l'accès à la nationalité sans citoyenneté, sauf à renoncer au « statut personnel » (« loi musulmane »). « Le non renoncement au statut personnel constituait pour eux le dernier et unique rempart de leur identité. Identité cristallisée dans la possibilité pratique de soumettre les femmes colonisées aux hommes colonisés ; possibilité que la loi française, pourtant sous la coupe du Code Napoléon, n'offrait pas à ses citoyens avec autant de largesse » (chap. I). La construction de la femme algérienne, à travers la guerre pour l'indépendance, n'a pas mis fin à une telle « instrumentalisation » des femmes (chap. II). Celle-ci sous-tend la non-constitution en sujets politiques des hommes et des femmes : l'État algérien demeure « non fondé » (chap. III). « La promulgation du Code de la famille en 1984 ne corrige pas cette situation. Non seulement parce qu'elle aboutit à faire des femmes des mineures à vie, mais encore, et peut-être surtout, parce qu'il inscrit le renoncement de l'État à se faire l'interprète de la loi. Il a alors, sans vergogne, délégué sa raison d'être à d'autres, en l'occurrence aux plus offrants en matière de moralisation bigote ». « Faillite politique » et « cramponnement à l'unanimité » éclairent « les ratés de la gestion économique et les ratés de la gestion de la pluralité des langues et des cultures ». Jusqu'au « triomphe du militaire » (1992-1997) qui fait l'objet du dernier chapitre (V).

La clarté et la densité de cet ouvrage permettent de moins regretter l'absence de conclusion. Au contraire, il incite le lecteur à approfondir l'étude de la relation des femmes au nationalisme dans le cadre des rapports franco-algériens, tels que les a esquissés Étienne Balibar dans « France, Algérie : une ou deux nations ? » (in *Droit de Cité. Culture et politique en démocratie*, Éditions de l'Aube, 1998).

Christiane VEAUVY

Centre de sociologie de l'éducation et de la culture, EHESS/CNRS

Catherine FOURGEAU, *Mami Wata et autres contes pour aujourd'hui*, Illustrateur : S'calpa, Paris, L'Harmattan, 1998, 152 p.

Mami Wata et autres contes pour aujourd'hui se présente comme un recueil de nouvelles au sens propre « merveilleuses » où alternent des personnages dont les terres d'évolution sont aussi mythiques lorsqu'elles semblent évoquer l'Afrique que des contrées occidentales. L'auteur puise une partie de son inspiration dans sa pratique ethnologique chez les Ouémé du Bénin. Cette connaissance profonde d'une population autre et son expérience personnelle du décalage l'aident à camper des décors et des sujets concrets qui cependant en quelques pages entraînent subrepticement le lecteur hors des chemins de la réalité : il se retrouve plongé sans s'en être rendu compte dans un univers régi par des désirs auxquels les acteurs ne peuvent se soustraire. Cette obligation radicale du désir, son caractère apodictique ont un effet d'autant plus captivant que

l'écriture est belle, très maîtrisée et parfaitement ajustée aux fictions offertes. Le simple plaisir n'est cependant pas le seul mobile qu'un chercheur en sciences sociales pourrait invoquer pour s'immerger dans le livre : le sentiment oxymorique qu'il suscite, tant à la fois de distance et de proximité, fait réfléchir en retour sur les modes actuels de narration des « cas » dans la sociologie ou l'anthropologie selon les effets que veut produire le chercheur : attirance de l'éloignement, suggestion de l'intimité dévoilée, compréhension des ressorts d'une banalité transmuée en étrangeté, etc. La tendance, fréquente aujourd'hui chez les ethnologues, qui cherche à donner une connotation littéraire à ce qui devient non plus une tentative d'explication du social mais le récit d'une aventure personnelle représente une certaine démission intellectuelle. Catherine Fourgeau, en séparant nettement les deux fonctions littéraire et anthropologique se situe au plus loin de cette mouvance molle et décevante et s'affirme comme un authentique écrivain : on attend donc avec impatience son futur roman « Dobadjo, la première épouse » qui de plus concerne la sexualité et l'érotisme.

Monique SÉLIM

Revue des revues

Nicole BEURAIN

Recherches internationales, n° 54, automne 1998, avec un dossier : « L'Allemagne après les élections ».

ABONNEMENTS : *Recherches internationales*, 64 bd Auguste-Blanqui 75013 Paris (4 numéros : France 300 F ; étudiants 200 F ; étranger 500 F). Prix de ce numéro : 100 F.

Dans son éditorial, Michel Rogalski souligne l'incohérence des campagnes qui, au cours de l'année 1998, appelaient d'une part à la régulation et au contrôle des capitaux internationaux (préférence nationale) et, d'autre part, revendiquaient la régularisation des sans-papiers, position qui implique que les mouvements de population soient soumis au libre jeu du marché, pour le plus grand profit des filières de trafic de main-d'œuvre et de leurs utilisateurs.

Si, depuis les origines d'Israël, le sionisme a déterminé, y compris au sein de la gauche, tous les choix politiques — la division droite/gauche s'exprimant à travers l'attitude envers les Arabes —, il existe aujourd'hui une gauche antisioniste et une gauche postsioniste : alliés aux mouvements associatifs, pacifistes, féministes, juifs orientaux..., ces courants, encore minoritaires, pourraient, selon Michel Warchawsky, donner lieu à la recomposition d'une gauche plus sociale.

« Que faire avec l'Europe ? » est la question débattue par les deux contributions suivantes. Pour Bernard Gerbier, l'Europe est désormais un fait économique sur lequel on ne peut revenir, mais, pour construire une communauté de destin, il faut proposer un destin meilleur aux populations ; dans le contexte d'un rapport de forces très favorable au capital, il faut œuvrer pour une Europe sociale et progressiste à travers l'unification du salariat et l'amélioration de son statut social. Pour Pierre Lévy au contraire, la souveraineté nationale est une idée plus actuelle que jamais et le cadre de l'État national est le seul qui puisse permettre aux peuples d'exprimer une volonté politique, de conjuguer liberté et démocratie, et de s'opposer à la logique de domination du capital.

Pierre Lévy et Jean-François Tournadre présentent à la suite un dossier sur l'Allemagne qui constitue l'essentiel de la livraison. Pierre Lévy et Alain Rouy reviennent sur la campagne électorale de 1998 qui s'est déroulée sur un fond de mécontentement social croissant. Bruno Odent analyse les conditions dans lesquelles le sacro-saint fédéralisme allemand, longtemps présenté comme un modèle pour un fédéralisme européen, est actuellement remis en cause. Pour Paul-Marie de La Gorce, les choix historiques qui furent ceux de l'Allemagne au lendemain de la Seconde Guerre mondiale — intégration européenne, protection américaine, option libérale — sont toujours d'actualité et ne sauraient être

L'Homme et la Société, n° 132-133, avril-septembre 1999

remis en question. Christian Dufour expose ensuite l'évolution et les difficultés du système allemand de négociations sociales. Élisabeth Gauthier retrace le parcours des Verts depuis leur naissance et leur implantation jusqu'à leur structuration en parti politique et leur participation au gouvernement. Joachim Bischoff pose la question de l'avenir du capitalisme rhénan : longtemps prototype d'un capitalisme triomphant et résultat d'un compromis (non sans luttes) entre le capital et le travail, il est désormais soumis à la triple érosion de la mondialisation, du coût de la réunification et de l'intégration européenne, ce qui devrait l'amener à des recompositions majeures, notamment (souhait), sous la pression des forces de gauche, à une plus juste répartition des richesses (« la moitié des ménages détient 90 % des 4,6 billions de DM déposés sur des comptes et l'autre moitié se partage les 10 % restants »). Nicole Bary nous présente un panorama de la littérature allemande qui redevient, après la réunification, comme elle le fut dans l'immédiat après-guerre, le lieu des prises de conscience et des débats. Pour compléter ce dossier, Patrick Theuret a réuni les statistiques des élections parlementaires et nous offre un lexique bien utile des divers partis politiques allemands. Jean-François Tournadre clôt ce dossier avec une chronologie de l'histoire allemande (1945-1998).

« L'Occident et la Russie », à la rubrique « Controverses », s'ouvre avec le rapport de la visite effectuée par deux membres de la commission Russie au Parlement français, Jean-Louis Bianco (PS) et René Andreu (RPR) qui énumèrent les raisons de l'échec des politiques libérales dans ce pays. Pour aider la Russie, Jean-Marie Chauvier propose des échanges d'expériences et d'idées avec l'Occident qui diffèrent des propagandes libérales et de la pensée unique. Lilly Marcou insiste sur la nécessité pour la Russie de s'appuyer sur les forces vives qui lui restent pour sortir de l'impasse et éviter un néo-colonialisme ou un autoritarisme autarcique. Jacques Sapir préconise un partenariat politique et économique avec l'Union européenne. Pour tous ces auteurs, l'état présent de la Russie ne doit pas faire oublier ses potentialités matérielles et humaines, l'importance de sa situation de pont entre l'Europe et l'Extrême-Orient. Des notes de lecture terminent la livraison.

Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle, n° 16, 1998 :
« Figures d'intellectuelles ».

ABONNEMENT pour deux numéros : France 160 F ;
étranger 180 F. Règlement par chèque à l'ordre de la Société
d'Études soréliennes, 58 rue des Pivoines 92160 Antony.

Cet ensemble, introduit par Jacques Julliard, présenté par Geneviève Fraisse et coordonné par Françoise Blum et Muriel Loosfelt, regroupe quelques « exemples biographiques » significatifs de l'arrivée, encore timide et minoritaire, des femmes dans les professions artistiques, littéraires et libérales, autour de 1900. Siân Reynolds évoque, autour de la

figure de Rodin, le milieu parisien de la sculpture, où quelques femmes, souvent étrangères, ont su se frayer un chemin sur un terrain jusqu'alors réservé aux hommes ; à la fois élèves du maître et artistes, parfois modèles et amantes, ces pionnières (dont l'incontournable Camille Claudel) ont contribué à transformer l'image passive de la femme, modèle pour l'artiste ou objet érotique, en sujet actif. Élisabeth Roudinesco fait revivre les pionnières de la psychanalyse, notamment les femmes qui ont appartenu au premier cercle des disciples directs de Freud ; anciennes patientes ou/et personnalités hors pair, issues généralement de la bourgeoisie juive, viennoise ou russe, elles ont toutes connu un destin exceptionnel et tragique. Si la psychanalyse avait fourni aux femmes de cette première génération une voie vers l'émancipation, il en fut autrement pour celles de la deuxième : venues à la doctrine et à la cure après avoir accédé à des études supérieures et parce qu'elles voulaient exercer la psychanalyse, elles purent, à une époque où le nombre des femmes à l'intérieur du mouvement psychanalytique était en pleine expansion (42 femmes sur 149 membres appartiennent à la Wiener Psychoanalytische Vereinigung en 1938), devenir des chefs d'école au même titre que les hommes. Pour l'auteur, le féminin a été l'enjeu principal de l'expansion de la psychanalyse. Le parcours professionnel et féministe des femmes avocates à Paris de 1900 à 1925 fait l'objet de l'étude d'Anna-Laure Catinat qui souligne le paradoxe qu'il y avait en tant que femme à défendre des droits dont les femmes étaient exclues : de là à les revendiquer pour toutes... Sonia Dayan-Herzbrun retrace la vie romanesque et aventureuse de Huda Sharawi (1879-1947), nationaliste et féministe égyptienne, fondatrice (dès 1923) de l'Union féministe égyptienne. Carole Ksiazienicer-Matheron nous fait connaître quelques figures de romancières et poétesses yiddish américaines, qui prolongent, à travers l'écriture des itinéraires de rupture et d'affranchissement personnel à l'égard des traditions. Isabelle Ernot nous fait découvrir une historienne aujourd'hui bien oubliée, Arvède Barine (1840-1908) ; reconnue en son temps dans le milieu intellectuel en partie parce qu'elle se conformait aux canons de ce que devait être pour les hommes une femme de lettres (féminine et discrète notamment) et préoccupée de la condition féminine sans s'engager dans un mouvement féministe, elle a su remettre en cause, dans ses biographies d'hommes et de femmes célèbres du XVIII^e siècle, les identités masculine et féminine qui relevaient pour elle davantage d'une construction destinée à justifier la domination masculine que de la nature. Françoise Blum et Muriel Carduner-Loosfelt présentent ensuite la synthèse d'une table ronde organisée le 9 juin 1998 (« Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuelles ») ; Nicole Racine, Florence Rochefort, Anne-Lise Mauge, Françoise Collin, Sylvie Chaperon, Florence Tamagne et Michel Trebitsch y abordent des thèmes tels que la naissance des intellectuelles en tant que figure collective et non plus individuelle : la femme savante,

la structuration d'un mouvement féministe qui utilise largement les « élites » féminines, les femmes dans et par rapport aux avant-gardes, à l'engagement, à la conscience du genre.

Une sélection de la correspondance échangée entre Le Bon et des universitaires clôt cette livraison qui s'accompagne de notes de lecture.

Journal des anthropologues, n° 76 (1999) :

« Situations de violence »

VENTE AU NUMÉRO ET ABONNEMENTS :

Un numéro : 75 F, adhésion à l'AFA : 250 F, étudiants : 160 F

Journal des anthropologues, AFA — MSH

54 boulevard Raspail 75270 Paris CEDEX 06

Ce numéro s'ouvre sur un entretien avec Françoise Héritier orienté autour de thèmes comme le masculin et le féminin, l'anthropologie de la parenté et l'inceste du deuxième type, l'engagement, l'interdisciplinarité. L'essentiel de cette livraison s'organise autour d'une réflexion introduite par Annie Le Palec et Anne Luxereu, sur les conditions du travail de terrain et l'implication de l'ethnologue dans des situations violentes, dites « extrêmes ». Aïda Kanafai-Zahar raconte son expérience d'ethnologue de la survie à travers le quotidien de Beyrouth en guerre. Mohamed Mebtoul analyse les moments forts des enquêtes successives qu'il a menées en Algérie — en entreprise, auprès de professionnels de la santé et de malades — et s'interroge sur la posture du chercheur, le sens et la portée de ces investigations effectuées dans des contextes sociopolitiques divers. Monique Selim répond aux questions d'Anne Luxereu sur ses expériences de terrain en pays communistes (Laos, Vietnam) : si en anthropologie la problématique du pouvoir est essentielle elle devient centrale dans les régimes autoritaires ; il faut cependant se garder d'y voir d'un côté un État répressif, de l'autre des victimes passives, mais repenser l'implication du pouvoir dans la construction de la réalité sociale, matérielle, individuelle, l'interaction entre pouvoir et rapports sociaux. Lors d'une recherche chez les Touaregs Kel Ewey, Gerd Spittler s'est trouvé confronté à une situation de famine qui l'a amené à se consacrer en priorité à la mise en œuvre d'un programme d'urgence ; il a pourtant davantage appris sur cette société que lors de ses précédents séjours, notamment que les gens en situation de crise ne sont pas seulement préoccupés de leur survie mais aussi de dignité et du sens à donner à la vie et à la mort. Daou V. Joiris nous fait part des quelques réflexions sur le statut, le rôle et le travail de l'ethnologue que lui ont inspirées ses expériences en Afrique centrale dans des sociétés en situation de crise « modérée ». Le récit que nous livre Florence Brunois est à la fois passionnant et exemplaire ; elle nous raconte comment, venue en Papouasie enquêter sur les Kasua, population semi-nomade de Papouasie-Nouvelle Guinée et leurs relations symboliques avec la forêt, elle s'est retrouvée au centre d'un conflit de pouvoir d'abord local puis national :

tout d'abord en butte à l'hostilité du pasteur fondamentaliste du village (en cours de christianisation) pour qui toute relation avec la forêt était associée au mode de vie satanique de leurs ancêtres, puis aux menaces des compagnies exploitant la forêt, elle a dû, pour sauver sa recherche mais aussi en accord avec ses convictions politiques et écologiques, s'engager aux côtés des villageois dans leur lutte pour retrouver leurs droits sur la forêt. Olinda Celestino nous fait connaître le *pishtaco*, personnage effrayant qui hante les paysans des Andes depuis l'Amérique précolombienne et qui se manifeste dans les périodes de crise. Dans la rubrique « Ethnologie au jour le jour », on trouvera les remarques de Michel Naepels sur les accords de Nouméa, une critique des méthodes d'enquête sur les conditions de vie et la sécurité alimentaire, le récit d'une expérience pédagogique concernant les candidats à l'agrégation dans les professions médicales. Dans « Nouvelles de la profession » un hommage à Louis Dumont (1911-1998) par Jean-Claude Galey et des informations sur des colloques, festivals, etc.

Abstracts

René LOURAU, *Night Praxis*

The act of dreaming is interesting from a sociological perspective for at least two reasons. Firstly, it is a universal human activity. Secondly, this activity has historically been subject to many different interpretations. The work of Roger Bastide is fruitful in this regard, indicating that "literary" resources are also often useful, even more so in fact than the "scientific" resources of psychoanalysis or of neuropsychology.

Bernard LACOMBE, *The Reader as Anthropologist*

Narrative writing and the use of language are important in elucidating two related questions. Firstly, is it legitimate to give a literary form to the presentation of anthropological data? Secondly, what conditions lend legitimacy to such literary expression?

Catherine FOURGEAU, *From Ethnographical Narration to Fictional Writing: Towards the Practical Expression of Reality*

A classification of narrative forms presently used in anthropology shows that the ethnographical narration is both a formal and a fictional genre. In anthropology, it is possible for an author to use a narrative structure similar to that used in novels. However, the correspondances established between scientific and fictional procedures must allow the communication of the meaning of the observed data.

Jean-François WERNER, *Ethnography Stripped Bare by Writing*

Through the attempt to combine polyphony, personalized discourse and the question of intersubjectivity, the nature of ethnographical knowledge can be shown to be intrinsically fragmentary. Gauging the public reaction to this work is revealing of how what is at issue in the use of a particular style of writing is as much the creative liberty of the researcher in a bureaucratic context as it is the political question of his or hersocial function.

Aline GOHARD-RADENKOVIC, *"Otherness" in Voyage Narratives*

Voyage narratives offer diverse insights into the experience of cultural differences and about the perception of the other in space and time. The anthropological approach to the study of such texts reveals a "double" content: that of the history of the perception of the other from "unique" points of view, and that of a "hidden cultural text" representing an

underlying expression of values and ideals characteristic of the time. This interplay of mirrors images between the "I" and the "other" requires a plural reading.

Jacques LA MOTHE, *The Aesthetics of Otherness in Contemporary Travel Writing*

The aim of this study is to show how contemporary travel writing breaks the rules of usage that have structured this "minor genre" and, instead of reproducing it, attempts to examine its components. Throughout the five volumes generically entitled *Génie du lieu* (*The Spirit of Place*), we have used the image of an Indian trail as the guiding thread leading us through a cycle of travel accounts taken from the work of the contemporary writer, Michel Butor. This approach allows the description to emerge through a generalized, comparative textual analysis. The literary text challenges traditional ethnographic description through its use in a critical context. This renewal of the genre fosters a fuller perception than that originally attempted, as well as a sharper awareness of the Other.

Jochen VOGT, *Memory and Fiction : about a text by Anna Seghers*

With his interpretation of a text by Anna Seghers, which establishes how fiction affects upon individual and collective memory, Jochen Vogt joins into the current debate about cultural memory, as well as into the German dispute about memorials.

Robert SAYRE and Michaël LOWY, *Reification and Conspicuous Consumption in "The Great Gatsby"*

Starting from the notion that literature can provide an irreplaceable, sui generis illumination of social reality, the article attempts to illustrate the proposition by examining what *The Great Gatsby* can bring to the understanding of those fundamental aspects of modern society analyzed by Marx/Lukacs and Thorstein Veblen: reification and conspicuous consumption. The article demonstrates the presence of reification throughout the novel, the depth of its penetration in the character of Gatsby, and its partial occultation through the narrative point of view. The authors then explore the particular mode of reification in the "leisure class" constituted by conspicuous consumption, through a comparison of the novel with Veblen's analysis of the phenomenon.

Ouvrages reçus

Francis AFFERGAN (sous la direction de), *Construire le savoir anthropologique*, Paris, PUF, coll. « Ethnologies controversées », 1999.

Gérard BENSUSSAN, Georges LABICA, *Dictionnaire critique du marxisme* [1982], Paris, PUF, coll. « Quadriges », 2^e édition 1999.

Henri BERGERON, *L'État et la toxicomanie. Histoire d'une singularité française*, Paris, PUF, coll. « Sociologies », 1999.

Jacques BIDEZ, *Théorie générale*, Paris, PUF, coll. « Actuel Marx Confrontations », 1999.

Daniel BLEY, Gilles BOETSCH, *L'anthropologie démographique*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1999.

Thierry BLÖSS, Michel GROSSETTI, *Introduction aux méthodes statistiques en sociologie*, Paris, PUF, coll. « Le sociologue », 1999.

Alban BOUVIER, *Philosophie des sciences sociales*, Paris, PUF, coll. « L'interrogation philosophique », 1999.

Patrick BRUNETEAUX, Corinne LANZARINI, *Les nouvelles figures du sous-prolétariat. Le travail du social*, Paris, L'Harmattan, 1999.

Nathalie BULLE, *La rationalité des décisions scolaires*, Paris, PUF, coll. « Sociologies », 1999.

Joao CARAÇA, *Science et communication*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1999.

Santiago CASTILLO, José Ma ORTIZ de ORRUNO (ed.), *Estado, protesta y movimientos sociales. Actas del III^{er} Congreso de Historia Social de España, Vitoria-Gasteiz, julio de 1997*, Universidad del País Vasco, 1998.

Marina CEDRONICO, *Hannah Arendt : Politique et Histoire, La Démocratie en danger*, trad. de l'italien par Marilène Raiola, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques politiques », 1999.

Françoise CHAMPION, Martine COHEN, *Sectes et démocratie*, Paris, Seuil, 1999.

Raymond CHAPUIS, *La solidarité. L'éthique des relations humaines*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1999.

Hélène CHAUCHAT, Annick DURAND-DELVIGNE, *De l'identité du sujet au lien social*, Paris, PUF, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 1999.

Jean-Claude DELAUNAY (coordonné par), *La mondialisation en question*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1999.

Dominique DESJEUX, Magdalena JARVIN, Sophie TAPONIER (sous la direction de), *Regards anthropologiques sur les bars de nuit. Espaces et sociabilités*, Paris, L'Harmattan, 1999.

Nicoletta DIASIO, *La science impure, Anthropologie et médecine en France, Grande-Bretagne, Italie, Pays-Bas*, Paris, PUF, coll. « Sciences sociales et sociétés », 1999.

Wanda DRESSLER, Gabriel GATTI, Alfonso PÉREZ-AGOTE (éds.), *Les nouveaux repères de l'identité collective en Europe*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1999.

Michel DUBOIS, *Introduction à la sociologie des sciences*, PUF, coll. « Premier Cycle », 1999.

Vincent DUBOIS, *La vie au guichet. Relation administrative et traitement de la misère*, Paris, Economica, Coll. « Études politiques », 1999.

Vincent DUBOIS et Delphine DULONG, *La question technocratique. De l'invention d'une figure aux transformations de l'action publique*, Strasbourg (France), Presses Universitaires de Strasbourg, coll. « Sociologie politique européenne », 1999.

Jean DUVIGNAUD, *Sociologie du théâtre — Sociologie des ombres collectives* [1965], Paris, PUF, coll. « Quadrages », 1999.

Bernard EDELMAN, *La personne en danger*, Paris, PUF, coll. « Doctrine juridique », 1999.

Gosta ESPING-ANDERSEN, *Les trois mondes de l'État-providence. Essai sur le capitalisme moderne*, Paris, PUF, coll. « Le lien social », 1999.

Michel FIEVET, *Le livre blanc des travailleurs immigrés des foyers. Du non-droit au droit*, Paris, CIEMI/L'Harmattan, 1999.

Andrew GAMBLE, David MARCH, and Tony TANT (ed.), *Marxism and Social Science*, University of Illinois Press, 1999.

Jean-Pierre GARNIER, *Le nouvel ordre local. Gouverner la violence*, Paris, L'Harmattan, coll. « Géographies en liberté », 1999.

Michèle GROSJEAN, Michèle LACOSTE, *Communication et intelligence collective. Le travail à l'hôpital*, Paris, PUF, coll. « Le travail humain », 1999.

Christian GUIMELLI, *La pensée sociale*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1999.

Norbert GUTERMAN, Henri LEFEBVRE, *La conscience mystifiée* [1936] suivi de *La Conscience privée* (inédit) et de textes de Marx choisis par les auteurs, avec 3 préfaces de Lucien Bonnafé, René Lourau, Henri Lefebvre [2e éd.], Paris, Syllepse, 1999.

Maxime HAUBERT (sous la direction de), *L'avenir des paysans. Les mutations des agricultures familiales dans les pays du Sud*, Paris, PUF, coll. « Tiers-Monde », I.E.D.E.S., 1999.

Bernard HILLEMAND, *L'alcoolisme*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1999.

Patrick IMBERT, *The Permanent Transition*, Francfort sur le Main, Vervuert/Madrid, Iberoamericana, 1998.

Robert JAULIN, *Exercices d'ethnologie*, Paris, PUF, 1999.

William David JONES, *The Lost Debate. German Socialist Intellectuals and Totalitarianism*, University of Illinois Press Urbana and Chicago (USA), 1999.

Samuel JOHSUA, *L'École entre crise et refondation*, Paris, La Dispute, 1999.

Salvador JUAN, *Méthodes de recherche en sciences sociohumaines. Exploration critique des techniques*, Paris, PUF, coll. « Le sociologue », 1999.

Jean-Paul JUËS, *Les cadres en France*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1999.

Dongo Rémi KOUABENAN, *Explication naïve de l'accident et prévention*, Paris, PUF, coll. « Le travail humain », 1999.

Bernard LAHIRE, *L'invention de l'« illettrisme »*, Paris, La Découverte, coll. « Textes à l'appui », 1999.

Bernard LAHIRE (éd.), *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu. Dettes et critiques*, Paris, La Découverte, coll. « Textes à l'appui », 1999.

Gérard LECLERC, *La société de communication. Une approche sociologique et critique*, Paris, PUF, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 1999.

Vincent LEMIEUX, *Les réseaux d'acteurs sociaux*, Paris, PUF, coll. « Sociologie », 1999.

Maurice LENGELLÉ-TARDY, *L'esclavage moderne*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1999.

Roland LEW, *La Chine populaire*, Paris, PUF, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 1999.

Roland LEW, *1949, Mao prend le pouvoir*, Bruxelles, Éditions Complexe, coll. « Historiques », 1999.

Theodor LITT, *L'universel dans les sciences morales*, traduit de l'allemand par Laurence Guérin-Mathias et Marc de Launay, Paris, Cerf, coll. « Humanités », 1999.

Robert MENCHERINI, *Guerre froide, grèves rouges. Parti communiste, stalinisme et luttes sociales en France : les grèves « insurrectionnelles » de 1947-1948*, Paris, Syllepse, 1998.

Solange MERCIER-JOSA, *Entre Hegel et Marx. Points cruciaux de la philosophie hégélienne du droit*, préface de Jacques d'Hondt, Paris, L'Harmattan, 1999.

Alain MILON, *La valeur de l'information. Entre dette et don*, Paris, PUF, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 1999.

Alain MILON, *L'étranger dans la ville. Du rap au Graffiti mural*, PUF, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 1999.

Frederik MISPELBLUM BEYER, *Au-delà de la qualité. Démarches qualité, conditions de travail et politiques du bonheur*, préface de Pierre Tripier, 2^e éd. augmentée, Paris, Syros, 1999.

Gérard NAMER, *Rousseau sociologue de la connaissance. De la créativité au machiavélisme*, préface de Francis Farrugia, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1999.

Vassilios PAPADAKOS, *Crise sociale et Psychiatrie*, Paris, PUF, coll. « Médecine et société », 1999.

Yannick PAPADOPOULOS, *Démocratie directe*, Paris, Economica, 1998.

La réforme de l'école. Essai, Condé-sur-Noireau, Éditions Charles Corlet, 1999.

Tariq RAGI (sous la direction de), *Les territoires de l'identité*, Paris, Licorne, coll. « Villes plurielles », 1999.

Jean-Philippe ROBÉ, *L'entreprise et le droit*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1999.

Ivan SAINSAULIEU, *La contestation pragmatique dans le syndicalisme autonome. La question du modèle SUD-PTT*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1999.

Laurent SCOTTO D'ARDINO, *La revue Cinéma et le néo-réalisme italien*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, coll. « Culture et Société », 1999.

Sébastien SCHEHR, *La vie quotidienne des jeunes chômeurs*, préface de André Gorz, Paris, PUF, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 1999.

Arkan SIMAAN, Joëlle FONTAINE, *L'image du monde des Babyloniens à Newton*, Paris, ADAPT Éditions, 1999.

Jean-Louis SIRAN, *L'illusion mythique*, Paris, Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, coll. « Les empêcheurs de penser en rond », 1998.

Jean-Marc STÉBÉ, *La crise des banlieues*, préface de Henri Raymond, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1999.

Fernando de TORO (Ed.), *Explorations on Post-Theory : Toward a Third Space*, Francfort sur le Main, Vervuert/Madrid, Iberoamericana, 1999.

Iréna TALABAN, *Terreur communiste et résistance culturelle — Les arracheurs de masques*, préface de Tobie Nathan, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Ethnologies », 1999.

Bernard VERNIER, *Le visage et le nom. Contribution à l'étude des systèmes de parenté*, Paris, PUF, coll. « Ethnologies- Controverses », 1999.

Jean-François WAGNIART, *Le vagabond à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Belin, coll. « Socio-histoires », 1999.

Anne-Catherine WAGNER, *Les nouvelles élites de l'immigration. Une immigration dorée en France*, Paris, PUF, coll. « Sciences sociales et sociétés », 1999.

Éric WIDMER, *Les relations fraternelles des adolescents*, Paris, PUF, coll. « Psychologie sociale », 1999.

John WRENCH, Andrea REA and Nouria OUALI (ed.), *Migrants, Ethnic Minorities and the Labour Market, Integration and Exclusion in Europe*, London, Macmillan Press Ltd and New York, St. Martin's Press inc, 1999.

Anton C. ZIJDERVELD, *The Waning of the Welfare State. The End of Comprehensive State Succor*, New Brunswick (USA) and London (UK), Transaction Publishers, 1999.

Revues

Actuel Marx, n° 26, 2e semestre 1999 : « Les nouveaux rapports de classes », Paris, Presses universitaires de France.

Anthropologie et sociétés, 1999, 23-2 : « Soins, corps, altérité », Université Laval, Québec, Canada, distribution en France : L'Harmattan.

Autre part. Cahiers des sciences humaines, nouvelle série n° 10, 1999 : « Afrique : les identités contre la démocratie ? », Éditions de l'Aube/IRD.

Cahiers d'économie politique. Histoire de la pensée et théories, n° 34, 1999, L'Harmattan : « Qu'a-t-on appris sur la relation salaire-emploi depuis Keynes ? »

Cahiers internationaux de sociologie, vol. CVI, janvier-juin 1999, 46^e année : « Nouvelles évaluations, nouveaux programmes en science sociale », Paris, PUF.

Cahiers pour l'analyse concrète, n° 43-44, 1999 : « 1848 en perspective. Reproduction et transformation sociale. La mise en place des formes du débat (II) », Centre de Sociologie historique, 45000 Montargis.

Les Cahiers de Droit, vol. 40, n° 1, juin 1999 : « Publicité foncière, ordre public, travail » ; vol. 40, n° 2, mars 1999 : « Réforme de la procédure civile » ; vol. 40, n° 3, septembre 1999 : « Droits ancestraux des autochtones... », Faculté de droit, Université Laval, Québec, Canada.

Journal des anthropologues, n° 77-78, 1999 : « Nouvelles configurations économiques et hiérarchiques », Paris, Association française des anthropologues.

Migrations Société, vol. 11, n° 66 : « La politique d'intégration sociale en France et en Italie », Paris, CIEML.

New Left Review, number 235, May/June 1999 : « The Dark Side of Democracy » ; number 236, July/August 1999 : « Spectres of Nihilism » ; number 237, September/October 1999 : « Chechens versus the Great Game », London, New Left Review Ltd.

Nombres Revista de Filosofía, n° 13-14, IX, septembre 1999, Publicación del Área de Filosofía del Centro de Investigaciones de la Facultad de Filosofía y Humanidades Universidad Nacional de Córdoba.

Nouvelles questions féministes, vol. 11, nos 2-3-4, 1999.

Raison présente, n° 130 (1999-3) : « Prison et droits de l'homme » ; n° 132 (1999-4) : « Sciences et politiques de la nature », Paris, Nouvelles éditions rationalistes.

Recherches féministes, 1998, volume XI, n° 2 : « Ils changent, disent-ils », Paris, Iresco.

Sciences humaines, n° 26, octobre 1999, hors série : « La France en mutation » ; n° 96, juillet 1999 : « Le destin des immigrés » ; n° 98, octobre 1999 : « Apprendre » ; n° 99, novembre 1999 : « Normes, interdits, déviations » ; n° 100, décembre 1999 : « Le renouveau des sciences humaines », Auxerre.

Terminal, n° 78, printemps/été 1999 ; n° 79, hiver 1998-1999, Paris, L'Harmattan.

L'Homme et la Société

N° 129 (1998/3) : REGARDS SUR L'HUMANITAIRE

Logiques et dérivés humanitaires (Bernard HOURS). Monique CHEMILLIER-GENDREAU, L'action humanitaire, parade inefficace à la crise du droit international. Marie-Dominique PERROT, L'humanitaire et le « développement » en quête de continuité. Sylvia KLINGBERG, Le sans-frontiérisme et l'intégration planétaire. Bernard HOURS, L'idéologie humanitaire ou la globalisation morale. Robert REDEKER, Inhumain humanitaire : Essai sur une écologie de l'humain. Gérard HEUZÉ, Du bon moral des riches à la survie des pauvres : les organisations non gouvernementales en Inde contemporaine. Margaret MANALE, L'aide humanitaire allemande, souci de l'autre et souci de soi dans un monde sécularisé. Enzo TRAVERSO, Le totalitarisme. Histoire et apories d'un concept. Patrick BRUNETEAUX, Corinne LANZARINI, La sexualité agressée des sous-prolétaires. **Note critique :** Monique SELIM, Congo-Zaïre aller-retour : les avatars de la décolonisation. **Comptes rendus. Revue des revues** (Nicole BEURAIN). **Abstracts.** *L'Homme et la Société* : continuité, vocations et orientations.

N° 130 (1998/4) : ILLUSION IDENTITAIRE ET HISTOIRE

Illusions identitaires, cultures, espaces public (Pierre LANTZ). Yves SINTOMER, Sociologie de l'espace public et corporatisme de l'universel. Gérard PRÉVOST, Le retour du débat sur l'État social. Gilbert LAROCHELLE, De Kant à Foucault : que reste-t-il du droit d'auteur ? Michael LÖWY, Karl Mannheim et Georg Lukács. L'héritage perdu de l'historicisme hérétique. Olivier DOUVILLE, Précarité des rapports sociaux, mélancolisation du lien social. Jacy ALVES DE SEIXAS, L'oubli de l'anarchisme au Brésil : la problématique de la (re)construction de l'identité ouvrière. Suzanne CHAZAN-GILLIG, Ethnicité et libre échange dans la société de l'île Maurice. **Notes critiques :** Jaime MASSARDO, Antonio Gramsci, Ernesto Guevara... deux moments de la philosophie de la *praxis*. Pierre LANTZ, Le travail en perspective. **Débat :** Numa MURARD, Pour servir à une élaboration de la position critique. **Comptes rendus. Revue des revues** (Nicole BEURAIN). **Abstracts.** **Ouvrages reçus. Tables.**

N° 131 (1999/1) : POLITIQUES DES SCIENCES SOCIALES

Le savant est aussi un politique (Frederik MISPELBLOM-BEYER). Larry PORTIS, Éducation morale et ordre moral : la pérennité d'une sociologie durkheimienne. Francis FARRUGIA, Généalogie d'une professionnalisation : la sociologie française de 1945 à 1960. Odile PIRIOU, La sociologie, métier ou profession ou quand les sociologues prennent position sur l'exercice de la sociologie. Joseph ROMANO, Le politique dans le travail du sociologue de l'entreprise. Jean-Claude DELAUNAY, L'économie académique son recrutement professoral. Gérard MAUGER, Sociologie de la sociologie. Notes pour une recherche. Gérard FABRE, Laurence ROULLEAU-BERGER, Identités, altérités et blessures sociales : quelle

posture pour les sociologues ? Philippe CORCUFF, Le sociologue et les acteurs : épistémologie, éthique et nouvelle forme d'engagement. **Note critique :** Ariane LANTZ, Quelques livres récents sur le Front national. **Comptes rendus. Revue des revues** (Nicole BEURAIN). *Abstracts*.

N° 131 (1999/1) : POLITIQUES DES SCIENCES SOCIALES

Le savant est aussi un politique (Frederik MISPELBLOM BEYER). Larry PORTIS, Éducation morale et ordre moral : la pérennité d'une sociologie durkheimienne. Francis FARRUGIA, Généalogie d'une professionnalisation : la sociologie française de 1945 à 1960. Odile PIRIOU, La sociologie, métier ou profession ou quand les sociologues prennent position sur l'exercice de la sociologie. Joseph ROMANO, Le politique dans le travail du sociologue de l'entreprise. Jean-Claude DELAUNAY, L'économie académique, son recrutement professoral. Gérard MAUGER, Sociologie de la sociologie. Notes pour une recherche. Gérard FABRE, Laurence ROULLEAU-BERGER, Identités, altérités et blessures sociales : quelle posture pour les sociologues ? Philippe CORCUFF, Le sociologue et les acteurs : épistémologie, éthique et nouvelle forme d'engagement. **Note critique :** Ariane LANTZ, Quelques livres récents sur le Front national. **Comptes rendus. Revue des revues** (Nicole BEURAIN). *Abstracts*.

N° 132-133 (1999/2-3) :

FIGURES DE L'« AUTO-ÉMANCIPATION » SOCIALE

Un mystère au cœur d'une énigme, l'auto-émancipation sociale (Michel KAIL, Roland LEW, Claudie WEILL). Larry PORTIS, Le syndrome Tarzan, l'émancipation et la domestication de l'être humain. Claudie WEILL, La revue *Autogestion* comme observatoire des mouvements d'émancipation. Jean-Marie VINCENT, Critique de l'économisme et économisme chez Marx. Gilbert ACHCAR, Libéralisme et néo-babouvisme aux sources du marxisme. Gérard PRÉVOST, Les métamorphoses autour du concept clé d'émancipation. Robert PARIS, Utopie et science dans l'imaginaire socialiste. Pierre ROLLE, Libération du travailleur et émancipation du salarié dans la sociologie du travail. Sophie WAHNICH, Du côté des cheminots, raconter une grève, en faire l'histoire. Irlys ALENCAR FIRMO BARREIRA, La redécouverte du Brésil par la « Caravane de la Citoyenneté » : Rituels et symboles politiques à l'occasion de la campagne électorale de 1994. **Note critique :** Michael LÖWY, Hannah Arendt la dissidente. **Comptes rendus. Revue des revues** (Nicole BEURAIN). *Abstracts*.

À PARAÎTRE :

N° 135 (2000/1) : DE LA « PENSÉE UNIQUE » À LA PENSÉE COMMUNE :

CRITIQUE DE L'UNANIMISME CONTEMPORAIN

N° 136-137 (2000/2-3) : « FIGURES DE L'« AUTO-ÉMANCIPATION » SOCIALE (II)

N° 138 (2000/4) : « PSY ET SOCIÉTÉS »

N° 139 (2001/1) : « COMPÉTENCES DES DOMINÉS,
PRATIQUES ET TACTIQUES DE RÉSISTANCE ».

Revue française de sociologie

publiée avec le concours du
CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
et de l'INSTITUT DE RECHERCHE SUR LES SOCIÉTÉS CONTEMPORAINES

59-61, rue Pouchet, 75849 Paris Cedex 17 – Tél. : 01 40 25 11 87 ou 88

JUILLET-SEPTEMBRE 1999, XL-3

ISBN 2-7080-0922-2

- | | |
|---|-------------------|
| Une révolution dans les
représentations du travail | Christian TOPALOV |
| L'émergence de la catégorie statistique de
« population active » au XIX ^e siècle en France,
en Grande-Bretagne et aux États-Unis | |
| Une mobilisation improbable :
l'occupation de l'église Saint-Nizier
par les prostituées lyonnaises | Lilian MATHIEU |
| L'évolution du capitalisme moderne
La France dans une perspective comparative | Paul WINDOLF |
| L'analyse sociétale des rapports
entre les activités féminine et masculine
Comparaison France-Japon | Hiroatsu NOHARA |
| Confiance et accumulation de capital social
dans la régulation des activités de crédit | Michel FERRARY |

LES LIVRES

Abonnements :

L'ordre et le paiement sont à adresser directement à :
Éditions OPHRYS BP 87 05003 GAP Cedex – CCP Marseille 636 09 E

Tarif 1999 L'abonnement (4 numéros) France ... 400 F
Étranger 480 F

Vente au numéro :

Soit par correspondance auprès de
Éditions OPHRYS – BP 87 05003 GAP Cedex
Soit auprès des librairies universitaires
Le numéro

125 F



Directeur : Jean Rémy
Secrétariat de rédaction : Odile Saint Raymond
5, allées Antonio Machado
31058 Toulouse Cedex - Tél. 05 61 50 35 70

Sommaire du n°97-98 *Gestion négociée des territoires et politiques publiques*

Gestion négociée des territoires et politiques publiques

Présentation, Bernard Barraqué

Gouvernance, cultures politiques nationales et administration de l'environnement, Joseph Szarka

Les politiques à «boîte noire» sont-elles négociables ? Eléments d'analyse du conflit du TGV Méditerranée, Jacques Lolive

Policy instruments, pratiques réfléchies et apprentissage. Implications pour la gouvernabilité à long terme et la démocratie, Henk Van de Graaf & John Grin

Patrimoine naturel et développement durable : à propos de la controverse des monts Nimba en Guinée, Vincent Berdoulay, Olivier Soubeyran, Jean-François Pascual

La gouvernance de bassin-versant : des limites naturelles pour des décisions relatives aux ressources naturelles, David Getches

La modernisation des processus démocratiques de prise de décision : du conflit à la coopération dans les implantations d'équipements, Audrey Armour

Les Agences Publiques de Résolution des conflits. L'expérience de l'Etat de Floride, Bruce Stifel, Robert M. Jones & Thomas A. Taylor

La participation en aménagement : un processus démocratique ?, Laurence De Carlo

Le tournant communicationnel dans la gestion publique à la lumière des enjeux démocratiques, Pierre Hamel

En vente aux Editions L'Harmattan

l'ordre et le paiement sont à adresser aux Editions L'Harmattan
5-7, rue de l'Ecole Polytechnique, 75005 PARIS

☐ n° 97-98 «Gestion négociée des territoires et politiques publiques» : 130 F

Envoi par poste aérienne : port en sus facturé par nos soins.

☐ désire recevoir _____ exemplaire(s) du n° 97-98.

☐ verse ci-joint la somme de _____ F.

☐ souhaite recevoir une facture en 3 exemplaires (réserve aux administrations).



MIGRATIONS SOCIÉTÉ

La revue bimestrielle d'analyse et de débat
sur les migrations en France et en Europe

novembre - décembre 99 volume 11 - n°66 144 p.

ÉDITORIAL : Seattle et l'immigration

P. Farine

ARTICLES :

Jeunes d'origine maghrébine dans l'espace associatif et politique

D. Baillet

L'émigration de retour des États-Unis vers l'Italie entre 1900 et 1930

R. Triki

DOSSIER : La politique d'intégration sociale en France et en Italie

(Séminaire d'étude CIEMI-Caritas de Rome, 30-31 août 1999)

L'immigration nous interpelle : comment bâtir une société "intégrée" *L. Prencipe*

Les politiques d'intégration sociale des étrangers

Caritas de Rome

Droit de l'immigration en France ou expression d'une politique

B. Quemada

Nationaux, étrangers, immigrés

C. Flori

Quelle Europe se construit sous nos yeux ?

J. Bellanger

Dettes extérieures, migrations et développement

A. O. de Sousa

Les défis de l'intégration dans une société médiatique

P. Vianna

Conclusion

Caritas de Rome et CIEMI

Bibliographie sélective

C. Pelloquin

REVUE DE PRESSE : France

Lutte contre la discrimination

A. Perotti

AU FIL DES JOURS

P. Farine

Abonnements - diffusion : CIEMI : 46, rue de Montreuil - 75011 Paris

Tél. : 01 43 72 01 40 ou 01 43 72 49 34 / Fax : 01 43 72 06 42

E-mail : ciemiparis@aol.com / Siteweb : <http://members.aol.com/ciemiparis/>

France :

250 FF

Étranger :

300 FF

Soutien :

400 FF

Le numéro :

60 FF

économie et humanisme

n° 349 - Juillet 1999

Le désarroi des samouraïs. Vie économique et société au Japon

Ouverture : Regards croisés

H. Puel

Dans l'intimité agitée de la société japonaise : du *Bushido* à l'humanisme ?

E. Baye

ENTREPRISES ET SOCIÉTÉ - HONNEUR ET FRAGILITÉS D'UNE ÉQUATION ORIGINALE

Le Japon n'est pas devenu une grande puissance par hasard. Plus diversifié qu'on ne le croit souvent en Europe, son système socio-économique est cependant pris au dépourvu par les conséquences de sa propre crise

J.-F. Sabouret, H. Nohara, C. Figuière, M. Hanada

J. Hunter, Y. Kitazawa, K. Yamada, M. Katsumata

ÉCONOMIE NON LUCRATIVE - LES DÉFIS DU MOUVEMENT SOCIAL

Injustement méconnues, les réalisations de l'"économie sociale" japonaise sont complexes et polyvalentes. Comme en Europe, et en partageant les mêmes rigidités, elles sont appelées à resserrer leurs liens anciens avec le mouvement social

Entre Européens et Japonais, et dans la modestie, un dialogue de cultures doit s'engager au service de ce mouvement d'humanisation de la vie collective

Y. Ogawa, D. Demoustier, K. Kawaguchi, K. Ohno

K. Yokota, T. Yasuoka, R. Boyer et P. Héritier

SOCIÉTÉ FRANÇAISE

Accès aux soins pour tous : ce que la loi se doit de comprendre.

C. Garbero

ETHIQUE

Pour la culture générale dans les grandes écoles

O. Reshef

DEBATS

L'aménagement du territoire, œuvre de synthèse

R. Caillot

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Bien commun, intérêt général, citoyenneté

H. Puel

Dossier du prochain numéro : **Le développement local, une dynamique internationale**

Abonnement 1999-2000 : France : 280 F TTC - Étranger : 320 F

Étudiant : demi-tarif

Vente au numéro

France : 75 F - Étranger : 80 F (port compris)

14 rue Antoine Dumont - 69372 LYON cedex 08 - FRANCE

tél 33 (0)4.72.71.66 66 - fax 33 (0)4 78 69.86 96

SOCIÉTÉS CONTEMPORAINES

IMMIGRATION ET POLITIQUES DE L'HABITAT

PATRICK SIMON

**LA GESTION POLITIQUE DES IMMIGRÉS :
LA DIVERSION PAR LA RÉFORME URBAINE**

HANS MAHNIG

**LA QUESTION DE « L'INTÉGRATION » OU COMMENT LES IMMIGRÉS
DEVIENNENT UN ENJEU POLITIQUE. UNE COMPARAISON ENTRE LA
FRANCE, L'ALLEMAGNE, LES PAYS-BAS ET LA SUISSE**

MARC BERNADOT

CHRONIQUE D'UNE INSTITUTION : LA SONACOTRA (1956-1976)

ANNICK TANTER ET JEAN-CLAUDE TOUBON

**MIXITÉ SOCIALE ET POLITIQUES DE PEUPLEMENT :
GENÈSE DE L'ETHNICISATION DES OPÉRATIONS DE RÉHABILITATION**

THOMAS KIRSZBAUM

**LES IMMIGRÉS DANS LES POLITIQUES LOCALES DE L'HABITAT :
VARIATIONS LOCALES SUR LE THÈME DE LA DIVERSITÉ**

♦ ♦ ♦ ♦ ♦

DANIEL BIZEUL

FAIRE AVEC LES DÉCONVENUES. UNE ENQUÊTE EN MILIEU NOMADE

JEAN-MICHEL CHAPOULIE

**ROBERT E. PARK, LA TRADITION DE CHICAGO
ET L'ÉTUDE DES RELATIONS ENTRE LES RACES**

IMMANUEL WALLERSTEIN

**L'HÉRITAGE DE LA SOCIOLOGIE,
LA PROMESSE DE LA SCIENCE SOCIALE**

SECRÉTARIAT DE LA REVUE

INSTITUT DE RECHERCHE SUR LES SOCIÉTÉS CONTEMPORAINES - CNRS

59-61 RUE POUCHET, 75849 PARIS CEDEX 17 - TÉL 01 40 25 10 11 - FAX 01 42 28 95 44

ABONNEMENTS ET VENTE AU NUMÉRO

À ADRESSER À L'HARMATTAN - 7, RUE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE - 75005 PARIS

TARIFS 1998 POUR 4 NUMÉROS FRANCE 320 F - ÉTRANGER 340 F

VENTE AU NUMÉRO 90 F (L'HARMATTAN ET LIBRAIRIES SPÉCIALISÉES)

De la contraception à l'enfantement

L'offre technologique en question

Madeleine Akrich, Françoise Laborie - Introduction

Madeleine Akrich – La péridurale, un choix douloureux

Simone Bateman et Tania Salem – L'embryon en suspens

Laurence Tain – Techniques et acteurs : parcours différenciés de femmes dans une démarche de fécondation *in vitro*

Irma Van der Ploeg – L'individualité féminine à l'épreuve des technologies de reproduction

Lucila Scavone – Les paradoxes des droits reproductifs au Brésil : avortement et stérilisation féminine

Nelly Oudshoorn – Contraception masculine et querelles de genre

Marie-Josèphe Dhavernas Levy – Reproduction médicalisée, temps et différence

Comptes rendus

Notes de lecture

Abstracts

Secrétariat de rédaction : GEDISST-IRESO 59-61 rue Pouchet
75849 Paris cedex 17. Fax 01 40 25 12 03

Abonnement et vente au numéro :

L'Harmattan, 5-7 rue de l'École Polytechnique, 75005 Paris

Un abonnement annuel couvre 3 numéros

(joindre un chèque à la commande)

France : 260 F. Étranger : 300 F

Prix au numéro : 90 F

MISE EN PAGES FOURNIE

Achevé d'imprimer par Corlet, Imprimeur, S A - 14110 Condé-sur-Noireau (France)
N° d'Imprimeur 43340 - Dépôt légal décembre 1999 - *Imprimé en U E*

L'HOMME ET LA SOCIÉTÉ

Littérature et Sciences sociales

Les recherches sur la littérature s'étendent de la linguistique aux études portant sur l'approche des sociétés et des cultures.

La valeur épistémologique de la littérature étant largement reconnue, la dimension de l'écriture dans la production des sciences sociales relance l'éternel débat sur la subjectivité dans les sciences sociales. Et donc la question de leur objectivité, de leur « scientificité ».

Quelle est la place de l'écriture dans la production des sciences sociales ? Comment appréhender l'altérité dans les écrits littéraires et scientifiques ?

Qu'est-ce qui distingue l'écrivain et le chercheur lorsqu'ils traitent de la mémoire, des « régimes de mémoire », des « stratégies de mémoire ? ».

Y a-t-il une appréhension littéraire et une appréhension « scientifique » de la réalité sociale historique ?

Il s'agit encore et toujours de remettre en cause l'opposition stérile entre objectivisme et subjectivisme.

Et de refuser de s'enfermer dans la fausse alternative, implicitement ou explicitement toujours exprimée : croyance scientiste ou relativisme essentialiste.

